CARDINAL LOUIS BILLOT S. J.

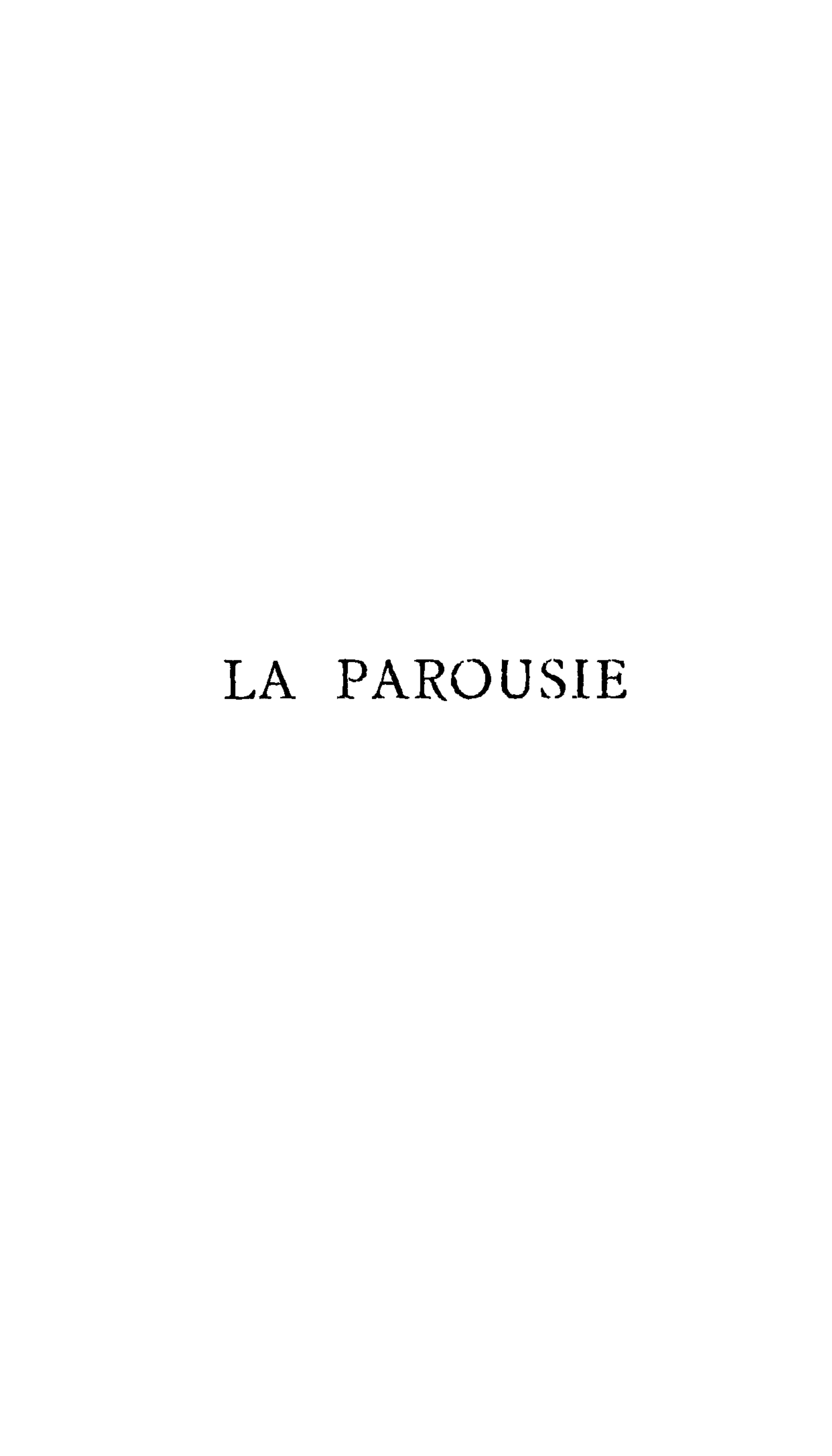
La Parousie



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
117, Rue de Rennes, 117

1920





LA PAROUSIE

Nihil Obstat

Lutetiæ Parisiorum, die 25° Januari 1920.

LÉONCE DE GRANDMAISON.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 4° Februarii 1920.

E. THOMAS. *v. g.*

AVANT-PROPOS

Les pages que nous présentons au public ne sont que la reproduction des articles sur la Parousie, parus dans les Études, *au cours des années 1917, 1918 et 1919. Plusieurs nous ayant témoigné le désir de les avoir, réunis en un même volume, nous avons cru devoir accéder à la demande. Au surplus, pour abréger et simplifier le travail de la réédition, nous leur avons conservé la forme première, sans autre souci de les mieux ajuster au cadre et à l'armature d'un livre. C'est donc toujours sous forme d'articles qu'ils se présentent et l'on n'y trouvera ni modification ni addition notable. Nous n'en voulons pas moins espérer que ce modeste travail pourra contribuer à éclairer quelques âmes de bonne volonté, à dissiper les doutes que de récentes controverses auraient fait naître, à résoudre une des principales objections de la critique moderniste contre l'Évangile, et enfin à mettre de plus en plus en lumière l'entière et absolue vérité de nos saintes Écritures, si audacieusement niée par la nouvelle école.*

Rome, ce 2 octobre 1919,
en la Fête des Saints Anges Gardiens.
L. BILLOT S. J.

INTRODUCTION

Il est un point dans l'Évangile sur lequel s'est particulièrement excercée la critique moderniste, qui a cru y trouver un argument décisif pour son œuvre de démolition de la religion chrétienne, en tant que religion transcendante et révélée de Dieu. Ce point, c'est le point concernant le second avènement de Jésus-Christ, communément désigné par les écrivains du Nouveau Testament sous le nom de παρουσία (littéralement : présence, arrivée, venue), d'où l'on a fait le nom de *parousie*, désormais admis au sens eschatologique, sinon dans le dictionnaire de l'Académie, du moins dans la langue usuelle et courante de l'exégèse biblique.

On sait assez quelle place maîtresse occupe dans l'économie de la révélation chrétienne la perspective de cette seconde venue du Seigneur, si souvent et si solennellement annoncée par lui, comme devant amener, avec la fin et la palingénésie du monde, avec la transformation des cieux et de la terre d'à présent, avec

la résurrection des morts et le jugement général, l'établissement définitif du royaume de Dieu en sa consommation finale et sa perfection dernière. Il suffit, en effet, d'ouvrir tant soit peu l'Évangile, pour reconnaître aussitôt que la parousie est bien véritablement l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, le premier et le dernier mot de la prédication de Jésus ; qu'elle en est la clef, le dénouement, l'explication, la raison d'être, la sanction ; que c'est enfin l'événement suprême auquel tout le reste est rapporté, et sans lequel tout le reste s'effondre et disparaît. D'où il s'ensuit que convaincre Jésus de faux sur un point si essentiel, c'était du même coup en finir avec la légende de sa divinité, c'était lui ôter sa transcendance, c'était le faire rentrer dans le rang, et le réduire aux proportions des autres fondateurs de religions sortis au cours des âges du sein de l'humanité. Le modernisme eut tôt fait de le comprendre. Aussi, se fondant sur divers textes de l'Évangile superficiellement interprétés, s'appliqua-t-il à mettre en circulation cette audacieuse affirmation : que la conscience de la vocation messianique avait germé en Jésus de pair avec la persuasion que la fin du monde allait arriver ; que le royaume pour l'organisation duquel il disait devoir venir lui-même en gloire et majesté, porté sur les nuées du ciel, il l'avait cru à la veille même de s'établir ; bien plus, que ce fut exclusivement en vue de cette

prochaine et immédiate consommation de toutes choses, qu'il avait prêché l'entier détachement des richesses, exigé des siens une insouciance absolue vis-à-vis des biens terrestres, recommandé la pauvreté volontaire, proclamé l'excellence de l'état de virginité, etc. Bref, que l'idée fixe de la suprême catastrophe avait à ce point hanté son esprit, et tellement influencé l'ensemble de son enseignement et de sa conduite, que force fut, après sa mort, de remanier profondément tout l'Évangile, pour accommoder tant bien que mal à un monde qui durait, ce qui, primitivement, avait été dit d'un monde censé près de finir.

En tout cela du reste, les modernistes ne faisaient que vulgariser des idées précédemment mises au jour par la critique rationaliste. Déjà, dans sa *Vie de Jésus*, Renan avait écrit : « Ses déclarations (de Jésus) sur la proximité de la catastrophe (finale) ne laissent lieu à aucune équivoque. *La génération présente*, disait-il, *ne passera pas sans que tout cela s'accomplisse* (Matth., XXIV, 34). *Plusieurs de ceux qui sont ici présents ne goûteront pas la mort sans avoir vu le Fils de l'homme venir dans sa royauté* (Matth., XVI, 28). Il reproche à ceux qui ne croient pas en lui, de ne savoir pas lire les pronostics du règne futur. *Quand vous voyez le rouge du soir*, disait-il, *vous prévoyez qu'il fera beau ; quand vous voyez le rouge du matin, vous annoncez la tempête. Comment vous qui*

jugez la face du ciel, ne savez-vous pas reconnaître les signes des temps? (Matth., xvi, 2-4.). Ces déclarations si formelles préoccupèrent la famille chrétienne pendant près de soixante-dix ans. » Et plus bas : « Si la première génération chrétienne a une croyance profonde et constante, c'est que le monde est sur le point de finir (Act., ii, 17; I Cor., xv, 23-24; I Thess., iii, 13, iv, 14; II Thess., ii, 18; I Tim., vi, 14; II Tim., iv, 1; Jacob., v, 3-8; II Petr. entier; Apoc., i, 1, ii, 5, etc.), et que la grande révélation du Christ va bientôt avoir lieu. Cette vive proclamation: *Le temps est proche*, qui ouvre et ferme l'apocalypse, cet appel sans cesse répété: Que celui qui a des oreilles entende! sont les cris d'espérance et de ralliement de tout l'âge apostolique. Une expression syriaque *Maran atha* (I Cor., xvi, 22), *Notre Seigneur arrive!* devint une sorte de mot de passe que les croyants se disaient entre eux pour se fortifier dans leur foi et leurs espérances. L'apocalypse, écrite en l'an 68 de notre ère, fixe le terme à trois ans et demi, xv, 2; xii, 14 » (1).

Tel est l'ensemble des textes sur lesquels se fondent les ennemis de notre foi pour avancer que l'Évangile est né d'une erreur, d'une hallucination, d'une vaine croyance enfin, depuis longtemps déjà réduite à néant et solennellement mise en défaut par les faits du monde les plus visibles et les plus éclatants.

(1) Renan, *Vie de Jésus*, chap. xvii.

D'autre part, on ne saurait nier que ces mêmes textes artificieusement présentés et habilement exploités par eux, ne soient de nature à impressionner, voire même à troubler profondément des esprits peu avertis de la manière propre à l'Écriture dans le domaine de la prophétie en général, et sur le terrain eschatologique en particulier. Le but de ces articles est donc d'apporter, dans la mesure des modestes ressources de l'auteur, quelques lumières capables d'éclaircir les difficultés qu'aurait laissées dans l'esprit de plusieurs, l'affirmation moderniste : et cela en rappelant certains principes, en expliquant certaines règles qu'il est nécessaire d'avoir devant les yeux pour l'exacte compréhension des passages en question. Ces passages, il nous les faut soumettre à un examen approfondi, et plus particulièrement, celui où se trouvent réunies et condensées les difficultés de tous les autres, lequel une fois convenablement éclairci dans chacune de ses parties, fournira, pour tous les autres aussi, les éléments voulus de solution. C'est le discours qui remplit le chapitre XXIV de saint Matthieu, joint aux endroits parallèles de saint Marc et de saint Luc, et qui, considéré d'abord dans son ensemble, se présente comme ayant *pour objet indivis* la chute de Jérusalem et le dernier jour du monde.

LA PAROUSIE

ARTICLE PREMIER

La ruine de Jérusalem et la fin du monde prédites conjointement, et sous une même perspective dans le discours eschatologique. (Matth. xxiv, Marc xiii, Luc xxi). — Différence entre la prophétie et l'histoire.

On était au soir du mardi avant la dernière Pâque. Jésus venait de terminer sa prédication publique par un suprême avertissement donné à Jérusalem, homicide des prophètes et meurtrière de ceux qui lui étaient envoyés, et tandis qu'il sortait du temple pour n'y plus rentrer, l'attention des disciples se portait sur les grandioses constructions de ce superbe édifice. Ce n'était pas le premier temple bâti par Salomon et détruit par les Assyriens sous Nabuchodonosor. C'était le second, rebâti après la captivité sous Zorobabel, mais refait depuis par le premier Hérode, qui, pour se gagner les bonnes grâces de la nation, ainsi que nous le lisons dans Josèphe, avait entrepris ce grand ouvrage, et l'avait entrepris dans le dessein de surpasser en magnificence tout ce qui s'était vu jusqu'alors. De fait, on n'y avait épargné ni

hommes, ni argent, ni dépenses d'aucune sorte : ce qui faisait qu'après quarante-six années de travaux ininterrompus (1), ce temple était devenu une des merveilles, pour ne pas dire la merveille de l'univers. *Voyez, Maître*, disait l'un des disciples, *voyez quelles pierres et quelle structure!* Or Jésus répondait : *Tu vois toutes ces grandes constructions? il n'y sera pas laissé pierre sur pierre qui ne soit renversée.* C'est donc sous le coup des graves pensées que cette réponse avait dû faire naître dans les esprits, que la petite troupe, après avoir dépassé l'enceinte du temple d'abord, celle de la ville ensuite, traversait la vallée du Cédron, gravissait la pente occidentale du mont des Oliviers, et se dirigeait vers Béthanie pour y passer la nuit. Mais on fit une halte à mi-côte. Saint Marc nous apprend que, parvenu à un certain endroit de la montagne, Jésus s'arrêta et s'assit juste en face du temple dont la masse imposante se dessinait sur le ciel embrasé par les derniers rayons du soleil couchant. C'était donc le moment, ou jamais, d'obtenir quelques éclaircissements au sujet de la précédente réponse, et voici les quatre disciples les plus familiers, Pierre, Jacques, Jean et André, qui se hasardent à poser la question : *Dites-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe de votre avènement et de la fin du monde?*

(1) Joan. II, 20.

Assurément ces demandes dépassaient, et de beaucoup, les limites de la prédiction qui leur avait donné lieu, à supposer du moins qu'elle ait été réduite aux simples termes dans lesquels elle nous a été transmise par les évangélistes. En tout cas, un tel élargissement de la question ne serait pas pour nous surprendre, si nous songeons que les idées que les apôtres encore imbus des préjugés judaïques se faisaient de Jérusalem et de son temple, étaient à elles seules plus que suffisantes pour expliquer comment et pourquoi la ruine de la ville sainte se liait dans leur pensée à la fin du monde lui-même. C'est donc tout à la fois, sur l'époque de la destruction du temple, ainsi que sur les signes avant-coureurs de la parousie et de la catastrophe suprême, que portait la question des disciples. Ce sera sur les mêmes objets, conjointement aussi, que portera la réponse du Maître : si ce n'est que cette conjonction d'événements si indépendants en fait les uns des autres, facilement explicable, ainsi que nous l'avons dit, dans la question des disciples, va devenir maintenant, dans la réponse du Maître, matière à objection. En effet, si Jésus unit en une même description, s'il dépeint en un même tableau, s'il présente sous une même perspective la fin de Jérusalem, la fin du monde, et son avènement de gloire, n'est-ce donc pas qu'il partage lui aussi l'opinion, ou plutôt l'erreur de ceux qui le questionnent ? celle précisément que

nous venons de constater chez les apôtres ? Et déjà, de ce seul chef, le modernisme ne serait-il pas suffisamment fondé à la lui attribuer ?

Telle est du moins l'objection qui se pose dès l'abord, qui naît spontanément dans l'esprit avant tout examen détaillé du texte évangélique, et dont la solution devra servir de base à toutes les explications postérieures. Mais maintenant, cette première solution qui, en raison de la portée qu'elle doit avoir, revêt une importance particulière, d'où la déduirons-nous ? De nulle autre chose que de la nature même du genre auquel appartient la réponse de Jésus. C'est qu'en effet, cette réponse est du domaine réservé de la prophétie, et que le discours prophétique n'est pas à mettre en parallèle avec les autres. Il a un mode à part, une manière à lui, une allure particulière qu'il emprunte à la façon dont se présente l'avenir vu des hauteurs de l'éternité divine : tout un ensemble de conditions enfin qui le placent en une catégorie absolument transcendante, n'ayant rien d'approchant dans la littérature profane, ni même dans aucune autre branche de la littérature sacrée. Voilà ce qu'on oublie communément, et ce qui fait aussi toute la raison de la difficulté présente. On veut appliquer à la prédiction des événements futurs les règles qui régissent le récit des événements passés. Autrement dit, on confond la manière et le style de la prophétie avec la manière et le style de l'histoire, deux genres pour-

tant si absolument différents l'un de l'autre, qu'en fait de différences, on ne saurait rien imaginer ni de plus radical, ni de plus tranché.

C'est la confusion dans laquelle étaient tombés en ces dernières années ceux de l'*école large*, qui, sous prétexte que la Bible n'est pas un manuel d'histoire, mais un code de religion, voulaient que les écrivains sacrés se fussent mis très à l'aise à l'égard des faits qu'ils rapportaient, jusqu'à ne se faire aucun scrupule de les modifier, de les amplifier, de les arranger artificiellement, au mieux du but dogmatique ou moral qu'ils se proposaient. Étrange théorie en vérité, contre laquelle protestait tout ce qu'il y a de plus profond dans le sens de quiconque croit encore à l'inspiration de l'Écriture, mais qu'on prétendait autoriser par la manière dont ces mêmes écrivains sacrés s'étaient comportés au regard de l'avenir. N'avaient-ils pas réuni dans les mêmes visions prophétiques, comme s'ils eussent été consécutifs les uns aux autres, des événements que devaient pourtant séparer de longs intervalles de temps ? Ne parlaient-ils pas des choses futures comme de choses présentes ou déjà passées, et, réciproquement, des choses présentes ou passées comme de choses devant se prolonger dans un futur sans fin ? Et alors, demandait-on, où est la raison pour laquelle de telles libertés auraient été de mise dans la description prophétique, pour cesser de l'être dans la narration

historique? En quoi la véracité de l'Écriture se trouverait-elle engagée si l'on admet, par exemple, que le Lévitique nous donne, comme d'institution mosaïque, ce qui aurait eu en réalité une origine de beaucoup postérieure, tandis qu'elle ne l'était plus, quand Isaïe interpellait Cyrus comme déjà présent, quand Jérémie prophétisait que Jérusalem serait pour toujours le centre de la religion, quand l'ange prédisait que le fils qui naîtrait de Marie régnerait dans la maison de Jacob, et occuperait le trône de David son père à tout jamais, quand Jésus lui-même mêlait ensemble, en une seule et même esquisse, les deux catastrophes, celle de Jérusalem qui devait arriver au bout de quarante années à peine, et celle de l'univers qui ne doit venir qu'à la consommation des temps.

Voilà, certes, une manière de raisonner qui sort de l'ordinaire, et semblerait n'avoir jamais pu venir à l'esprit d'exégètes sérieux. Mais de tant de sophismes accumulés comme à plaisir, celui-là seul doit nous occuper ici, qui consiste à confondre ensemble les deux genres, le genre prophétique et le genre historique, malgré les évidentes différences qui les distinguent, et que nous allons réduire à trois chefs principaux.

*
* *

Et d'abord, si nous comparons la prophétie à l'histoire, nous verrons qu'elle s'en distingue

par ce qu'on pourrait appeler le point de perspective. Autre est le point de perspective de l'histoire, autre celui de la prophétie. Le premier est pris sur le plan même où se déroulent les événements de ce monde, l'autre se trouve en dehors de tout ce qui est mesuré par le temps. Or, qui ne sait que le groupement et l'assemblage des objets en une même portion du champ de vision, dépend essentiellement du point d'observation, et varie aussi selon que varie ce point lui-même ? Quand, par exemple, les astronomes réunissent les étoiles de la Grande Ourse, ou du Capricorne, ou du Taureau, en une même constellation, et les groupent respectivement sous une dénomination commune, ils n'entendent pas, j'imagine, leur attribuer dans les espaces célestes les mêmes relations de voisinage et de coordination apparente qu'elles ont dans le champ de vision de l'observateur terrestre. Et sans qu'il soit besoin d'aller chercher si loin, n'est-il pas évident que tout différent est l'aspect sous lequel se présentent les mêmes objets, selon qu'ils sont vus de la plaine, les uns à la suite des autres, toutes distances gardées, ou bien au contraire, à vol d'oiseau d'un sommet élevé, et sous un angle tel que, malgré les distances qui les séparent, ils se rejoignent pour l'œil dans les limites d'un même cadre, et se fondent dans l'unité d'un même tableau ? Ainsi en est-il, à proportion, de l'optique

de la prophétie comparée à celle de l'histoire.

L'histoire a son poste d'observation dans la plaine, elle suit les événements pas à pas, au fur et à mesure qu'ils se déroulent. C'est un cinématographe qui, ayant d'abord enregistré la marche et la succession des faits, les présente ensuite par ordre les uns après les autres, sans jamais enjamber sur les intermédiaires, en autant de tableaux correspondants et distincts. Mais la prophétie, au contraire, se tient sur ces hauts sommets qui dominent tout le cours du temps, illuminés qu'ils sont par le seul soleil de la prescience de Dieu. Ce qui fait dire aux théologiens, qu'à la différence de l'histoire, la prophétie voit les événements dans le miroir de l'éternité, c'est-à-dire en des idées qui représentent cette éternelle durée de Dieu, au regard de laquelle les plus longs intervalles sont un instant, mille ans comme un seul jour, et surtout, ne l'oublions pas, tout ce qui pour nous est encore dans l'avenir ou déjà dans le passé, n'est ni passé ni à venir, mais indifféremment et indistinctement en un invariable rapport de présent à présent. Quoi d'étonnant, alors, que la description prophétique ne soit pas assujettie aux mêmes règles que la narration historique ? qu'il lui arrive de brûler les étapes qui relativement à nous jalonnent la route de l'avenir ? et que souvent, franchissant comme d'un bond tous les intermédiaires, elle joigne dans un

même tableau, des événements que devront pourtant séparer les uns des autres de longues séries de jours, d'années, voire même de siècles ? Tout cela tient aux conditions particulières du point de perspective, ainsi qu'il a été dit, et les raisons intrinsèques d'une part, les analogies du monde physique de l'autre, sembleraient s'accorder pour en faire déjà la suffisante preuve.

*
* *

Mais ce n'est pas tout, ce n'est pas assez encore. Voici entre la prophétie et l'histoire une seconde différence qui est sans doute en étroite connexion avec la première, mais qui s'en distingue cependant, et qu'il importe grandement d'avoir devant les yeux pour le nécessaire complément de la considération précédente. Elle se prend, celle-ci, non plus du point d'où part la perspective, mais plutôt de l'objet auquel elle se termine : de l'objet, dis-je, qui dans la prophétie se présente avec un horizon autrement étendu que dans l'histoire. En effet, si l'histoire ne connaît les événements que par les événements et dans les événements euxmêmes, elle ne les connaît non plus que dans leur individualité particulière, je dirais, dans leur matérialité nue, sans la dépasser jamais, si ce n'est peut-être par conjectures, inductions, vues ou précisions, appartenant, si l'on veut, à la philosophie de l'histoire, mais n'en-

trant pas pour autant dans la perspective de l'histoire même. D'où il s'ensuit que l'objet prochain de l'histoire en est aussi l'objet adéquat et unique ; que cet objet est nécessairement restreint aux nus faits, tels qu'ils se sont passés, comme ils se sont passés, dans l'ordre même où ils se sont passés ; et qu'enfin, pour ce qui est de la liaison des événements entre eux, l'histoire comme telle n'en connaît pas d'autre que la pure et simple liaison d'ordre chronologique.

Mais bien diverse maintenant est la condition de l'objet de la prophétie. L'objet de la prophétie en tant que tel, est dans l'avenir, et l'avenir est absolument inconnaissable en lui-même. L'avenir, ainsi que nous le disions plus haut, ne se lit que dans l'infinie prescience de Dieu, dans les plans de sa providence souveraine, dans les dispositions de sa sagesse ordonnatrice, dans ces raisons éternelles enfin qui mesurent toute l'évolution des siècles, et qui, des divines profondeurs où elles sont cachées, se projettent en quelque sorte, et se reflètent dans l'esprit du prophète. Et si tel est le milieu où la prophétie trouve et atteint son objet, quelle merveille qu'elle le présente aussi dans les conditions appropriées à ce milieu lui-même, je veux dire, non plus dans sa nue et simple individualité, mais *avec les tenants et aboutissants que lui donne l'ordonnance du plan providentiel* ?

Or, dans cette ordonnance du plan provi-

dentiel, dans cet arrangement de l'infinie Sagesse où toute l'économie des choses est disposée avec une maîtrise et un art incompréhensibles, les événements se tiennent et se lient bien autrement que par simple continuité ou simultanéité chronologique. Ils y ont, en particulier, un mode de connexité qui se chercherait vainement ailleurs, parce qu'il est du ressort de la seule puissance divine ; un mode qui vient aussi en première ligne dans le sujet qui nous occupe, parce qu'il appartient essentiellement au genre prophétique dont il constitue une catégorie spéciale. C'est celui que toute la Tradition, fondée d'ailleurs sur l'Écriture, reconnaît entre les faits appartenant aux différentes phases de la religion, depuis son premier commencement dans l'Ancien Testament jusqu'à sa consommation ultime dans la gloire : mode de connexité consistant en un rapport de figure à chose figurée, qui fait que les événements antérieurs sont à l'égard des postérieurs ce que l'ombre est au corps, ce que la silhouette est au profil, ce que l'image est à la réalité, ce que l'esquisse et l'ébauche montrée par avance est à la grande œuvre, complète et définitive, qui doit venir après.

Saint Paul ne dit-il pas que ce qui arrivait au peuple juif lui arrivait en figure ? Et encore, que dans la loi ancienne il y avait l'ombre des choses à venir, mais que la réalité se trouve dans le Christ ? Et encore, que Jésus-Christ

était hier, qu'il est aujourd'hui, qu'il sera dans les siècles des siècles ? Oui, certes, aujourd'hui, et demain, et dans les siècles des siècles, mais aussi hier, et comment ? Par ceux qui le figuraient dans l'ancien peuple de Dieu ; par les mystérieuses représentations de sa venue et de son salut, dont les annales de ce même peuple sont remplies : représentations que l'on a pu très justement comparer à ces mystères de la passion et de la vie du Christ que nos ancêtres jouaient au moyen âge sur le théâtre, quoique, bien entendu, elles en différassent essentiellement, en ce qu'elles n'étaient, celles-là, ni factices, ni artificielles, mais entraient dans la trame de l'histoire, ou plutôt constituaient l'histoire même d'Israël dans ses personnages les plus illustres et ses événements les plus importants (1). Il faut lire le livre XII de saint Augustin *contra Faustum*, pour y voir jusqu'à quel point ces événements furent, du commencement à la fin, une prédiction en acte, de la vie, de la mort, de la résurrection de Jésus-Christ, et se faire par là une idée de ce que nous appelions tout à l'heure leurs *tenants* et *aboutissants* dans l'ordonnance et les harmonies du plan providentiel.

Et si maintenant, de la personne même de Jésus-Christ, nous passons aux œuvres de sa

(1) Le Hir, *Études bibliques, les Prophètes d'Israël*, Sect. 1. art. 2.

miséricorde ou de sa justice, n'est-ce pas toujours la même économie qui se révèle à nous? Voici le règne de Dieu, qui n'aura sa consommation dernière qu'à la résurrection des morts, en la vie du siècle à venir; mais il a eu déjà son premier établissement sur terre, principalement par la prédication de l'Évangile et la fondation de l'Église; et ce premier établissement fut précédé lui-même d'une préparation et d'une ébauche de longs siècles de durée. Or, entre cette lointaine ébauche et la réalisation accomplie en la plénitude des temps, n'est-il pas bien facile de voir et de constater la même connexité signalée plus haut? Quand, par exemple, l'arche d'alliance s'avançait dans le désert à la tête des douze tribus, couverte de la nuée où Dieu cachait sa présence, quand elle s'arrêtait pour commander la halte, et que le peuple campait autour d'elle dans cet ordre parfait, si bien décrit par Bossuet en son immortel exorde du sermon sur l'unité de l'Église; quand Balaam, contemplant ce spectacle des hauteurs de Moab, s'écriait avec ravissement: *Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob, que vos pavillons, ô Israélites, sont merveilleux!* n'est-il pas vrai qu'Israël était déjà le royaume de Dieu en figure? Et quand, plus tard, cette même arche, reconquise sur les Philistins, était portée avec une grande pompe de sacrifices et de cérémonies sur la montagne de Sion, n'était-ce pas l'image du Seigneur

prenant possession de son trône au milieu des siens (1) ? Et d'un côté comme de l'autre, la magnificence des descriptions, l'exubérance de l'enthousiasme, l'exagération même du lyrisme prophétique ne nous avertit-il pas que la perspective du prophète s'étendait bien au delà de l'événement matériel du moment, jusqu'à ces réalités encore lointaines dont il était l'image et l'annonce ?

Même observation à faire enfin, sur les grandes manifestations de la justice, qui sont les hautes œuvres de Dieu. L'arrêt définitif et solennel porté contre le monde et l'enfer est différé jusqu'au dernier jour, c'est entendu. « Mais déjà le monde en ressent les approches dans le renversement de ses grandeurs, et spécialement dans la destruction des empires superbes et des cités ennemies de Dieu. De là, ces images en apparence exagérées, qui se rencontrent souvent dans la peinture de ces catastrophes : le soleil et les astres obscurcis, la terre ébranlée jusqu'en ses fondements, les étoiles qui tombent du ciel, et les cieux qui se roulent comme un livre. Ces métaphores hardies sont pleines d'à propos et de justesse, dès que la vue s'étend jusqu'à la ruine future de l'univers, dessinée sous de moindres proportions dans celle d'un royaume limité (2). »

(1) Le Hir, *loc. cit.*

(2) *Ibid.*

Voilà donc comment l'objet de la prophétie, précisément parce qu'il est vu par le prophète dans le miroir de l'éternité, et contemplé par lui dans les harmonies du plan providentiel, se présente souvent avec un prolongement de perspective que ne comporte en aucune façon le milieu de l'histoire. Et c'est ce qui nous explique cette singularité au premier abord si étrange, et pourtant si fréquente dans l'Écriture, de la fusion en une seule et même prédiction, d'événements, de faits, de personnages, ne devant avoir de liaison entre eux, ni sur le terrain de la chronologie, ni dans l'ordre du naturel enchaînement des causes et des effets. Que si dans la narration historique l'objet garde toujours et nécessairement sa stricte unité, et se déroule sur un seul et unique plan que ferme un seul et unique horizon, il arrive, au contraire, que dans l'oracle prophétique l'objet se dédouble et se partage entre deux plans distincts, l'un plus éloigné où est l'événement principal, majeur, de première importance, occupant comme tel le fond de la perspective ; l'autre plus rapproché, où est l'événement que je pourrais appeler d'avant-scène, antérieur au principal selon l'ordre du temps, mais disposé par Dieu dans les arrangements de sa providence, pour en être la figure, le type, l'esquisse, et partant aussi, le vivant prélude.

C'est ce qu'observe saint Jérôme à propos

d'une prophétie de Daniel (XI-XII), se rapportant prochainement à Antiochus Épiphane, mais visant ultérieurement l'antéchrist. « La coutume de l'Écriture est de faire précéder, par des figures de choses, la vérité des événements futurs. Ainsi le psaume LXXI[e] est intitulé *in Salomonem*, et cependant tout ce qui y est dit ne peut convenir à Salomon. Mais la prophétie s'accomplira en Salomon comme dans l'ombre et l'image de la vérité, pour s'accomplir ensuite plus parfaitement dans le Sauveur. *Hunc esse morem Scripturae Sanctae, ut futurorum veritatem praemittat in typis, juxta illud quod de Domino Salvatore in* LXXI[o] *psalmo dicitur, qui praenotatur Salomonis, et omnia quae de eo dicuntur, Salomoni non valent convenire..... Ex parte et quasi in umbra et imagine veritatis in Salomone praemissa sunt, ut in Domino Salvatore perfectius implerentur* (1). »

Et c'est ce que fera mieux encore comprendre une élégante comparaison fournie par l'un des princes de l'exégèse moderne, auquel nous avons déjà emprunté plusieurs des considérations qui précèdent. « Représentez-vous, dit-il, deux palais d'inégale dimension, mais offrant à peu près la même distribution de salles, cours, corridors, etc. Le plus petit, plus rapproché de vous, est tellement situé que, s'il

(1) Hieron., in Dan. c.XI, Migne, *P. L.*, XXV, col. 563.

est transparent comme le cristal, votre œil saisira du même regard les contours et les lignes correspondantes du plus vaste placé derrière. Si, au contraire, cette transparence est voilée, inégale et intermittente, vous aurez besoin de quelque combinaison pour compléter dans votre esprit l'image du grand édifice, mais vous ne pourrez douter de son existence, ni de ses principales dispositions. Ainsi en est-il dans un oracle à double objet. L'objet prochain semble quelquefois s'effacer pour laisser briller de tout son éclat le fait plus important et plus vaste qui occupe le fond de la perspective ; ailleurs, les premières lignes sont plus opaques et voilent en partie celles de derrière. Mais la raison guidée par l'analogie restitue facilement à chacun des objets ce que l'œil n'en découvre que confusément. » Et voilà précisément, présentée en une image très juste, l'ordonnance du discours eschatologique, objet de cette étude, où se trouvent prédites simultanément et sous une même perspective, deux ruines d'inégale grandeur : la ruine prochaine de Jérusalem, en punition du crime des Juifs déicides qui n'avaient voulu ni recevoir, ni reconnaître le Christ, et la ruine suprême, encore cachée dans un impénétrable avenir, en punition du crime du monde apostat qui, après l'avoir connu, aura fini par le rejeter.

*
* *

A tout cela on objectera, peut-être, qu'une telle façon de mêler ensemble des événements si divers et si distants les uns des autres ne peut qu'engendrer confusion et obscurité dans les prophéties, dont le véritable sens deviendra de ce chef, pour une grande part, sinon impossible, du moins fort difficile à saisir. On l'objectera, dis-je, mais en vain, et j'estime que la difficulté réduite à ses véritables proportions, se résoudrait d'elle-même aux yeux de quiconque aurait tant soit peu réfléchi sur la condition et la raison d'être des prophéties, sur le but qui leur est assigné, sur les fins que Dieu se propose en les dictant. Car ici encore, gardons-nous de confondre la prophétie avec l'histoire ; gardons-nous d'oublier les différences profondes qui les séparent, et considérons qu'à celles qui ont été déjà exposées plus haut s'en ajoute maintenant une troisième, ne se tirant plus, celle-là, du point d'où part la perspective, ni de l'objet auquel elle se termine, mais bien de la dose de clarté relativement faible que comporte la révélation de l'avenir. Car l'avenir, pour de très hautes raisons qu'il est facile de comprendre, doit nous rester toujours jusqu'à un certain point fermé : en sorte que, si à l'histoire appartient le grand jour et la pleine lumière, à la pro-

phétie que l'événement n'est pas encore venu éclaircir et expliquer, conviendra toujours, par quelque côté du moins, le clair obscur et la pénombre.

En effet, les prophéties ne sont pas données aux hommes pour satisfaire en eux une vaine curiosité, mais pour des fins dignes de Dieu qui en est le seul et unique auteur. Ce sera quelquefois pour nous avertir d'un événement futur dont il faut que nous soyons instruits : soit que Dieu veuille que nous nous y préparions, soit qu'il veuille que nous puissions nous en garer ; et dans l'un comme dans l'autre cas, il suffit que l'événement soit connu d'avance dans ses généralités, tout au plus dans ses signes avant-coureurs : il n'est nullement nécessaire qu'il le soit aussi dans son mode, ses circonstances, ses particularités. Ce sera surtout, ce sera toujours, ce sera principalement pour nous fournir une preuve éclatante de la crédibilité de la révélation chrétienne, ainsi qu'un argument péremptoire de l'empire que Dieu exerce sur le monde moral, non moins universel ni moins efficace que celui qu'il exerce sur le monde physique : empire en vertu duquel rien n'arrive ni de petit ni de grand qui ne soit prévu, disposé, arrangé, voulu par lui : voulu, dis-je, de diverses manières de volonté, selon la qualité des objets, mais absolument parlant, toujours voulu.

Or, pour obtenir ce résultat, c'est assez qu'une fois les événements arrivés, on puisse *après coup* en reconnaître l'annonce certaine dans la prophétie qui a précédé, sans qu'il ait fallu le moins du monde les y avoir aperçus distinctement d'abord. Bien plus, une vue anticipée pourrait avoir en bien des cas un inconvénient considérable qui affaiblirait singulièrement la force de la preuve : celui de laisser la porte ouverte au soupçon, que l'accomplissement de la prédiction ait eté l'effet de volontés déterminées à s'y conformer, et partant, le pur et simple résultat de l'industrie humaine. Au lieu que, la plupart du temps, les personnes mêmes en qui s'accomplissent les prophéties, bien plus, celles qui en font l'accomplissement et l'exécution, n'en entendent pas le mystère, ni l'œuvre de Dieu en elles. Et ainsi se prépare une preuve de la divinité de la prophétie d'autant plus convaincante qu'elle sera plus inartificielle, et viendra plus naturellement, garantie contre tout soupçon, même lointain, que la supercherie de l'homme y ait pu entrer pour quelque chose (1).

De toutes ces considérations, il résulte qu'une certaine ombre de mystère doit envelopper la plupart des prophéties. Il résulte aussi, et par manière de conséquence, que, si le dédoublement d'objet en la façon expliquée plus haut y

(1) Bossuet, *Préface sur l'Apocalypse*, XVII-XX.

est cause de quelque obscurité, l'objection que l'on prétendrait en tirer, bien loin d'être valable, porterait entièrement à faux. Mais ce que nous devons surtout observer ici, c'est que ce qui est déjà vrai en thèse générale, et abstraction faite de tout cas plus particulièrement visé, l'est bien davantage encore, dès que la question se pose sur le jour du jugement et de la consommation des siècles ; car alors, aux raisons communes valant indifféremment pour tout dévoilement de l'avenir, s'en ajoutent de spéciales, très expressément marquées dans l'Évangile.

En effet, nous voyons figurer dans l'Évangile, comme élément moral de première importance, en même temps que l'absolue certitude de ce futur retour où Jésus-Christ reviendra en gloire et majesté pour juger le monde, l'entière incertitude de l'époque, du jour, de l'heure où il aura lieu. C'est une chose qui, par un dessein exprès de Dieu, doit rester cachée et enfermée dans un secret impénétrable : impénétrable, dis-je, à toute créature, et même aux anges du ciel : *Nemo scit, neque angeli coelorum, nisi solus Pater*. C'est pourquoi, quand les disciples interrogeaient leur maître en disant : *Dites-nous quand arriveront ces choses, et quel est le signe de votre avènement et de la fin des siècles*, confondant tout ensemble la ruine de Jérusalem et celle du monde, ils provoquaient une réponse qui, sans les confirmer positivement

dans leur erreur, ne devait pas non plus les en tirer par une claire détermination de la distance des deux événements entre eux ; une réponse, qui, en appuyant sur ce que ces mêmes événements devaient avoir de commun, plutôt que sur leurs particularités distinctives, laisserait *à dessein* le champ ouvert à toutes les conjectures. Et telle fut effectivement la réponse qu'ils reçurent, réponse d'une maîtrise et d'un art admirables, où, selon ce qui a été dit déjà, Jésus fondait les deux ruines en un même cadre, un peu à la manière de ces peintres qui, après avoir peint avec de vives couleurs ce qui fait le principal sujet de leur tableau, tracent encore dans un lointain obscur et confus d'autres choses plus éloignées de cet objet. Ou mieux encore, et pour parler en rigueur d'exactitude, à la manière des prophètes de l'Ancien Testament, qui traçaient dans une prédiction une autre prédiction plus profonde, proposant l'événement figuratif à prochaine échéance, en union de l'événement figuré, si reculé qu'il fût dans le lointain de l'avenir, et toujours pour de tout autres raisons que pour celle d'une liaison quelconque entre le temps ou époque de l'un, et le temps ou époque de l'autre.

C'est donc bien à tort qu'on se fonderait sur cette union des deux catastrophes dans le discours qui, chez les Synoptiques, clôt la prédication de Jésus, pour en conclure, avec les modernistes, qu'il les aurait tenues toutes deux

pour simultanées, et que, par suite, persuadé que le temps allait venir où le temple serait détruit, il l'aurait été pareillement, que le monde était sur le point de finir. Les explications précédentes semblent l'avoir suffisamment, surabondamment même démontré, et il n'y aura plus à y revenir.

Toutefois, nous n'en sommes, pour autant, qu'au début de notre tâche. Car, si l'on ne peut établir l'accusation d'erreur et de faux sur la simple conjonction des deux objets en la même prédiction, voici qu'on va tenter de le faire sur un autre fondement, en apparence du moins, plus solide. Rien n'est brutal comme un fait, a-t-on coutume de dire, mais rien ne l'est non plus à l'égal d'une affirmation catégorique. Or, n'est-ce pas ici le cas qui se présente ? A quoi, demanderont-ils, auront servi tant de considérations sur ce que comporte ou ne comporte pas le genre prophétique, si, après de si longs détours, on se voit bon gré, mal gré, mis en face d'une déclaration comme celle par où Jésus termine : *En vérité, je vous le dis, la génération présente ne passera pas, sans que toutes ces choses s'accomplissent ?* « Toutes ces choses », *omnia haec*, c'est-à-dire, apparemment, toutes les choses qui viennent d'être décrites, et non seulement la dernière désolation de Jérusalem, mais encore l'obscurcissement du soleil, le dérangement des étoiles, la commotion de tout l'univers et des puissances célestes préposées

à sa conduite, l'apparition dans le ciel du signe du Fils de l'homme, la descente du Fils de l'homme lui-même en gloire et majesté pour citer tout le genre humain à son jugement: encore une fois, tout cela devant être accompli avant la fin de la génération contemporaine! Pour le coup, voilà qui est clair, et qui suffit pour renverser tous les raisonnements du monde faits *a priori*. Voilà, dit Renan, qui ne laisse lieu à aucune équivoque. C'est ce qu'il faudra examiner dans l'article suivant.

ARTICLE DEUXIÈME

« LA GÉNÉRATION PRÉSENTE NE DEVANT PAS PASSER, QUE TOUTES CES CHOSES NE SOIENT ACCOMPLIES », en saint Matthieu (XXIV, 34) et saint Marc (XIII, 30), d'une part ; en saint Luc (XXI, 32), de l'autre.

Commençons d'abord par concéder hardiment que le mot *generatio haec*, ἡ γενεὰ αὕτη, signifie bien, au sens naturel et obvie, l'époque des contemporains de Jésus, la génération d'alors par opposition à celles qui la devaient suivre, et conséquemment, la période de temps qui, évaluée à la durée extrême de la vie humaine, devait prendre fin avec le premier siècle de notre ère.

Aucun doute ne semble possible à cet égard. Il est vrai que plusieurs interprètes ont cru ne pouvoir sortir autrement d'affaire, qu'en donnant au mot γενεὰ le sens de postérité, de descendance, de race, qu'ils étendent ensuite à toute la durée, soit du genre humain en général, soit du peuple juif en particulier, de manière à traduire : « Cette génération (à savoir, la race humaine, ou si l'on veut, la race juive) ne fini-

ra point, que toutes ces choses ne s'accomplissent. » De cette sorte disparaîtrait d'un seul coup, et radicalement, la difficulté qui va nous occuper, c'est on ne peut plus clair ; mais ajoutons bien vite qu'elle ne disparaîtrait que pour faire place à une autre incomparablement plus grave, ou pour mieux dire, de tous points inextricable.

En effet, pareille interprétation du texte évangélique défie toute créance, et se présente comme entièrement inadmissible.

D'abord et avant tout, parce qu'elle ferait parler Jésus pour ne rien dire. Car si l'on entend *cette génération*, ἡ γενεὰ αὕτη, de toute la race humaine, le sens serait : « En vérité, je vous le dis, la fin du monde ne viendra pas, que n'arrivent toutes les choses par moi prédites sur la fin du monde elle-même », ce qui se réduirait à affirmer solennellement que la fin ne viendra pas avant la venue de la fin : absurde et ridicule tautologie. Et si on l'entend de la race particulière du peuple juif, le sens, identique quant au fond, ne ferait qu'ajouter l'assurance de la future durée de ce peuple jusqu'au dernier jour, chose sans doute extrêmement remarquable, et digne d'être notée, vu surtout les conditions très particulières dans lesquelles il se devait trouver, mais n'ayant aucune sorte de rapport ni de lien avec l'objet de la question présente.

En second lieu, l'expression γενεὰ αὕτη revient

jusqu'à seize autres fois dans les évangiles, soit de saint Matthieu, soit de saint Marc, soit de saint Luc, et toujours, constamment, invariablement, elle signifie la génération qui fut favorisée de la présence, des enseignements et des miracles de Jésus. C'est la génération qui ressemble à des enfants assis dans la place publique, et qui crient à leurs compagnons : Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé, nous vous avons chanté une lamentation, et vous n'avez pas frappé votre poitrine. Jean est venu ne mangeant ni ne buvant, et ils disent : il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et ils disent : c'est un homme de bonne chère et un buveur de vin (Matth., XI, 16; Luc, VII, 31). C'est encore la génération qui demande un signe, et à laquelle ne sera donné que le signe de Jonas le prophète (Matth., XII, 39; Marc, VIII, 12; Luc, XI, 29); la génération que condamneront au jour du jugement les hommes de Ninive qui firent pénitence à la voix de Jonas, ainsi que la reine du Midi qui vint des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, alors qu'à elle, à cette génération, fut envoyé plus que Jonas et plus que Salomon (Matth., XII, 41; Luc, XI, 31); la génération enfin, sur laquelle retombera le sang de tous les prophètes et de tous les justes répandu depuis l'origine, parce qu'elle devait mettre le comble à la mesure en crucifiant le Fils de Dieu lui-même, et en mettant à mort

ses apôtres et ses ministres (Matth., XXIII, 36; Luc, XI, 50) : autant de caractères qui conviennent à la génération contemporaine de Jésus, et ne conviennent qu'à elle seule.

En dernier lieu, n'est-il pas évident qu'en disant : *cette génération ne passera pas que toutes ces choses ne s'accomplissent*, Jésus entendait répondre à la question précédemment posée par les disciples, et posée en ces termes précis : *Dites-nous quand arriveront ces choses, dic nobis quando haec erunt*? Et n'est-il pas plus évident encore, qu'en entendant γενεὰ αὕτη de la race humaine ou de la race juive jusqu'à la fin des siècles, la réponse ne serait plus une réponse, puisqu'elle laisserait l'époque des événements, de tous points et sur toute la ligne, entièrement indéterminée ? Ne refaisons donc pas les textes à notre guise pour les besoins d'une cause, mais prenons-les tels qu'ils sont, avec le sens que leur donnent, et la valeur naturelle des mots, et les exigences du contexte, et l'analogie des passages parallèles, et la manière communément usitée du langage humain. Jésus, interrogé sur l'époque des événements, a dit : Cette génération ne passera pas qu'ils ne s'accomplissent. C'était dire à ses contemporains qu'ils les verraient, qu'ils en seraient les témoins, que même, comme il apparaît par les termes de la présente prophétie et plusieurs autres endroits de l'Évangile, ils y auraient une bien terrible part.

*
* *

Et de fait, si nous en venons maintenant à l'événement, nous y trouverons la pleine et entière confirmation du sens naturel et obvie des paroles qu'entendirent les apôtres sur le mont des Oliviers, à la veille de la Passion.

Une chose d'abord est évidente, et devra être concédée avant tout examen plus approfondi de l'oracle évangélique. C'est que, un demi-siècle, moins que cela, quarante années n'avaient pas encore passé, et tout ce qui dans la prédiction est décrit *en premier plan*, avait reçu de point en point, et jusqu'au dernier détail, avec une étonnante précision, le plus éclatant accomplissement.

J'ai dit, tout ce qui est décrit en premier plan, car ici, comme il ressort sans conteste possible du plus simple coup d'œil jeté sur le texte des trois évangélistes, nous sommes bien dans une de ces prophéties à double objet, et par suite, à double plan, dont il a été parlé dans le précédent article. C'est à ne pouvoir s'y tromper. On y voit nettement et clairement annoncées deux grandes catastrophes, aussi distinctes l'une de l'autre qu'il est possible de l'être. L'une concernant Jérusalem qui sera investie par des armées, assiégée, mise à sac et foulée aux pieds par les Gentils; l'autre incomparablement plus vaste, concernant l'univers qui, ébranlé jusqu'en son fond, sera comme

dans les convulsions de l'agonie, pendant que les hommes sécheront de frayeur en l'attente de ce qui devra arriver au monde (1). L'une plus rapprochée, où les Juifs seront passés au fil de l'épée et emmenés captifs parmi toutes les nations, l'autre plus éloignée qui ne viendra qu'après que l'Évangile aura été prêché par toute la terre, et que les temps des Gentils auront été accomplis (2). L'une à laquelle on pourra échapper par la fuite, grâce aux signes donnés d'avance, l'autre qui viendra à l'improviste, qui surprendra comme un filet tous les habitants de la terre, sans qu'il soit possible de s'y soustraire, sauf à s'y préparer par une continuelle vigilance et une persévérante prière (3). L'une, enfin, dont l'époque ne tombe pas sous le secret impénétrable où est cachée l'époque de la seconde (4), et qui, à la différence de la seconde, occupe bien véritablement ce que nous avons appelé le premier plan et comme l'avant-scène du tableau prophétique fait par Notre Seigneur.

Voyons donc avant toute autre chose, comment cette prophétie de premier plan, dans laquelle, remarquons-le déjà (car c'est ce qu'il importe de bien observer ici, et sur quoi il y aura lieu de revenir plus bas), l'objet d'arrière-plan lui-même est en quelque manière compris,

(1) Luc, xxi, 20, *sqq*; 25, *sqq*.
(2) Luc, xxi, 24; Matth., xxiv, 14.
(3) Matth., xxiv, 15; Luc, xxi, 35.
(4) Matth., xxiv, 36.

selon que la chose figurée peut être dite comprise dans la figure, et la réalité représentée par l'image, dans l'image qui la représente : voyons, dis-je, comment elle fut réalisée de point en point, et dans chacun de ses détails, avant que fût passée la génération dont Jésus avait dit : *non praeteribit generatio haec, donec omnia haec fiant.* Saisissant est l'exposé fait par Bossuet dans le *Discours sur l'histoire universelle.* Qu'il nous suffise d'en transcrire ici (sauf quelques légères additions, abréviations et transpositions) les principaux passages, à commencer par l'énumération des malheurs marqués pour les années d'avant le siège de l'infortunée Jérusalem (1).

*
* *

Premièrement, Jésus avait marqué *des pestes, des famines et des tremblements de terre,* et effectivement les histoires font foi que jamais ces choses n'avaient été plus fréquentes ni plus remarquables qu'elles le furent durant ces temps. Dans les sept dernières années de Néron, le sol, on peut le dire à la lettre, trembla de toutes parts. En 61 et 62 de l'ère vulgaire, des tremblements de terre ébranlèrent l'Asie, l'Achaïe, la Macédoine ; les villes d'Hiérapolis, de Laodicée, de Colosses eurent particulièrement à en souffrir (Tacite, *Ann.*, XIV, 27.)

(1) Bossuet, *Hist. univ.*, II[e] partie, c. XXI-XXII.

En 63, ils passèrent en Italie ; la campagne de Naples couvait déjà ces feux terribles qui, seize ans plus tard, amenèrent la première éruption historique du Vésuve. Ils se manifestèrent par des secousses souterraines. Naples et Nucérie furent atteintes, Pompéi fut presque renversée, Herculanum en partie détruite : ce n'était encore que le prélude de leur ruine. La terreur fut universelle en Campanie ; des hommes devinrent fous d'épouvante (Tacite, *Ann.*, xv, 22.) Le sol paraissait donc partout s'ébranler, et les chrétiens se rappelaient les paroles du Sauveur : *Et terrae motus magni erunt per loca*. L'année 66 vit un autre genre de malheur. La malheureuse Campanie fut affligée cette fois par des trombes de vent qui dévastaient les habitations, les arbustes, les récoltes. Ces intempéries arrivèrent jusqu'à Rome, et dans la ville même, sans aucune perturbation visible de l'atmosphère, une maladie pestilentielle dépeupla tous les rangs de la société. Au témoignage de Tacite (*Ann.*, xvi, 13) et de Suétone (*in Ner.*, 39), les maisons étaient pleines de corps morts, les rues de convois funèbres. Hommes et femmes, enfants et vieillards, esclaves et libres, périrent également. En un seul automne, le trésor de Vénus Libitine enregistra trente mille morts (1).

Avec le pronostic des catastrophes natu-

(1) De Champagny, *Rome et la Judée*, t. i, c. 11.

relles, se montrait le pronostic également annoncé, d'effrayantes apparitions dans le ciel, et de signes extraordinaires : *terroresque de coelo, et signa magna erunt.* Josèphe (*de Bello jud.*, l. VII, c. 12) et Tacite (*Hist.*, v, 13), nous racontent que pendant une année entière, on vit planer, au-dessus de Jérusalem, un sinistre météore en forme d'épée, et (chose dont Josèphe dit qu'elle paraîtrait une fable au-dessus de toute créance, si elle n'était garantie par une multitude de témoins oculaires), qu'en ces temps-là avaient été aperçus dans tout le pays, un peu avant le lever du soleil, des escadrons de cavaliers armés, fendant les nuées, courant à travers les airs, et venant camper autour de la capitale. « C'est aussi une tradition constante attestée dans le Talmud, et confirmée par tous les rabbins, que, quarante ans environ avant la catastrophe, on ne cessait de voir dans le temple des choses étranges. Tous les jours, il y paraissait de nouveaux prodiges, de sorte qu'un fameux rabbin s'écria un jour : O temple, ô temple ! qu'est-ce qui t'émeut, et pourquoi te fais-tu peur à toi-même ? Qu'y a-t-il de plus marqué que ce bruit affreux qui fut ouï par les prêtres dans le sanctuaire, le jour de la Pentecôte, et cette voix manifeste qui sortit du fond de ce lieu sacré : Sortons d'ici, sortons d'ici ! Que si ce prodige ne fut aperçu que des prêtres, en voici un autre qui éclata aux yeux de tout le

peuple. Quatre ans avant la guerre déclarée, un paysan nommé Jésus, dit Josèphe, se mit à crier : Une voix est sortie du côté de l'Orient, une voix est sortie du côté de l'Occident, une voix est sortie du côté des quatre vents : voix contre Jérusalem et contre le temple, voix contre les nouveaux mariés et les nouvelles mariées, voix contre tout le peuple. Depuis ce temps, ni jour ni nuit il ne cessa de crier : Malheur à Jérusalem ! Il redoublait ses cris les jours de fête. Aucune autre parole ne sortit jamais de sa bouche : ceux qui le plaignaient, ceux qui le maudissaient, ceux qui subvenaient à ses nécessités, n'entendirent jamais de lui que cette terrible parole : Malheur à Jérusalem ! Il fut pris, interrogé, et condamné au fouet par les magistrats : à chaque coup et à chaque demande, il répondait sans jamais se plaindre : Malheur à Jérusalem ! Renvoyé comme un insensé, il courait tout le pays en répétant sans cesse sa triste prédiction. Il continua durant sept ans à crier de cette sorte, sans se relâcher et sans que sa voix s'affaiblît jamais. Au temps du dernier siège, il se renferma dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles, et criant de toute sa force : Malheur au temple, malheur à la ville, malheur à tout le peuple ! A la fin il ajouta : Malheur à moi-même ! et en même temps, il fut emporté par un coup de pierre lancée par une machine. »

Voilà pour les présages dont il avait été dit : Il y aura d'effrayantes apparitions dans le ciel, et des signes extraordinaires. Quant aux *troubles*, aux *bruits de guerre*, aux *soulèvements de nation contre nation, et de royaume contre royaume :* « C'est ce qui se vérifia à la lettre dans les dernières années de Néron, lorsque l'empire romain, si paisible depuis la victoire d'Auguste et sous la puissance des empereurs, commença à s'ébranler, et qu'on vit les Gaules, l'Espagne, tous les royaumes dont l'empire était composé, s'émouvoir tout à coup : quatre empereurs (Galba, Othon, Vitellius, Vespasien) s'élever presque en même temps contre Néron, et les uns contre les autres ; les cohortes prétoriennes, les armées de Syrie, de Germanie, et toutes celles qui étaient répandues en Orient et en Occident s'entre-choquer, et traverser le monde d'une extrémité à l'autre, pour décider leur querelle par de sanglantes batailles. En vingt-deux mois, l'Italie envahie deux fois, Rome deux fois prise, et la seconde d'assaut ; guerre sur le Rhin, guerre sur la Danube, guerre sur la mer Noire, guerre au pied de l'Atlas, en même temps que sur le Tibre ; jamais peut-être, pour des causes si diverses, on n'avait vu s'agiter autant de nations, souffrir autant de contrées, mourir autant d'hommes. »

Et ce ne devait être encore que le commencement des douleurs. *Prenez garde à vous-mêmes*, avait ajouté Jésus, voulant signifier par là que

l'Église, elle aussi, toujours affligée depuis son premier établissement, verrait la rage de l'enfer s'allumer contre elle, plus violente que jamais. *On vous livrera aux tortures, on vous fera mourir, vous serez en haine à tous à cause de mon nom.* Ce qui s'accomplit de point en point, et particulièrement à Rome, où Néron déchaînait la première des dix grandes persécutions dont Tacite a décrit les horreurs, et faisait mourir les princes des apôtres, saint Pierre et saint Paul.

Mais c'est sur les Juifs qu'allaient tomber les plus grandes calamités : sur les Juifs qui par leurs turbulences et leurs fureurs préparaient leur propre ruine, où les devaient irréparablement précipiter les faux christs et les faux prophètes que Jésus avaient annoncés : *Il s'élèvera*, avait-il dit, *un grand nombre de faux christs et de faux prophètes qui séduiront beaucoup de monde.* De fait, il n'en parut jamais autant que dans les temps qui suivirent sa mort. « Surtout vers le temps de la guerre de Judée, et sous le règne de Néron qui la commença, Josèphe nous fait voir une infinité de ces imposteurs qui attiraient le peuple au désert par de vains prestiges et des secrets de magie, leur promettant une prompte et miraculeuse délivrance. C'est qu'en effet, l'un des plus terribles signes de la colère divine est lorsqu'en punition de nos péchés précédents, elle nous livre à notre sens réprouvé, en sorte que nous sommes sourds à tous les sages avertissements, aveugles aux voies de

salut qui nous sont montrées, prompts à croire tout ce qui nous perd, pourvu que cela nous flatte, et hardis à tout entreprendre sans jamais mesurer nos forces avec celles de nos ennemis que nous irritons. Et voilà ce qui devait arriver aux Juifs, car, quoique leur rébellion eût attiré sur eux les armes romaines, Titus ne voulait pas les perdre ; au contraire, il leur fit souvent offrir le pardon, non seulement au commencement de la guerre, mais encore lorsqu'ils ne pouvaient plus échapper de ses mains. Il avait déjà élevé autour de Jérusalem une longue et vaste muraille munie de tours et de redoutes aussi fortes que la ville même, quand il leur envoya Josèphe, leur concitoyen, un de leurs capitaines, un de leurs prêtres, qui avait été pris dans cette guerre en défendant son pays. Et que ne leur dit pas celui-ci pour les émouvoir ! par combien de fortes raisons les invita-t-il à rentrer dans l'obéissance ! Mais, séduits par leurs faux prophètes, ils n'écoutaient rien. Ils étaient réduits à l'extrémité ; la faim en tuait plus que la guerre, et les mères mangeaient leurs enfants. De son côté, Titus, touché de leurs maux, prenait ses dieux à témoins qu'il n'était pas cause de tant d'horreurs, et ils ajoutaient encore foi aux fausses prédictions qui leur promettaient l'empire de l'univers. Bien plus, la ville était prise, le feu y était déjà mis de tous côtés, et ces insensés croyaient toujours les faux prophètes qui les assuraient que le jour du salut était venu, afin

qu'ils résistassent jusqu'au bout, et qu'il n'y eût plus pour eux de miséricorde. »

*
* *

Mais venons-en maintenant aux signes prochains que Jésus avait donnés aux siens, dans le dessein de les tirer des malheurs qui devaient fondre sur Jérusalem. « Certes, Dieu ne donne pas toujours à ses fidèles de semblables marques, et dans ces terribles châtiments qui font sentir sa puissance à des nations entières, il frappe souvent le juste avec le coupable, car il a de meilleurs moyens de les séparer, que ceux qui paraissent à nos sens. Mais dans la désolation de Jérusalem, afin que l'image du jugement dernier fût plus expresse, et la vengeance divine plus marquée sur les incrédules, il ne voulut pas que les Juifs qui avaient reçu l'Évangile fussent confondus avec les autres, et Jésus donna à ses disciples des signes certains auxquels ils pussent connaître quand il serait temps de sortir de cette ville réprouvée. Il se fonda selon sa coutume sur les anciennes prophéties, et repassant l'endroit où la dernière ruine de Jérusalem fut montrée si clairement à Daniel : *Quand vous aurez vu l'abomination de la désolation que Daniel a prophétisée, que celui qui lit entende ; quand vous l'aurez vue établie dans le lieu saint*, ou, comme tourne saint Marc, *dans le lieu où elle*

ne doit pas être, alors, que ceux qui sont dans la Judée, s'enfuient dans les montagnes. Saint Luc raconte la même chose en d'autres termes : *Quand vous aurez vu les armées entourer Jérusalem, sachez que sa désolation est proche ; alors que ceux qui sont dans la Judée, se retirent dans les montagnes.* Un des évangélistes explique l'autre, et en collationnant ces passages, il nous est aisé d'entendre que cette abomination prédite par Daniel, est (en partie du moins) la même chose que les armées autour de Jérusalem. κυκλουμένη ὑπὸ στρατοπέδων Ἱερουσαλήμ. Les saints Pères l'ont ainsi entendu, et la raison nous en convainc, car le mot d'*abomination* dans l'usage de l'Écriture, signifie idole, et tout le monde sait que les armées romaines portaient dans leurs enseignes les images de leurs dieux et de leurs Césars qui étaient les plus respectés de tous leurs dieux. Ces enseignes étaient aux soldats un objet de culte, et parce que les idoles, selon les ordres de Dieu, ne devaient jamais paraître dans la terre sainte, les enseignes romaines en étaient bannies. Aussi voyons-nous dans les histoires que tant qu'il resta aux Romains tant soit peu de considération pour les Juifs, jamais ils ne firent paraître les enseignes romaines dans la Judée. Ils permettaient que les étendards des légions n'entrassent que voilés à Jérusalem ; ils faisaient même quelquefois marcher leurs troupes sans enseignes, comme quand Vitellius

traversa la Judée pour porter la guerre en Arabie. Bien plus, au témoignage de Josèphe (*Antiq.*, XVI, 2), ils allaient jusqu'à dispenser les jeunes gens du service militaire, pour qu'ils ne fussent pas forcés de suivre des drapeaux marqués d'images idolâtriques, à souffrir des choses si contraires à leur loi. Mais au temps de la dernière guerre judaïque, on peut bien croire que les Romains n'épargnèrent pas un peuple qu'ils voulaient châtier. Ainsi, quand Jérusalem fut assiégée, elle était environnée d'autant d'idoles qu'il y avait d'enseignes romaines, et l'*abomination* ne parut jamais tant *où elle ne devait pas être*, c'est-à-dire, dans la terre sainte, et autour du temple (1). »

« Mais, dira-t-on, est-ce donc là ce grand signe que Jésus devait donner ? Était-il temps de s'enfuir quand Titus assiégea Jérusalem, et qu'il en ferma de si près les avenues, qu'il n'y avait plus moyen de s'échapper ? C'est ici

(1) Ceci soit dit du reste sans aucun préjudice d'une interprétation plus pleine dont nous aurons à parler plus tard, d'après laquelle l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, marquait la profanation du saint lieu venant des deux côtés à la fois. Du côté des assiégeants, par le déploiement des enseignes idolâtriques, et le culte qui leur était rendu sous les murs mêmes du temple. Mais *principalement et avant tout*, du côté des assiégés, par les excès des Zélateurs qui, établis dans le temple comme dans une forteresse, le souillèrent pendant quatre années consécutives, de crimes inouïs et de forfaits exécrables que la plume se refuse à décrire, ainsi qu'il sera dit en son lieu.

qu'est la merveille de la prophétie. Jérusalem a été assiégée deux fois en ces temps : la première, par Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, l'an 66 de notre ère ; la seconde, par Titus, quatre ans après. Au dernier siège, il n'y avait plus moyen de se sauver. Titus faisait cette guerre avec trop d'ardeur, et cette infranchissable circonvallation qu'il fit autour de la ville ne laisait plus d'espérance à ses habitants. Mais il n'y avait rien de semblable dans le siège de Cestius ; il était campé à 50 stades de Jérusalem ; son armée se répandait tout autour, mais sans y faire de tranchées, et il faisait la guerre si négligemment, qu'il manqua l'occasion de prendre la ville, dont la terreur, les séditions, et même ses intelligences lui ouvraient les portes. De plus, Cestius leva promptement le siège, et ordonna une retraite qui se tourna en désastre pour les Romains. Ce qui fait que, pendant le répit de quatre ou cinq mois qui s'écoula jusqu'à l'invasion de l'armée de Vespasien (c'est-a-dire de l'automne de 66 au printemps de 67), loin que la fuite fût impossible, l'histoire marque expressément que beaucoup se retirèrent. « Après la défaite de Cestius, dit Josèphe (1), beaucoup s'échappèrent de Jérusalem comme on s'échappe d'un vaisseau qui va sombrer. »

(1) Post Cestii casus adversos, nobilium Judaeorum multi, tamquam e navi pessum itura, ex civitate enatabant. Joseph., l. II *de Bello jud.*, c. xxv.

Aussi Jésus avait-il très nettement distingué les deux sièges : l'un où la ville serait entourée de tranchées, *circumdabunt te inimici tui vallo, et coangustabunt te undique* (Luc, XIX, 43) ; l'autre où elle serait seulement investie par des armées, *cum videritis circumdari ab exercitu Jerusalem* (Luc XXI, 20). C'est alors qu'*il fallait fuir et se retirer dans les montagnes ;* c'était le signal que Notre Seigneur avait donné aux siens. Et de fait, les chrétiens obéirent à la parole de leur maître. Quoiqu'il y en eût des milliers dans Jérusalem et dans la Judée, nous ne lisons ni dans Josèphe, ni dans les autres histoires, qu'il s'en soit trouvé aucun dans la ville quand elle fut prise. Au contraire, il est constant, par les monuments anciens, qu'ils se retirèrent à la petite ville de Pella, dans un pays de montagnes auprès du désert, aux confins de la Judée et de l'Arabie. »

Et l'on sait le reste ; on sait les horreurs du siège, dont Jésus avait dit : *Il y aura alors une si grande détresse, qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement du monde jusqu'ici et qu'il n'y en aura jamais* (1). On sait

(1) Rien ne saurait donner une idée de la détresse de ces terribles jours, comme le récit que fait Josèphe cité par Eusèbe au troisième livre de son *Histoire ecclésiastique,* et dont voici la traduction : « Une femme, nommée Marie, de la région d'au delà du Jourdain, aussi distinguée par sa naissance que par ses richesses, s'était réfugiée à Jérusalem où elle était tenue enfermée avec le reste de la multitude. Déjà les terroristes qui faisaient trembler la ville,

comment Jérusalem, pressée de toutes parts par les Romains, était déchirée à l'intérieur par trois factions ennemies. « Et si la haine que ces factions avaient toutes pour les Romains allait jusqu'à la fureur, elles n'étaient pas moins acharnées les unes contre les autres. Les combats du dehors coûtaient moins de sang aux Juifs que ceux du dedans. Un moment après les assauts soutenus contre l'étranger, les citoyens recommençaient leur guerre intestine ; la violence et le brigandage régnaient partout dans la ville. Elle périssait,

avaient pillé tout le bagage que, dans sa hâtive retraite, elle avait pu emporter avec elle, et leurs sbires achevaient chaque jour de la spolier, lui enlevant graduellement les derniers restes de sa fortune, et notamment, tout ce qu'il lui était possible de se procurer d'aliments. Cela porta au comble l'indignation de cette femme qui, lasse enfin de préparer pour autrui une nourriture à laquelle il ne lui était pas permis de toucher elle-même, n'ayant du reste plus aucun moyen d'en trouver, torturée par la faim jusqu'au fond de ses entrailles, et n'écoutant plus que les sinistres conseils de la fureur et de l'extrême besoin, finit par s'insurger contre la nature. Saisissant son fils qu'elle allaitait encore : « Malheureux enfant, lui dit-elle, à qui ou à quoi te réserverais-je au milieu des épouvantables maux qui nous accablent ? Maux du siège, maux de la famine, maux de l'atroce guerre civile ! Tombant aux mains des Romains, si tant est que nous ayons la vie sauve, que pouvons-nous attendre sinon la servitude ? Mais avant la servitude voici qu'est venue la faim, et pires que l'un et l'autre fléau à la fois, sont les factieux qui nous oppriment. Deviens donc pour moi un manger, pour nos tyrans une furie, pour le reste des hommes leur fable, car tu es la dernière chose qui manque encore aux calamités des Juifs ! » Cela dit, elle égorge son fils, puis le fait cuire, puis en mange la

elle n'était plus qu'un grand champ couvert de corps morts, et cependant les chefs des factions y combattaient pour l'empire. N'était-ce pas une image de l'enfer où les damnés ne se haïssent pas moins les uns les autres qu'ils haïssent les démons qui sont leurs ennemis communs, et où tout est plein d'orgueil, de confusion et de rage ? »

Mais enfin le jour fatal était venu, le jour où Jérusalem, une fois prise d'assaut, allait voir s'achever l'accomplissement de la prophétie de Jésus : *Non relinquetur hic lapis super lapidem qui non destruatur.* « C'était le dixième jour d'août, qui, au témoignage de Josèphe, avait

moitié, et met de côté l'autre moitié qu'elle recouvre soigneusement. Au même moment surviennent les sbires, qui, attirés par l'odeur de l'exécrable rôti, menacent la femme de mort, si elle n'exhibe pas sur-le-champ le mets qu'elle a préparé. Et elle de répondre qu'en effet elle leur en avait réservé une bonne moitié, et allait la leur découvrir. Mais à pareil spectacle les brigands reculent épouvantés. Et la femme de reprendre : « C'est mon fils, et c'est aussi mon forfait. Mangez donc, vous autres, puisque j'ai mangé moi-même, et ne vous donnez pas l'air d'être plus sensibles qu'une femme, plus tendres qu'une mère. Que si par scrupule de religion, vous répugnez à la manducation de ma victime, eh bien ! qu'à cela ne tienne. Qu'à moi qui ai déjà consommé la première moitié, reste aussi la seconde ! » A ces mots, les sbires se retirèrent tremblants d'horreur, n'osant pas disputer un pareil plat à une mère. Et le bruit d'un si grand crime se répandit aussitôt dans toute la ville, où chacun se sentait glacé d'effroi, et appelait bienheureux ceux que la mort avait emportés avant d'avoir été les témoins oculaires ou auriculaires de maux aussi extrêmes » (Josèphe, apud Euseb., *Hist.*, l. III, c. VI. — Migne, *P. G.*, t. XX, col. 231).

vu brûler le temple de Salomon. Malgré les défenses de Titus, et malgré l'inclination naturelle des soldats qui devait les porter plutôt à piller qu'à consumer tant de richesses, un soldat poussé, dit Josèphe, par une inspiration divine, se faisait lever par ses compagnons à une fenêtre, et mettait le feu dans le temple. A cette nouvelle, Titus accourt, Titus commande qu'on se hâte d'éteindre la flamme naissante. Mais l'ordre contraire était venu de plus haut ; la flamme prenait partout en un instant, et en moins de quelques heures, ce superbe édifice était réduit en cendres. Ainsi se consomma la plus effroyable catastrophe dont l'histoire fasse mention. Quelle ville a jamais vu périr onze cent mille hommes en quatre mois de temps, et dans un seul siège ? C'est ce que virent les Juifs au dernier siège de Jérusalem. Aussi ne faut-il pas s'étonner si Titus victorieux ne voulait pas recevoir les congratulations des peuples voisins, ni les couronnes qu'ils lui envoyaient pour honorer sa victoire. Tant de mémorables circonstances, la colère de Dieu si marquée, et sa main qu'il voyait si présente, le tenaient dans un profond étonnement, et c'est ce qui lui fit dire qu'il n'était pas le vainqueur, qu'il n'était qu'un faible instrument de la vengeance divine (1). »

(1) Bossuet, *passim*, *ubi supra*.

*
* *

Tels sont les mémorables événements par lesquels s'accomplirent avec une étonnante précision toutes les prédictions de Jésus sur la ville et sur le temple. Commencés vers la fin du règne de Néron, ils se terminaient sous Titus en l'an 70, alors que, sans contredit, n'était pas encore passée la génération qui en l'année de la prédiction, c'est-à-dire de la passion (an 33), se désignait sous le nom de « cette génération », *generatio haec*. De fait, beaucoup de contemporains de Jésus en avaient été les témoins, et si beaucoup y avaient trouvé la mort, beaucoup aussi y survécurent ; beaucoup, dis-je, et non seulement parmi les convertis au christianisme qu'une spéciale disposition de la Providence avait mis en sûreté, mais aussi selon toute apparence, parmi ceux qui, après le sac de la ville, furent réduits en servitude et emmenés captifs par toute la terre. Encore une fois, toutes ces choses ne peuvent faire de doute pour personne, car elles ont la notoriété que donne la grande lumière de l'histoire. Du reste, elles ne sont pas non plus l'objet principal de la démonstration à fournir présentement, puisqu'elles ne concernent encore que la partie de la prophétie que nous appelions plus haut d'avant-scène ou de premier plan, où n'est pas le point culminant de la difficulté et du débat.

Il faut donc en venir maintenant à ce qui regarde l'arrière-plan et le fond de la perspective : le soleil obscurci, la lune sans lumière, les étoiles tombant du ciel, tout l'univers dérangé, le Fils de l'homme venant en sa majesté, ses anges rassemblant ses élus des quatre vents, d'une extrémité du ciel à l'autre, et le reste qui sans conteste se rapporte au dernier jour du monde. Allons-nous dire peut-être que, de tout cela aussi, la même génération fut le témoin oculaire ? Prétendrons-nous qu'elle ne passa point, sans que tout cela aussi eût reçu son accomplissement ? Ou bien, étant une fois admis, comme il doit l'être, qu'il serait inutile de chercher à *generatio haec* un autre sens raisonnable que celui qui a été établi, faudra-t-il finir, ou de gré ou de force, par concéder à l'école moderniste le bien-fondé de l'erreur qu'elle attribue à Jésus-Christ ?

*
* *

La réponse à toutes ces questions est plus simple et plus obvie qu'elle ne semblerait le devoir être ; mais avant d'entrer dans l'explication qui la mettra en un jour convenable, notons soigneusement les deux manières dont un événement prophétisé est dit s'accomplir, dans le style de l'Écriture. Premièrement, en lui-même, c'est-à-dire dans sa réalité propre. Secondement, avant de l'être en lui-même, dans

un événement précurseur, son image et sa figure. Il est vrai que ce second mode, pour n'être pas littéral et matériel comme le premier, ne tombe pas aussi directement sous le sens, mais en est-il pour autant, moins fondé en vérité ? Nullement. Et cela pour la raison déjà signalée, que la figure comme telle contient déjà en quelque façon la chose qu'elle représente, et lui donne une sorte d'existence anticipée : surtout, si figure et chose figurée ont été unies d'abord dans l'unité d'une même prophétie, et que, par suite, l'exacte réalisation de l'une ne se peut désormais concevoir que comme infailliblement liée à l'intégrale et complète réalisation de l'autre.

Aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir ce même mode couramment reçu, admis et supposé par les écrivains sacrés eux-mêmes, non moins que par leurs interprètes les plus autorisés. Isaïe, par exemple, prophétise l'enfantement de la Vierge, et le donne à Achaz et à toute la maison de David comme signe de la protection de Dieu contre la conspiration de Phacée, roi de Samarie, et de Rasin, roi de Syrie. « Écoutez donc, maison de David, dit-il, Dieu lui-même vous donnera un signe : voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé du nom d'Emmanuel ; il mangera de la crème et du miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien, et avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, le pays dont les deux

rois t'épouvantent sera dévasté (1). » Incontestablement, c'est bien du Messie qu'il s'agit ici, de celui qui à ce beau nom d'Emmanuel unira les autres non moins magnifiques, énumérés au chapitre suivant, de conseiller admirable, de Dieu fort, de père de l'éternité, de prince de la paix (2). Mais quoi ? Isaïe croyait-il donc à l'accomplissement immédiat de son oracle, et par là même, à l'immédiate venue du Messie, pour calculer ainsi sur l'âge du merveilleux enfant, le temps où la Judée serait délivrée de l'étreinte des deux rois conjurés, et le pays ennemi (Syrie et Samarie, Damas et Éphraïm) ravagé et dévasté ? Ou bien peut-être faudra-t-il détourner de leur sens naturel ces paroles significatives : *Quia antequam sciat puer reprobare malum et eligere bonum, derelinquetur terra quam tu detestaris, a facie duorum regum suorum ?* Mais distinguons l'accomplissement de l'oracle en la personne de l'Emmanuel véritable, d'avec son accomplissement préalable en la personne de l'Emmanuel figuratif. Car voici paraître aussitôt un autre enfant mystérieux qui va être conçu, qui va naître, à qui sera donné un nom symbolique, garantissant à la maison de David la délivrance du péril dont elle est menacée, avant que soit venu le temps des premiers bégayements du nouveau-né. C'est l'enfant dont

(1) Isaïe, VII, 13-16.

(2) Isaïe, IX, 6.

le prophète dit quelques lignes plus bas : « Et je m'approchai de la prophétesse, et elle conçut et enfanta un fils. Et le Seigneur me dit : Appelle-le Mecher-Shalal-Chasch-Baz, car avant que l'enfant sache crier : mon père, ma mère ! on portera les richesses de Damas et les dépouilles de Samarie devant le roi des Assyriens. *Et dixit Dominus ad me : voca nomen ejus, accelera spolia detrahere, festina praedari. Quia antequam sciat puer vocare patrem suum et matrem suam, auferetur fortitudo Damasci, et spolia Samariæ coram rege Assyriorum* (1). » Et en lui, en cet enfant, l'oracle de l'Emmanuel recevra incontinent un premier accomplissement, gage certain du second qu'il ne devait avoir que plusieurs siècles plus tard, non plus dans l'ombre d'une figure cette fois, mais dans la plénitude de la réalité. « Le Messie qu'il (Isaïe) annonce en termes si magnifiques, ne doit paraître en personne que plus tard, mais il va naître en figure ; le mystère de sa naissance va être joué devant tout un peuple pour réveiller sa foi en la promesse. Il naîtra donc un enfant d'Isaïe, et le nom symbolique qui lui sera donné avant sa conception, marquera la prochaine dévastation de Damas et d'Éphraïm, ou, dans un sens plus élevé, l'enfer vaincu et dépouillé par le Messie. La mère de cet enfant est appelée prophétesse, non parce qu'elle est l'épouse d'un prophète, car je

(1) Isaïe, VIII, 3-4

cherche en vain dans la Bible une analogie quelconque pour justifier ce sens, mais parce qu'elle prophétise en effet, par un enfantement qui est l'image, bien grossière sans doute, de l'enfantement virginal de Marie (1) ». Et il serait facile de multiplier les exemples de ces prophéties à double accomplissement dont l'Écriture abonde (2), étroitement liées qu'elles sont à l'économie déjà exposée des événements figuratifs, que la divine Sagesse destinait à être d'âge en âge comme autant de représentations premières, et d'effectuations anticipées des mystères de notre religion.

Ceci étant posé, je dis maintenant que dans la prophétie qui nous occupe, tout ce qui se rapporte au dernier jour du monde a eu sans difficulté, en la ruine de Jérusalem, et par conséquent, avant que fût passée la génération contemporaine de Jésus, un premier accomplissement, du genre de celui dont il vient d'être parlé : accomplissement en figure sans doute, ou si l'on veut, en effigie seulement, mais suffisant déjà, selon l'usage de l'Écriture, pour autoriser la locution, *donec omnia fiant*.

(1) Le Hir, *Prophètes d'Israël*, sect. I, art. 2.

(2) Telle la prophétie de Malachie (IV,5) sur le retour d'Élie, et celle du Psaume LXXI, sur les gloires du règne de Jésus-Christ, qui toutes deux se devaient accomplir une première fois, l'une en la personne de Jean-Baptiste (Matth., XI, 14, et XVII, 12), l'autre en la personne de Salomon, « tamquam in umbra et imagine veritatis », selon l'expression de saint Jérôme *in Dan.*, c. XI.

Je dis et je répète qu'en cette même catastrophe furent réalisés comme en un tableau vivant, et une grandiose représentation de choses, tous les traits de l'oracle relatifs à la consommation des siècles. Je dis que les signes dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles furent représentés alors par les effrayants prodiges que nous avons rapportés d'après Josèphe et Tacite; que le rassemblement des élus d'une extrémité de la terre à l'autre fut marqué par la préservation des fidèles mis en lieu sûr, et séparés de la masse du peuple réprouvé, qui enfermé dans l'enceinte de la ville, y allait devenir la proie de tous les fléaux réunis ensemble ; que l'ébranlement, le bouleversement de la nature entière fut figure par ce désastre inouï qui au témoignage de l'histoire, jetait Titus en une si profonde stupeur, et le faisait s'incliner devant un agent mystérieux, une force supérieure, une puissance irrésistible, dont il se disait l'irresponsable et involontaire instrument. Et de la sorte, si le Christ, en cet effroyable *finimondo,* pour emprunter à la langue italienne une expression qui revient très bien à notre sujet, ne se montra pas aux yeux du corps, venant avec ses anges sur les nuées du ciel en gloire et majesté : sa présence toutefois, son intervention, son action y fut si manifeste qu'elle se fit sentir et reconnaître par les païens eux-mêmes, au point de forcer l'empereur romain en pleine victoire, de confesser qu'il

n'était pas le vainqueur, mais qu'à un autre devaient aller les acclamations et les couronnes.

Or, ces simples remarques suffiraient déjà à résoudre toute la difficulté. Oui, il est vrai : tout devait s'accomplir, et tout s'est accompli en effet, avant que fût passée la génération d'alors, *generatio haec* : tout, y compris la partie relative à la fin du monde, en la manière qui a été expliquée, et qui est de tous points conforme à ce qui fait loi ici, savoir au langage reçu et consacré dans l'Écriture. Nous n'aurions donc que la leçon de saint Luc qui dit tout court, sans rien ajouter, sans rien déterminer, sans rien préciser : *Amen dico vobis, non praeteribit generatio haec donec omnia fiant* (XXI, 32), et nous serions en droit de conclure que Jésus avait annoncé, comme devant arriver du vivant de sa génération, des événements qui seraient à tout le moins une image et une ébauche prophétique de la catastrophe suprême ; nous ne serions en aucune façon fondés à dire qu'il avait prédit comme prochaine, cette catastrophe *considérée en elle-même.*

*
* *

Mais ce n'est encore qu'une première réponse. Si nous n'avions rien de plus à opposer à l'affirmation moderniste, il faudrait renoncer à l'avantage de réduire l'adversaire en le convainquant de faux, car il est vraisemblable que

les considérations qui précèdent, si vraies et si fondées qu'elles soient, ne le toucheront guère; bien plus, qu'elles resteront entièrement en dehors de sa compréhension, les données sur lesquelles elles reposent étant de telle nature, qu'il ne les pourrait admettre sans se démentir et se renier lui-même. Aussi bien, est-ce là l'essentiel et irrémédiable vice de l'exégèse rationaliste, qui, pour ne pas reconnaître le caractère transcendant et hors pair de l'Écriture, manque de tous les critères voulus pour en pénétrer jamais les arcanes. Mais dans le cas présent, il n'est nul besoin de pénétrer des secrets fermés aux profanes ; il suffit de suivre la critique sur son propre terrain, pour lui montrer qu'elle opère sur des textes tronqués, et par là même faussés, chose impardonnable toujours et partout, mais particulièrement chez ceux qui se piquent d'une science si positive, et font une telle montre de leur rigoureuse documentation.

Voici en effet la leçon de saint Matthieu et de saint Marc, qui, lue jusqu'au bout, précise en l'expliquant celle de saint Luc, et exclut ouvertement, clairement, catégoriquement, *la fin du monde considérée en soi*, du nombre des événements annoncés comme devant s'accomplir au cours de la génération contemporaine. Mais, je le répète, il la faut lire en son entier, sans séparer le premier membre du second auquel il s'oppose, et dont il dépend nécessairement,

en vertu de l'opposition qui y restreint et circonscrit la compréhension du sujet. Nous lisons donc dans saint Matthieu : *Amen dico vobis*, *quia non praeteribit generatio haec donec omnia haec fiant.* Mais là n'est pas la pause, là n'est pas le point où il faut s'arrêter, car les paroles, *coelum et terra transibunt*, *verba autem mea non praeteribunt,* qui suivent immédiatement, ne sont qu'une parenthèse, après laquelle vient aussitôt la proposition adverse, déterminative de la première : *de die autem illo et hora nemo scit*, *neque angeli coelorum*, *nisi solus Pater*. Même chose en saint Marc, même contraste, même opposition entre *cette génération-ci*, *ces choses-ci*, ἡ γενεὰ αὕτη. πάντα ταῦτα, et *ce jour*, *cette heure-là*, περὶ δὲ τῆς ἡμέρας ἐκείνης καὶ ὥρας. Ce qui donne en mot à mot, comme traduction de l'un et de l'autre évangéliste : « En vérité je vous le dis, cette génération-ci ne finira point jusqu'à ce que toutes ces choses-*ci* soient accomplies ; mais pour ce jour et cette heure-*là*, personne ne la sait, ni les anges mêmes qui sont dans le ciel, ni aucun autre que mon Père. » Si donc la prophétie met en opposition, d'une part *cette génération-ci*, *ces choses-ci*, et d'autre part, *ce jour et cette heure-là* ; si en outre, elle marque clairement l'époque où s'accompliront *ces choses-ci*, et se récuse au sujet de *ce jour-ci* disant que nul ne sait quand il viendra, ni les anges du ciel, ni le Fils (en tant qu'homme, et de science communicable), mais le Père seul ;

si enfin, ce jour et cette heure-là est visiblement le jour et l'heure de la parousie, comme toute la suite du discours en fait trop bien la preuve, pour qu'il soit besoin, je ne dis pas de le démontrer, mais même de l'affirmer : de quel front nous apportera-t-on ce texte, pour nous soutenir que *les déclarations de Jésus sur la proximité de la catastrophe, ne laissent lieu à aucune équivoque ?* « Voilà, dit excellemment Bossuet, deux temps bien marqués. *Haec* et *illa*, en grec comme en latin, marquent deux temps opposés, l'un plus proche, l'autre plus éloigné. Cette génération-ci verra toutes ces choses-ci accomplies : *generatio haec, omnia haec, omnia ista.* Mais pour ce jour-là, pour cette heure-là, *de die autem illo et hora,* personne ne la sait. Comme s'il disait : Je vous ai parlé de deux choses, de la ruine de Jérusalem, et de celle de tout l'univers au jugement. Ce qui doit arriver dans la génération où nous sommes, et dont les hommes qui vivent doivent être les témoins, je vous en marque le temps, et cette génération ne passera pas, qu'il ne s'accomplisse. Voilà pour l'événement auquel nous touchons. Mais pour ce jour-là, ce jour où je viendrai juger le monde, personne n'en sait rien, et je ne dois pas vous le découvrir. Il est donc marqué clairement que la chute de Jérusalem était proche, et l'Église le devait savoir. Mais pour ce jour-là, pour ce dernier jour où tout l'univers sera en trouble, et où le Fils de l'homme viendra en

personne, on n'en sait rien, on ne sait, ni s'il est loin, ni s'il est près, et le secret en est impénétrable, et aux anges qui sont dans le ciel, et à l'Église même, quoiqu'elle soit enseignée par le Fils de Dieu (1). »

Et avec cette seule observation, sans même compter aucune des raisons précédentes, s'en va en fumée toute la construction moderniste sur le texte : *Amen dico vobis, non praeteribit generatio haec donec omnia haec fiant.*

(1) Bossuet, *Méditations sur l'Evangile*, la dernière semaine du Sauveur, 76e jour.

ARTICLE TROISIÈME

Examen de l'ensemble du texte de saint Luc.

L'impénétrable secret où l'oracle évangélique enferme l'époque de la parousie et du jugement, suffirait déjà pour renverser entièrement la thèse moderniste sur la fin du monde en tant que directement visée par Jésus quand il déclarait : *Amen dico vobis, non praeteribit generatio haec donec omnia haec fiant.* Bien plus, l'énormité du contresens apparaît d'emblée, de prime abord, et avec pleine évidence, au seul énoncé de cette déclaration même, lue comme il convient, en son entier, et dans sa véritable teneur : *En vérité, je vous le dis, cette génération-ci ne finira point jusqu'à ce que toutes ces choses-ci soient accomplies* (*le ciel et la terre passeront, et mes paroles ne passeront pas*); *mais pour ce qui est de ce jour et de cette heure-là* (de la parousie,) *personne n'en sait rien, ni les anges mêmes qui sont dans le ciel, ni aucun autre que mon Père* (1). Pour le coup, voilà « qui ne laisse

(1) Matth., XXIV, 34-36 ; Marc., XIII, 30-32.

lieu à aucune équivoque », c'est le cas de le dire, et à plus juste raison cette fois. Car qui pourrait jamais imaginer de joindre bout à bout, dans une même phrase, deux choses aussi ouvertement contradictoires que l'auraient été, d'une part, l'annonce du dernier jour comme devant venir au cours de la génération présente, et de l'autre, la solennelle et emphatique affirmation que nulle créature au ciel et sur la terre, n'en savait ni n'en devait savoir le temps et le moment?

Prétendra-t-on peut-être que l'époque en était dite inconnaissable, pour la seule raison que, tout en sachant positivement que ce serait pour la seconde moitié du siècle courant, on ne pouvait pourtant en connaître avec précision, l'année, le mois et la semaine? Pitoyable échappatoire, que ne rejette pas seulement le simple bon sens, si accommodant qu'on le suppose, mais encore la lettre même du texte évangélique. A ce compte, en effet, les événements concernant la ruine de Jérusalem eussent été identiquement dans la même condition que le jour de la parousie; on était aussi peu, ou, si l'on veut, aussi abondamment renseigné sur l'époque des premiers que sur celle de ce dernier; de tous indifféremment, on pouvait dire au même titre et avec la même vérité : *nemo scit nisi Pater*; enfin, l'opposition entre *omnia haec* et *de die autem illo et hora* tombait du même coup et devenait entièrement vide de sens. Nous

sommes donc pleinement en mesure d'avancer que l'interprétation que les modernistes donnent de ces paroles : « La génération présente ne passera pas sans que tout cela s'accomplisse », fait violence aux plus élémentaires règles de l'exégèse ; que le terme *tout cela*, *omnia haec*, regardait la ruine de Jérusalem, et non la ruine du monde, si ce n'est seulement, ainsi qu'il a été dit, en tant que celle-ci devait paraître en celle-là comme en sa figure et sa représentation anticipée ; qu'au surplus, l'époque de la consommation des siècles *considérée en soi*, était nettement, formellement, expressément réservée et mise à part, comme échappant à toute investigation, à toute prévision, à toute détermination, même approximative, la seule chose qu'il fût donné d'en savoir pertinemment étant précisément l'impossibilité d'en rien savoir.

Que tout cela soit donc dit une fois pour toutes, de manière à écarter définitivement, et à mettre entièrement hors de cause le fameux verset, *non praeteribit generatio haec*, dont le véritable sens semble avoir été assez clairement expliqué, assez abondamment prouvé, assez solidement établi, pour que personne ne soit plus en droit de nous l'opposer, ni d'en embarrasser de quelque façon que ce soit le terrain de la discussion.

Mais toute difficulté disparaît-elle, pour autant, de la teneur entière de l'oracle évangé-

lique? L'objection évincée sur un point, ne va-t-elle pas se représenter sur un autre? Et si l'annonce de la proximité de la catastrophe suprême n'est pas en toutes lettres, ainsi que le voudraient les modernistes, dans la déclaration finale, ne serait-elle pas peut-être équivalemment signifiée, et virtuellement contenue en divers endroits du corps même de la prophétie? Notons que ce n'est pas ici une supposition absolument gratuite. Plusieurs choses le pourraient donner à entendre, comme seraient, par exemple, certaines expressions, certains tours de phrases, certaines façons de parler qui s'y rencontrent çà et là, mais principalement et surtout, le passage de saint Matthieu et de saint Marc où la parousie est présentée comme faisant suite *immédiate* aux jours d'extrême tribulation, dont l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel devait être le signal. Et c'est ainsi qu'une nouvelle question se pose devant nous : question de la solution de laquelle dépendra la confirmation, ou au contraire, l'infirmation, de tout ce qui a été dit précédemment en réponse à l'audacieuse affirmation des ennemis de notre foi: ce qui est assez dire qu'elle est d'importance, et demande à être traitée à fond. Puissions-nous avec l'aide de Dieu, y apporter toute la lumière désirable, de telle sorte qu'à la fin il ne reste plus de place pour aucun doute tant soit peu raisonnable. A cet effet, il conviendra de diviser le travail,

c'est-à-dire de distinguer entre saint Luc et les deux autres synoptiques, en faisant de chaque texte séparément, l'objet d'une étude à part, et d'un examen approfondi.

*
* *

Et pour commencer par la tâche la plus aisée, voici d'abord le texte de saint Luc, que, pour la commodité du lecteur, nous transcrivons ici en son entier, avec la notation des trois parties qui le divisent, et qu'il importe souverainement d'y bien remarquer.

On lit donc en saint Luc, XXI, 10 et suiv. « Jésus dit alors à ses disciples : — A) *versets* 10-23. Une nation s'élèvera contre une nation et un royaume contre un royaume. Il y aura de grands tremblements de terre, des pestes et des famines en divers lieux, et dans le ciel d'effrayantes apparitions et des signes extraordinaires. Mais avant tout cela, on mettra les mains sur vous, et l'on vous persécutera, on vous traînera dans les synagogues et dans les prisons, on vous traduira devant les rois et les gouverneurs, à cause de mon nom... Mais lorsque vous verrez des armées investir Jérusalem, sachez alors que sa désolation est proche. Alors, que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient dans les montagnes, que ceux qui seront dans la ville en sortent, et que ceux qui seront dans les campagnes n'entrent pas dans la ville. Car

ce seront des jours de châtiment, pour l'accomplissement de tout ce qui est écrit. Malheur aux femmes qui seront enceintes ou qui allaiteront en ces jours-là ! car la détresse sera grande sur la terre, grande la colère contre ce peuple. Ils tomberont sous le tranchant du glaive ; ils seront emmenés captifs parmi toutes les nations. — B) *verset* 24. Et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. — C) *versets* 25-31. Et il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et, sur la terre, les nations seront dans l'angoisse et la consternation au bruit de la mer et des flots, les hommes séchant de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver au monde, car les puissances des cieux seront ébranlées. Alors on verra le Fils de l'homme venant dans une nuée avec une grande puissance et une grande gloire. Quand ces choses commenceront à arriver, redressez-vous et relevez la tête, parce que votre délivrance approche. Voyez le figuier et tous les arbres ; dès qu'ils se sont mis à pousser, vous savez de vous-même en les voyant, que l'été vient. De même, quand vous verrez ces choses sachez que le royaume de Dieu est proche. »

Ainsi parla Jésus, d'après la leçon du troisième évangile. C'était, comme on le voit, un tableau en raccourci qui embrassait toute la suite de l'avenir, et le partageait en trois périodes distinctes : une première (*vers.* 10-23),

allant jusqu'à la prochaine chute de Jérusalem inclusivement ; une seconde (*vers.* 24), comprenant tous les temps mitoyens entre la chute de Jérusalem et les derniers jours du monde ; une troisième enfin (*vers.* 25-31), commençant avec les signes précurseurs de la catastrophe finale, et se terminant à l'événement suprême, c'est-à-dire, à la parousie. Et dans ce tableau chaque chose était mise à sa place selon l'ordre naturel de la succession des événements ; chaque partie se détachait des autres sans confusion d'aucune sorte, de la manière du monde la plus nette et la plus tranchée ; et enfin, et surtout (car c'est là pour nous le point capital de la question), la marge la plus large y était laissée pour l'interposition de toutes les séries imaginables de siècles avant l'arrivée du dernier jour. En vérité, ce texte de saint Luc, pour peu qu'on le sache lire, est à lui-même la plus triomphante des défenses, et le plus convaincant des témoignages.

Deux petits passages seulement s'y rencontrent, où la critique moderniste ait pu trouver à mordre. C'est à l'endroit où après avoir décrit les signes avant-coureurs de la parousie, Jésus continuant de s'adresser aux disciples qu'il avait devant lui, ajoutait : *Quand ces choses commenceront à arriver, regardez alors et levez la tête, parce que votre délivrance approche.* Et un peu plus bas : *Quand vous verrez ces choses, sachez que le royaume de Dieu n'est pas loin.* Et

en effet, que vous semble-t-il, ami lecteur? Ne trouverez-vous pas, vous aussi, qu'on pourrait voir ici l'équivalent d'une annonce de la fin du monde pour le cours de la génération contemporaine? *Regardez, levez la tête, quand vous verrez ces choses!* Ces choses, ce bouleversement de toute la nature, cette agonie du monde! Ils les devaient donc voir, et voir de leurs propres yeux, ceux à qui Jésus parlait alors. Et dans ce cas, c'est bien de leur vivant à eux, du vivant de Pierre, de Jacques, de Jean, d'André qui l'avaient interrogé, et des autres de leur compagnie, que, dans la pensée du Maître, devait venir la consommation des siècles, la parousie, l'établissement définitif du royaume de Dieu.

Ainsi du moins raisonnent nos modernistes, qu'on n'accusera pas cette fois de s'écarter du pied de la lettre, j'allais dire de sa plus épaisse matérialité. Mais bien autrement avait raisonné jusqu'ici toute la tradition chrétienne. Bien autrement saint Augustin, quand il demandait s'il se pouvait trouver quelqu'un qui ne comprît qu'il y a beaucoup de choses dans l'Évangile qui sembleraient dites aux seuls apôtres, et qui l'étaient en réalité à toute l'Église, de génération en génération jusqu'à la fin des siècles (1). Bien autrement saint Léon, quand il montrait

(1) Quod tamen cum universae Ecclesiae promisisse, quae aliis morientibus, aliis nascentibus, hic usque in saeculi consummationem futura est, quis non intelligat? (August. *Epist.* 199, ad Hesych., n. 49.)

l'auditoire de Jésus-Christ formé de l'universalité des fidèles de tous les temps, écoutant et entendant leur Sauveur en ceux qui alors, aux jours de sa vie mortelle, faisaient partie de son entourage (1). Non, non, jamais, avant l'avènement de la nouvelle école, à aucun chrétien ne serait venue l'idée que toute parole dite aux disciples dût toujours s'entendre comme à eux dite en leurs propres personnes. Jamais on n'aurait pensé que, dans les prédictions concernant l'avenir de l'Église, la forme du discours direct le plus souvent employé par Jésus, fût signe qu'il visait déterminément ceux-là mêmes qui pour l'heure étaient matériellement et physiquement présents devant lui. Jamais on n'aurait songé à mettre en doute ce principe d'une si naturelle évidence, que, dans ces douze dont il avait fait le noyau de son royaume, il considérait, instruisait, avertissait, exhortait, prémunissait tous ses fidèles, vus distinctement par lui à travers toute la durée des âges ; et que par conséquent, en disant dans le discours eschatologique que nous analysons ici, à Pierre, à Jacques, à Jean, à André : quand *vous* verrez, quand on *vous* dira, quand *vous* entendrez, *levez* la tête, *regardez*, etc., par eux et en eux il s'adressait à ceux des siens qu'il savait devoir être témoins des prodromes de la catastrophe

(1) Ad cunctos fideles, totamque Ecclesiam pertinere, quae Salutare suum in his qui aderant, universaliter audiebat. (Leo M. *Serm*, 9 de Quadrag. c. 1.)

suprême, quelle qu'en dût être du reste l'époque, ou prochaine ou éloignée : sur quoi, selon qu'il a été dit déjà, il n'avait pas à s'expliquer. Non, je le répète, on n'eût jamais osé toucher, avant nos malheureux temps, à cet a b c, à ces principes élémentaires de l'exégèse évangélique, dont le rejet ne mènerait à rien moins qu'à la destruction des premières bases de la religion chrétienne, à commencer par la promesse fondamentale : *ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem saeculi.*

Mais c'est qu'alors aussi, on prenait Jésus-Christ tel que nous le donnent toutes les pages de l'Écriture, tant de l'ancien que du nouveau Testament, avec sa transcendance surhumaine, son omniscience de l'avenir non moins que du passé, sa qualité de Messie, de père du siècle futur, de fondateur du royaume de Dieu pour le temps et pour l'éternité. Au lieu que le modernisme a changé tout cela, et nous a fait à sa fantaisie un Christ qui n'est plus qu'un homme, ne sachant, ne voyant, ne disant que ce que peut voir, savoir, et dire un homme, et se trouvant en face des quelques disciples qu'il avait réussi à s'attacher, dans le même rapport, ou à peu près, qu'un professeur de Sorbonne ou du Collège de France devant la demi-douzaine d'auditeurs qui fréquentent son cours, assis plus au large en ces leçons, « qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin ». Mais laissons

ces aveugles, conducteurs d'aveugles, et revenons au texte de saint Luc, qui, bien loin d'annoncer l'imminence de la parousie et la prochaine échéance de la fin des temps, ouvrait au contraire les plus vastes horizons aux conjectures d'avenir, et laissait la place toute grande pour autant de jours, d'années, de siècles et de semaines de siècles, que l'on voudra imaginer.

*
* *

Le passage qui doit ici fixer notre attention est celui qui marque la seconde des trois périodes ci-dessus indiquées, mitoyenne, disions-nous, entre le sac de Jérusalem et les derniers jours du monde : *Et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis.*

Ce passage est extrêmement remarquable et à bien des points de vue différents. Remarquable d'abord, comme séparant dans la prophétie, par un intervalle nettement accusé, les deux catastrophes que les disciples dans leur interrogation avaient mêlées et confondues ensemble. Remarquable ensuite, comme faisant du futur état politique de Jérusalem après sa chute, un tableau que l'histoire n'aurait certainement pu faire plus fidèle. Car Jérusalem foulée aux pieds par les Gentils, c'est-à-dire asservie aux différentes nations de la Gentilité (d'abord aux Romains, puis aux Perses, puis

aux Arabes, puis aux Francs, puis aux Musulmans d'Égypte, puis aux Turcs), n'est-ce pas l'exact et complet résumé de ses annales depuis Titus jusqu'à nos jours ? Mais remarquable surtout, comme donnant à connaître jusqu'à quand durerait cet état d'esclavage et de servitude, et quelle grande révolution aurait entre temps à s'accomplir, selon que l'indiquent ces paroles qui, dans leur extrême concision, en disent plus long que des pages entières : *donec impleantur tempora nationum* : jusqu'à ce que soient accomplis les temps des nations, autrement dit, des Gentils, qui sont, comme chacun sait, dans la langue de l'Écriture, les peuples étrangers à la race et à la religion juive.

Tout le fond du débat est dans ce petit membre de phrase, où deux questions se présentent aussitôt. La première : Que sont ces temps des Gentils, jusqu'à l'accomplissement desquels devait se prolonger l'asservissement de Jérusalem ? La seconde : A quelle longueur de durée pouvaient-ils s'évaluer ? En d'autres termes : leur accomplissement, pour parler le langage de la prophétie, marquait-il nettement et précisément un terme à brève échéance (à échoir, par exemple, du vivant des contemporains de Jésus), ou ne laissait-il pas plutôt toutes les perspectives ouvertes sur une longue série de siècles avant la venue de la catastrophe suprême ? Répondre pertinemment à ces deux questions particulières, sera par là même

résoudre la question intégrale, et mettre en pleine évidence ce que le texte de saint Luc donnait à penser, à croire, ou à conjecturer sur la future durée du monde et l'époque de la parousie.

La première question porte donc sur ce qu'il faut entendre par cette expression, *tempora nationum*, *les temps des Gentils*, et la réponse ne saurait être le moins du monde douteuse. Sans contredit, les temps des Gentils sont les temps préparés par Dieu pour la conversion de la gentilité, pour l'évangélisation des peuples païens, pour l'entrée des nations infidèles dans le bercail de l'Église. Ce sens est clairement indiqué, d'abord par le texte même de l'évangéliste : Ἄχρι οὗ πληρωθῶσιν καιροὶ ἐθνῶν. Et ici saint Augustin que l'on accuse assez communément de n'avoir pas su le grec, mais qui en savait encore assez pour débrouiller à l'occasion les difficultés d'exégèse qu'on lui proposait, nous fera observer, dans la première de ses deux lettres à Hesychius (1), que le terme dont se sert saint Luc n'a pas son équivalent dans le latin : pas plus d'ailleurs, ajouterai-je, qu'il ne l'a en notre langue à nous. En effet, là où nous lisons *tempora nationum*, le grec porte, non pas χρόνοι, mais καιροὶ ἐθνῶν. Or entre ces deux mots χρόνοι et καιροί, qui n'ont dans les deux langues, tant latine que française, qu'un

(1) August. Epist, 197, n. 2.

seul terme correspondant, il y a une notable différence. Et la différence consiste en ce que le premier n'évoque que la pure et simple idée de temps, au lieu que le second, comme en font foi tous les lexiques anciens et modernes, signifie un temps convenable, opportun, favorable. C'est pourquoi cette expression, καιροὶ ἐθνῶν, où le terme καιρός est employé absolument, sans addition ni détermination d'aucune sorte qui en restreigne ou en modifie le sens premier et naturel, ne pouvait que signifier les temps favorables aux Gentils : à savoir, les jours de bénédiction, de salut et de grâce qui se lèveraient enfin pour eux, cette ère tant célébrée par les anciens oracles, de leur vocation à l'admirable lumière de la foi. Qui n'a présent à la mémoire ce que les prophètes avaient déclaré, dans les termes les plus magnifiques, de la bénédiction qui se devait répandre sur les Gentils par le Messie ? Qui ne se rappelle, entre cent autres, ce splendide morceau d'Isaïe que la liturgie nous remet sous les yeux chaque fois que l'année ramène la commémoration de l'arrivée des Mages, prémices de la Gentilité, au berceau de Jésus-Christ ; où est célébrée la future gloire de la Jérusalem nouvelle, c'est-à-dire de l'Église chrétienne, vers laquelle afflueront toutes les nations de la terre, lui apportant leurs offrandes, et lui amenant d'innombrables enfants ? « Lève-toi et resplendis, Jérusalem nouvelle, s'écriait le prophète, car ta

lumière paraît, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Car les ténèbres couvraient la terre et une sombre obscurité enveloppait les peuples, mais sur toi se lèvera le Seigneur, et sa gloire resplendira en toi. Les Gentils marcheront vers ta lumière, et les rois vers la clarté de ton lever. Porte tes regards alentour, et vois ; ils se rassemblent tous, ils viennent à toi ; tes fils viennent de loin, et tes filles sont portées sur les bras. Tu le verras alors, et tu seras radieuse ; ton cœur tressaillira et se dilatera, car les richesses de la mer se dirigeront vers toi, les trésors des nations viendront à toi. Des dromadaires en foule te couvriront, les chameaux de Madian et d'Epha ; tous ceux de Saba viendront, apportant l'or et l'encens, et publiant les louanges du Seigneur (1) ».

Les voilà donc annoncés bien des siècles à l'avance, ces temps qui dans saint Luc sont appelés *les temps des nations*, ou des Gentils : appellation tirée, comme on le voit, de la note caractéristique qui les devait distinguer, et que devait encore faire singulièrement ressortir le contraste du peuple juif, se refusant par un inconcevable aveuglement à reconnaître le Messie qui lui était venu, se retirant par là de la bénédiction promise à la postérité d'Abraham, et abandonné à son sens réprouvé jusqu'à

(1) Isai., LX, 1-6.

ce que, pour lui aussi, à la fin du monde, après que la multitude des Gentils sera entrée dans l'Eglise, sonne l'heure favorable, l'heure de la réconciliation et du retour.

Tout cela est dans les données les plus avérées et les plus authentiques de l'Écriture (1). Mais, s'il pouvait rester encore le moindre doute sur le sens à attribuer à l'incise : *donec impleantur tempora nationum*, il n'y aurait, pour le dissiper entièrement, qu'à se reporter au verset parallèle de saint Matthieu, j'entends à l'incise correspondante (XXIV, *vers.* 14), qui porte que « *l'Évangile serait prêché dans le monde entier, pour être un témoignage à toutes les nations, et qu'alors viendrait la consommation.* Et praedicabitur hoc evangelium regni in universo orbe, in testimonium omnibus gentibus, et tunc veniet consummatio. » Ainsi, ce qui, dans saint Luc, s'appelle les temps des nations, s'appelle en saint Matthieu, les temps où l'Évangile leur serait prêché, c'est-à-dire, sans difficulté, les temps de leur vocation à la foi, et de leur agrégation progressive à cet unique bercail dont Jésus-Christ avait dit : « Et j'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie (de la synagogue), et il faut que je les amène, et elles

(1) Il y a un temps des nations, et après ce temps, les Juifs, que les nations devaient jusqu'alors fouler aux pieds, reviendront, *et après que la plénitude des Gentils sera entrée, tout Israël*, tout ce qui en restera, *sera sauvé.* Rom., XI, 25-26.

entendront ma voix, et il y aura alors un seul bercail et un seul pasteur » (1).

Par là se trouve catégoriquement résolue la première des deux questions posées plus haut. Nous savons de la manière la plus certaine ce que signifient ces *tempora nationum* qui, dans l'oracle évangélique, séparent la chute de Jérusalem de la période avant-courrière de la consommation des siècles et de la parousie. (Voir ci-dessus, *vers*. 24 et suiv.). Mais maintenant reste à savoir ce qui nous importe le plus, ce qui faisait l'objet de la seconde question : Quelle longueur de durée ces mêmes *temps des Gentils* pouvaient-ils bien représenter ? Un court intervalle de quelques années à peine, qu'admettraient facilement ceux mêmes qui disent que les déclarations de Jésus sur la proximité de la catastrophe ne laissaient lieu à aucune équivoque ? Ou au contraire, une longue série de siècles, comme celle qui s'est déjà écoulée, comme celle qui se pourrait écouler encore dans un avenir indéfiniment prolongé ? Ici il importera de distinguer entre ce que le texte donnait à entendre en thèse absolue, et ce qu'il comportait de conjectures, de suppositions et d'hypothèses, eu égard aux circonstances ou conditions particulières dans lesquelles se sont successivement trouvées les différentes générations chrétiennes depuis la première origine jusqu'à nos jours.

(1) Joan., x, 16.

*
* *

En thèse absolue, *les temps des nations* représentaient la durée qu'il faudrait pour que la prédication évangélique, commencée à Jérusalem au jour de la première Pentecôte, se répande de proche en proche par tout le globe, atteigne progressivement toutes les tribus, toutes les races, tous les peuples de la terre, et pénètre assez profondément pour faire lever en tous lieux et dans toutes les branches de la famille humaine la semence de la foi. Telles sont les données que fournit l'Évangile, que corroborent encore les plus fameux oracles de l'ancien Testament. Quoi de plus catégorique à cet égard, que le passage déjà cité de saint Matthieu : *Et cet Évangile du royaume sera prêché dans tout l'univers, en témoignage à toutes les nations, et alors viendra la consommation ?* « Dans tout l'univers », voilà la totalité des lieux ; « à toutes les nations », voilà la totalité des races et des langues.

Mais puisque c'est le texte de saint Luc qui fait en ce moment le spécial objet de notre étude, attachons-nous plus particulièrement à ce que saint Luc lui-même rapporte des paroles de Jésus à ses apôtres dans les apparitions qui suivirent sa résurrection (Luc, xxiv, 44 et suiv. ; Actes, I, 4 et suiv.) : *C'est là ce que je vous disais, étant encore avec vous, qu'il fallait que tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes s'accomplit.*

Alors il leur ouvrit l'esprit pour comprendre les Écritures, et il leur dit : Ainsi il est écrit, et ainsi il fallait que le Christ souffrit, qu'il ressuscitât des morts le troisième jour, et que la pénitence et la remission des pechés soient prêchées en son nom à toutes les nations. Et il ajoutait : *à commencer par Jérusalem*, parce que tel était l'ordre établi, l'ordre qui voulait que, de Jérusalem, puis de la Judee et de la Samarie, la prédication apostolique prît son essor, pour ne plus s'arrêter jusqu'à ce qu'elle soit parvenue aux derniers confins, aux extrémités les plus reculées du monde habité : *usque ad ultimum terrae.* C'est ce qu'il disait sur le mont des Oliviers au moment même de partir ; c'était son dernier mot, c'était sa recommandation suprême, car ce disant, il s'élevait de terre, disparaissait dans la nuée, et envoyait les deux anges que l'on sait, attester une dernière fois la vérité de son retour a la fin des siècles pour juger les vivants et les morts.

Mais il ne sera pas hors de propos d'insister quelque peu sur les témoignages qu'il avait apportés de la loi de Moïse, des prophètes et des psaumes, *scripta in lege Moysis et prophetis et psalmis de me*, afin de mieux préciser le sens de ses dernières instructions, et de faire ressortir encore davantage toute l'étendue de l'œuvre d'évangélisation qu'il laissait à la charge de l'Église. Voici la loi de Moïse (le Pentateuque), où est écrite la promesse de Dieu a Abraham, *qu'en sa descendance*, c'est-à-dire

dans le Messie qui sortirait de lui, *seraient bénies toutes les nations de la terre*. Voici les psaumes, et notamment le XXIe, où après le tableau de la passion du Christ, de ses mains et de ses pieds percés, de ses os marqués sur sa peau par tout le poids de son corps violemment suspendu, de ses habits partagés, de sa robe jetée au sort, de ses ennemis frémissant autour de lui, et s'assouvissant de son sang, on voit les conséquences et les fruits d'un si grand sacrifice : *Toutes les extrémités de la terre se ressouvenant du Seigneur et se convertissant à lui*; *toutes les familles des Gentils*, tirées des ténèbres de l'idolâtrie, *se prosternant devant sa face, et le Seigneur à qui appartient l'empire, dominant sur toutes les nations*. Voici aussi les prophètes, et parmi eux, Isaïe qui, élevant son vol plus haut encore que tous les autres, chantait les futures gloires de la nouvelle Sion : *Elargis l'espace de ta tente*, s'écriait-il. *Qu'on déploie les tentures de ta demeure. Ne ménage pas la place, allonge tes cordages, et affermis tes pieux ! Car tu pénétreras à droite et à gauche, et ta postérité prendra possession des nations, et peuplera les villes désertes. Ne crains point, car tu ne seras pas confondue. Ton époux est ton Créateur, et ton Rédempteur est le Saint d'Israël. Il s'appellera le Dieu de toute la terre* (1). C'est l'annonce de la prise de possession du

(1) Isai., LIV, 2-5.

monde par l'Église de Jésus-Christ, en même temps que l'indication précise du mode selon lequel se ferait cette immense révolution : non d'un seul coup, non par un brusque changement, non par un miracle qui eût été absolument en dehors de tout l'ordre de la providence actuelle, mais par une pénétration progressive, semblable à la pénétration du levain de la parabole, mêlé aux trois mesures de farine qui figuraient les trois races principales de l'humanité, sémitique, chamitique et japhétique : pénétration par conséquent, qui s'opérerait, avec la bénédiction de la grâce de Dieu, par le moyen des causes secondes, par le labeur des hommes apostoliques, par l'effort des missionnaires à travers les âges et sur tous les points du globe.

Voilà ce que représentent ces images tant de fois répétées ailleurs, d'élargissement de l'espace, de déploiement des tentures, d'allongement des cordages, pour préparer une place toujours et toujours plus grande. Voilà ce que disent ces paroles expresses : *Tu pénétreras à droite et à gauche*, à l'Orient et à l'Occident, vers toutes les plages et tous les horizons ; *ta postérité prendra possession des nations*, de celles qui sont sises aux extrémités les plus reculées, et que pour cette raison n'auront pu atteindre les apôtres des premiers âges ; *et elle peuplera les villes désertes*, destituées jusqu'alors de la connaissance du vrai Dieu et de

la vraie religion. Et ce mouvement de pénétration dans toutes les zones, sous toutes les latitudes et tous les climats, quand s'arrêtera-t-il, quand aura-t-il son terme? Quand le rédempteur de l'Église, le Saint d'Israël *sera appelé le Dieu de toute la terre*, c'est-à-dire, quand d'un pôle à l'autre, de la Chine au Pérou, du Saint-Laurent au Zambèze, de l'Alaska au Thibet, des lacs glacés des Hurons aux plaines brûlées de la zone torride, la religion chrétienne sera connue, reçue, et pratiquée parmi les innombrables variétés de la grande famille humaine, sans distinction de leurs diverses constitutions, de leurs capacités intellectuelles, de leurs usages civils, de leurs institutions politiques, de leurs préjugés de races et de la couleur de leur peau. *Redemptor tuus, Sanctus Israel, Deus omnis terrae vocabitur!* Tel était le champ immense qui s'ouvrait aux apôtres, au moment où Jésus-Christ, remontant au ciel, les envoyait à la conquête de la gentilité.

Concluons donc que « les temps des nations » représentaient toute la durée nécessaire à la réalisation de cette conquête, laquelle, notons-le bien encore une fois, se devait accomplir, non à coups de miracles semblables à celui qui terrassait et convertissait saint Paul sur le chemin de Damas, mais par les moyens communs et ordinaires, mis, avec le secours de la grâce de Dieu, à la disposition des ministres de l'Église. Ajoutons aussi, et bien vite, que

nous ne craindrons pas d'être contredits par qui que ce soit, si nous disons que, pour une telle œuvre, il ne pouvait être question du laps de quelques courtes années, mais seulement d'une longue série de siècles, comme celle qui de fait s'est écoulée déjà, et qui, malgré le travail intense fourni dans toutes les parties du globe par les missions catholiques, ne semble pas encore parvenue à son terme dernier. Concluons enfin que le texte de saint Luc, une fois mis au point comme il doit l'être par l'incise trop peu remarquée que nous avons essayé de mettre en lumière (*et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis*), se trouve être en pleine, parfaite, et complète conformité avec toute la trame des événements de l'histoire, du jour où la prophétie tombait des lèvres de Jésus, jusqu'à l'heure, de dix-neuf siècles postérieure, où nous sommes arrivés aujourd'hui.

*
* *

Tout cela va de soi maintenant, tout cela est parfaitement clair pour nous, qui, à l'avantage d'être dans les meilleures conditions du monde pour entendre le vrai sens d'une prophétie en grande partie déjà réalisée, joignons encore celui d'être fournis de toutes les connaissances tant géographiques qu'ethnographiques que requérait l'évaluation de la durée des « temps

des nations ». Mais il s'en faut qu'il en fût ainsi des anciens. Aux anciens, ces connaissances faisaient absolument défaut. De là l'impossibilité pour eux de se faire une juste idée des proportions de l'œuvre à accomplir par l'Église avant l'heure marquée pour la consommation des siècles. Et c'est la raison pour laquelle nous distinguions plus haut, entre le sens absolu et objectif des paroles de Jésus-Christ dont l'exacte compréhension nous était réservée, et le sens plus ou moins conjectural auquel elles se pouvaient prêter, grâce à l'ignorance où l'on était, et où l'on est resté jusqu'à l'époque moderne, des véritables conditions de la carte du monde.

Prenons, par exemple, la première génération chrétienne, en qui durait encore l'extraordinaire impression produite par le passage sur terre de Notre Seigneur, et le récent souvenir de la promesse de son retour : cette génération qui avait reçu les prémices de l'Esprit, que le vin nouveau de la grâce avait enivrée de l'amour des biens célestes, dont toutes les aspirations se tournaient vers « les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habite », dont enfin les apôtres avaient tant de peine à calmer l'impatience de ne point voir venir cette parousie si ardemment aimée et si uniquement désirée. (II Petr., III, 9; I Thess., IV, 12 et suiv.) Pour cette génération-là, le monde entier était contenu dans les limites de l'empire romain. Ce qui fait qu'au

sujet de la proximité de la parousie, elle ne pouvait guère être arrêtée, en ses calculs et conjectures, par la pensée qu'il fallait que l'évangile eût été prêché par toute la terre avant l'arrivée de la fin. Et en effet, saint Paul n'écrivait-il pas aux Colossiens, trente années à peine après l'Ascension du Sauveur, que la prédication de la vérité évangélique leur était parvenue, *comme elle était parvenue au monde entier, où elle portait des fruits et gagnait du terrain de jour en jour* ? Καθὼς καὶ ἐν παντὶ τῷ κόσμῳ ἐστὶν καρποφορούμενον καὶ αὐξανόμενον (Coloss., I, 6). Ne les exhortait-il pas à demeurer inébranlables dans l'espérance donnée par l'évangile qu'ils avaient entendu, *et qui avait été prêché à toute créature sous le ciel* ? Ἐν πάσῃ κτίσει τῇ ὑπὸ τὸν οὐρανόν (Coloss., I, 23). Et quand il faisait part aux Romains du grand désir qu'il avait de trouver enfin une occasion favorable de se rendre auprès d'eux, ne louait-il pas leur foi *comme renommée dans tout le monde* ? Ἐν ὅλῳ τῷ κόσμῳ (Rom., I, 8).

Il va sans dire du reste, que ces expressions, *dans tout le monde*, *au monde entier*, *à toute créature qui est sous le ciel*, ne se devaient prendre que dans un sens essentiellement relatif, pour l'universalité des régions ou provinces en communications régulières avec le centre où avait commencé, et d'où s'était propagée la prédication de l'évangile. Il va sans dire aussi que, même dans ces limites, on était

encore bien loin d'une pénétration qui pût être regardée comme suffisante à l'accomplissement des oracles sur la conversion de la Gentilité. Mais n'importe, on n'y regardait pas de si près, et tout l'ensemble des conditions faites à la première génération chrétienne, en tête desquelles il faut assurément mettre l'absence des connaissances géographiques et ethnographiques dont nous parlions plus haut, explique comment il se fit que la porte y resta toujours plus ou moins ouverte à l'idée ou opinion, « que le monde était sur le point de finir, et que la grande révélation du Christ allait avoir lieu ».

Or cette même observation vaut, proportion gardée, pour les âges suivants. Quand, par exemple, saint Léon au cinquième siècle, et saint Grégoire à la fin du sixième, confondant l'un et l'autre la fin et l'effondrement *d'un* monde (du monde romain) avec la fin et l'effondrement *du* monde, n'hésitaient pas à annoncer comme prochaine, comme imminente même, la catastrophe suprême (1), nul doute que leur persuasion ne fût conditionnée par l'état plus que défectueux de la science géographique d'alors. Car s'ils avaient su que, sur les cinq parties du monde, deux et demie au moins restaient encore à découvrir, eussent-ils seulement songé à une prompte venue de la fin des choses,

(1) Saint Léon, Serm. 8 *de jejunio decimi mensis*; saint Grégoire, hom. 1 *in evangel.*

contre les plus formelles et les plus expresses déclarations de l'Écriture ? Mais c'est à peine si saint Augustin, dans les deux lettres à Hesychius déjà citées, signalait l'existence de peuplades barbares du centre de l'Afrique, auxquelles l'Évangile n'avait pas encore été prêché, d'après les informations reçues, ajoutait-il, des captifs emmenés de ces régions, et mis au service des Romains (1). Au demeurant, un millier d'années allait s'écouler encore jusqu'à la découverte du Nouveau-Monde, découverte qui devait être le nécessaire prelude de l'installation, à peine terminée de nos jours, des missions catholiques sur la surface entière du globe.

Voilà donc la merveille de la prophétie qui fait l'objet de cette étude : qu'elle se révèle maintenant à nous, comme étant en si exacte et si complète conformité avec ce que les événements nous ont appris de l'époque relativement tardive de la parousie, et que néanmoins elle ait donné prise dans les siècles anciens à tant de conjectures ou persuasions sur son imminence ou sa proximité. Mais, comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire, Jésus avait à dessein parlé de manière à ne pas fermer l'entrée à des hypothèses qui ne pouvaient avoir que les effets les plus salutaires, ou de stimulant pour la ferveur, ou d'appel à la pénitence, selon ces paroles de saint Pierre : « Le

(1) Saint Augustin, Epist. 199, n. 46.

jour du Seigneur viendra, et en ce jour, les cieux passeront avec fracas, les éléments embrasés se dissoudront, la terre sera consumée avec tous les ouvrages qu'elle renferme. Puis donc que toutes ces choses sont destinées à se dissoudre, quelles ne doivent pas être la sainteté de votre conduite et votre piété, attendant et hâtant l'avènement du jour du Seigneur, auquel les cieux enflammés se dissoudront, et les éléments embrasés se fondront? Mais nous attendons selon sa promesse de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habite. Dans cette attente, ô très chers, faites tous vos efforts afin d'être trouvés par lui sans tache et irréprochables dans la paix (1). »

Telles sont les observations que nous avions à présenter sur le texte de saint Luc. Ces mêmes observations valent également pour les deux autres synoptiques, ainsi qu'il apparaît déjà par ce qui a été dit sur le verset parallèle de saint Matthieu : *Et praedicabitur hoc Evangelium regni in universo orbe in testimonium omnibus gentibus, et tunc veniet consummatio.* Si ce n'est que, dans saint Matthieu et saint Marc, se trouve un trait omis par saint Luc, sur l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, qui donne lieu à une très particulière et très spéciale difficulté. Nous la réserverons pour l'article qui suit.

(1) II Petr., III, 10 et suiv.

ARTICLE QUATRIÈME

PARTICULARITÉS DE SAINT MATTHIEU ET DE SAINT MARC SUR L'ABOMINATION DE LA DÉSOLATION PRÉDITE PAR LE PROPHÈTE DANIEL, QUE SUIVRAIENT A BREF DÉLAI LA PAROUSIE ET LE JUGEMENT.

La leçon de saint Luc, disions-nous dans l'article précédent, a cela de particulier, qu'elle passe complètement sous silence un point qui, chez les deux premiers Synoptiques, est mis en grand relief et occupe une partie considérable du tableau. C'est le point concernant « l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel ». Et en effet, ce point, pour être compris, supposait des esprits versés dans la science des Écritures, dans la connaissance de la Loi, dans la lecture des prophètes, et du prophète Daniel en particulier : autant de choses étrangères aux Gentils auxquels, comme chacun sait, le troisième évangile était spécialement destiné. L'omission s'imposait donc d'elle-même, ou pour mieux dire, s'expliquait le plus naturellement du monde, mais n'en était pas moins une omission. C'est pourquoi il nous reste mainte-

nant à compléter l'étude précédemment faite du texte de saint Luc, par l'examen du passage de saint Matthieu relatif à cette fameuse *abominatio desolationis*, qui, outre le privilège de piquer la curiosité d'un grand nombre, a encore, chose plus grave, la spécialité de donner lieu à des difficultés de plus d'une sorte, qu'il importerait d'approfondir une bonne fois, et de tirer, si possible, définitivement au clair.

*
* *

Commençons par mettre le passage en question sous les yeux du lecteur, après une brève récapitulation du contexte qui lui sert de cadre. Il vient immédiatement après le verset plusieurs fois déjà mentionné : *Et praedicabitur hoc Evangelium regni in universo orbe in testimonium omnibus gentibus et tunc veniet consummatio.* Jésus avait dit qu'on entendrait parler de guerres et de bruits de guerres, qu'il y aurait des pestes, des famines, etc., que de violentes persécutions se déchaîneraient contre l'Église, qu'il viendrait des faux prophètes pour la séduction d'un grand nombre, que la charité de plusieurs se refroidirait, et qu'il n'y aurait à être sauvé que celui qui persévérerait jusqu'à la fin. Puis, après avoir déclaré que l'Évangile serait d'abord prêché dans le monde entier pour être un témoignage à toutes les nations, et qu'alors seulement arriverait la consommation, il continuait

ainsi : « Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation, prédite par le prophète Daniel, établie dans le lieu saint, — que celui qui lit, entende, — alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes, et que celui qui est sur le toit ne rentre pas pour prendre ce qu'il a dans sa maison, ni celui qui est aux champs, pour mettre son manteau. Malheur aux femmes qui seront enceintes, et à celles qui allaiteront en ces jours-là ! Priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver, ni un jour de sabbat, car il y aura alors une si grande détresse, qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement du monde jusqu'ici, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours n'étaient abrégés, nul n'échapperait ; mais, à cause des élus, ces jours seront abrégés. Alors si quelqu'un vous dit : le Christ est ici, ou : il est là, ne le croyez point, car il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes, et ils feront de grands prodiges et des choses extraordinaires, jusqu'à séduire, s'il se pouvait, les élus eux-mêmes. Voilà que je vous l'ai prédit... Et aussitôt après la tribulation de ces jours-là (*statim post tribulationem dierum illorum*), le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, et les puissances des cieux seront ébranlées. Alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme », — et le reste que nous savons.

Tel est le tableau des événements dont l'*abominatio desolationis* prédite par le prophète

Daniel devait, d'après l'oracle évangélique, donner le signal. On y voit des jours de calamité sans exemple dans l'histoire, que suivent à bref délai l'obscurcissement du soleil, les convulsions de l'univers, tous les prodromes de la parousie, et la parousie elle-même. D'autre part, et c'est ici que commence la difficulté, l'époque de la susdite *abominatio desolationis* n'est nullement laissée à nos conjectures. Elle serait, ce semble, très nettement indiquée dans le livre même de Daniel auquel l'Évangile nous renvoie, et indiquée comme étant précisément l'époque du siège et de la chute de Jérusalem. Qui, en effet, n'a présente à l'esprit la célèbre prophétie des soixante-dix semaines, portant expressément qu'après que le Christ aura été mis à mort, *viendra un peuple conduit par un capitaine pour détruire la ville et le sanctuaire, qu'il y aura alors dans le temple l'abomination de la désolation, et que la désolation y durera jusqu'à la fin* ? Ainsi donc, nous aurions ici deux choses : premièrement, la parousie annoncée comme suivant de près des jours d'extrême tribulation qu'amènerait avec soi l'abomination prédite par le prophète Daniel ; et secondement, l'abomination prédite par le prophète Daniel, fixée par Daniel lui-même au temps de l'investissement de Jérusalem par les armées de Titus. Dès lors, la conclusion s'imposerait claire, évidente, inéluctable, à savoir : que, selon les données de l'Évangile, la fin du monde aurait

dû arriver depuis dix-huit siècles déjà révolus, c'est-à-dire avant qu'eût pris fin la première génération chrétienne, et nous voilà *da capo* en face de l'affirmation moderniste qui réapparaît ainsi plus triomphante que jamais.

C'est à cette difficulté où convergent toutes les autres, et où les lecteurs studieux se laissent le plus facilement prendre, que le présent article a l'intention de répondre, en faisant la preuve que tout ici repose sur un faux supposé. Et comme ce faux supposé dépend entièrement des idées plus qu'incomplètes que l'on a communément, des oracles de Daniel et de leur contenu, il nous faut au préalable en parcourir la suite, et y rechercher avec soin tout ce qui se rapporte à la susdite *abominatio desolationis*, que le grand prophète a eu en propre la mission de prédire et d'annoncer.

*
* *

Pour la plupart de ceux que des circonstances spéciales n'ont pas amenés à faire des prophètes de l'Ancien Testament une étude particulière, le nom de Daniel ne rappelle guère à la mémoire, en fait de prophéties, que celle mentionnée ci-dessus, des soixante-dix semaines. La grande célébrité de cet oracle, son importance majeure dans la question messianique, la place considérable qu'il occupe dans les manuels de théologie, d'exégèse et d'apologétique, tout

cela a fait qu'il est devenu, pour beaucoup, la prophétie de Daniel tout court, ou tout au moins, l'*oraculum princeps* qui laisse tous les autres dans l'ombre, et, par là même, dans l'oubli. Aussi, lorsque l'évangile nous parle de l'*abominatio desolationis quæ dicta est a Daniele propheta*, ne viendra-t-il le plus souvent à l'idée de personne d'aller chercher les éclaircissements nécessaires en dehors du verset que nous citions plus haut. C'est à ce trait final de la prophétie bien connue de tous, que l'on se reportera purement et simplement, sans même soupçonner le moins du monde qu'en fait de références, il pourrait y avoir bien autre chose encore. Bien plus, on ne fera en cela que suivre les indications fournies par la plupart des commentateurs de saint Matthieu, lesquels semblent s'être donné le mot pour renvoyer leurs lecteurs au seul passage de Daniel IX, 24-27, comme si c'était l'unique endroit du prophète où se trouve signalée l'abomination en question. Or, c'est là une erreur, et une erreur manifeste, car la vérité, bien facile d'ailleurs à contrôler, est qu'en réalité Daniel a prédit l'*abominatio desolationis in loco sancto*, pour trois époques très différentes et très distantes les unes des autres : premièrement, pour le temps de la persécution d'Antiochus (VIII, *vers.* 13, et XI, *vers.* 31) ; secondement, pour le temps du siège et de la ruine de Jérusalem (IX, *vers* 27) ; troisièmement enfin, pour le temps de l'an-

téchrist, de la fin du monde et de la résurrection des morts (XII, *vers.* 11). Passons brièvement en revue chacune de ces trois prédictions, en y relevant les singularités qui les distinguent. C'est de l'ensemble des observations à faire, que se dégagera la lumière dont nous avons besoin.

Voici en premier lieu l'*abominatio desolationis* prédite pour le temps de la persécution d'Antiochus. Il s'agit, comme chacun sait, d'Antiochus Épiphane, cette racine de péché, ainsi que parle le livre des Machabées, qui fut le premier roi païen à entreprendre, non plus seulement de conquérir le pays d'Israel, mais encore d'y abolir par la plus atroce des persécutions la religion du vrai Dieu, et qui pour cette raison est donné dans l'Écriture et regardé par les Pères, comme la plus expresse figure de l'antéchrist. Daniel le voit, au chapitre huitième, sortir de l'une des quatre dynasties qui devaient se partager l'empire d'Alexandre. Il le voit s'élevant dans son impiété, et se grandissant jusqu'au-dessus du Dieu des dieux, dont il proscrit le culte, et profane le temple. Et un ange demande à un autre ange : *Jusqu'à quand durera ce qu'annonce la vision touchant le sacrifice perpétuel, le péché de désolation, ainsi que l'abandon du sanctuaire pour être foulé ?* Et il est répondu : *Jusqu'à deux mille trois cents jours ; après quoi le sanctuaire sera purifié.* (Dan., VIII, 13 et suiv.) Et cette même

prophétie est reprise avec de plus grands développements au chapitre onzième, où l'ange qui instruit Daniel, dit entre autres choses, en parlant du persécuteur : *Des troupes envoyées par lui profaneront le sanctuaire, feront cesser le sacrifice perpétuel, et mettront l'abomination de la désolation.* AUFERENT JUGE SACRIFICIUM, ET DABUNT ABOMINATIONEM IN DESOLATIONEM : et cela, jusqu'au temps préfix où, le châtiment ayant amené la purification d'Israël, reviendront des jours meilleurs de calme, de tranquillité et de repos. (Dan., XI, 31 et suiv.)

Il est donc manifeste que nous avons ici un premier oracle de Daniel sur l'abomination de la désolation, objet de nos recherches. Sans doute, ce n'est pas celui que pouvait viser Notre Seigneur quand il disait : *Cum ergo videritis abominationem desolationis quae dicta est a Daniele propheta*, vu que, au temps de Notre Seigneur, il n'avait plus, celui-là, à se réaliser dans l'avenir, mais avait déjà reçu son accomplissement dans le passé. Nous n'aurions donc pas à nous en occuper autrement. Toutefois, et précisément en raison de cet accomplissement que relatent tout au long les deux livres des Machabées, il va nous servir à établir, sur pièces authentiques, une chose qu'il nous importe de tirer préalablement au clair : à savoir, ce que signifie, du moins dans sa généralité, cette *abominatio desolationis*, où plusieurs sembleraient soupçonner je ne sais quels arcanes encore inex-

pliqués, mais bien à tort assurément, comme le démontrera péremptoirement le récit des Machabées, dont voici les principaux passages :

« En l'an cent quarante-cinquième du royaume des Grecs, le roi Antiochus publia un édit dans tout son royaume, pour que tous ne fissent plus qu'un seul peuple, et que chacun abandonnât sa loi particulière... Il envoya des messagers à Jérusalem et dans les autres villes de Juda, ordonnant aux Juifs de faire cesser dans le temple les holocaustes et les sacrifices, de profaner les sabbats et les fêtes, de contaminer le sanctuaire et les saints, de construire des autels, des bois sacrés, et des temples d'idoles, de laisser leurs enfants mâles incirconcis, de se souiller eux-mêmes par toutes sortes d'impuretés et de profanations, afin que la loi de Dieu fût à jamais oubliée, et qu'en fussent abolies toutes les prescriptions. Et quiconque n'obéirait pas aux ordres du roi, serait puni de mort... Le quinzième jour du mois de Casleu, on éleva une abominable idole de la désolation sur l'autel des holocaustes, et on en construisit de semblables dans toutes les villes de Juda à l'entour. Ils offraient de l'encens et sacrifiaient devant les portes des maisons et dans les rues. S'ils trouvaient quelque part les livres de la loi, ils les brûlaient après les avoir déchirés. Celui chez qui un livre de l'alliance était trouvé, et quiconque montrait de l'attachement à la loi, était mis à mort en vertu de l'édit du roi. »

Ainsi lisons-nous au premier chapitre du premier livre des Machabées, versets 43 et suivants. A quoi il conviendra d'ajouter les autres détails donnés dans le second livre, où il est dit : « Peu après les massacres par lesquels commença la persécution, le roi Antiochus envoya un vieillard d'Athènes pour contraindre les Juifs à abandonner le culte de leurs pères, et pour profaner le temple de Jérusalem, et le dédier à Jupiter Olympien... L'invasion de ces maux fut pour tout le peuple extrêmement pénible à supporter, car le temple était rempli d'orgies et de débauches ; des Gentils dissolus avaient commerce avec des courtisanes jusque dans les saints parvis, qu'ils convertissaient en lieux de prostitution... Il n'était plus possible de célébrer les sabbats ni les fêtes, ni simplement de confesser que l'on était juif. Une amère nécessité amenait les Juifs aux sacrifices qui se faisaient chaque mois, le jour de la naissance du roi. Aux fêtes des Bacchanales, on les contraignait de se promener dans les rues, couronnés de lierre en l'honneur de Bacchus. Un édit fut rendu pour que, dans les villes grecques du voisinage, on prît les mêmes mesures, avec ordre de mettre à mort ceux qui refuseraient d'adopter les coutumes païennes. Ce n'était partout que scènes de désolation. » (II Mach., VI, 1 et suiv.)

Voilà donc « l'abomination » que Daniel avait prédite pour le temps de la persécution

d'Antiochus, et que les livres des Machabées nous mettent sous les yeux. Comme on le voit, rien ne manque au tableau, qui fournit toutes les données nécessaires pour que l'on puisse s'en faire une idée adéquate et complète. C'était en substance, avec la proscription absolue du culte de Dieu, et notamment du sacrifice perpétuel qui en est l'élément principal, la profanation de la terre sainte et du temple, par la substitution d'un culte sacrilège et idolâtrique, ainsi que par la conversion du sanctuaire lui-même en un lieu de prostitution et de débauche. Et ceci se passait vers l'an 160 avant notre ère, mais ne durait que trois ou quatre années à peine, au bout desquelles, la persécution cessant, le temple était purifié, et le culte divin rétabli dans les conditions premières (1).

*
* *

Mais franchissons maintenant un espace d'environ deux siècles et demi, et venons-en à l'*abominatio desolationis* marquée pour le temps des derniers malheurs de Jérusalem. La prédiction s'en trouve dans l'oracle bien connu dont nous parlions plus haut, celui qui annonçait l'avènement et la mise à mort du Messie, la conclusion de l'alliance nouvelle, l'abrogation de l'ancienne, la réprobation de la Synagogue et les catastrophes qui la devaient

(1) I Mach., IV, 36 *sqq.*; II Mach., X, 1 *sqq.*

suivre: *Après soixante-neuf semaines* (d'années), avait dit l'ange au prophète, *le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le reniera ne sera plus le peuple de Dieu. Et un peuple conduit par un capitaine viendra détruire la ville et le sanctuaire, et jusqu'à la fin, il y aura guerre et dévastation decrétée. Pour lui* (le Christ), *il conclura la nouvelle alliance avec un grand nombre pendant une semaine* (la dernière des soixante-dix), *et au milieu de la semaine, cesseront les hosties et les sacrifices.* ET IL Y AURA DANS LE TEMPLE L'ABOMINATION DE LA DÉSOLATION, ET JUSQU'A LA FIN DES FINS DURERA LA DÉSOLATION. (Dan., IX, 24-27). Ainsi donc, aux termes de cet autre oracle, il devait arriver, à l'époque de la chute de Jérusalem, quelque chose de semblable à ce qui s'était vu au temps de l'impie Antiochus. Comme au temps d'Antiochus, profanation du lieu saint, désolation du sanctuaire, sacrilège violation de tout ce que le temple avait de plus sacré: mais maintenant, dans des conditions tout autres que précédemment, et avec un ensemble de circonstances qui vont donner à cette seconde comparution de l'*abominatio desolationis* sur le théâtre de l'histoire, une couleur à part et un caractère des plus particuliers.

Et remarquons d'abord que le temple dont la désolation est annoncée ici, n'était plus, comme aux jours d'Antiochus, le temple du vrai Dieu et de la vraie religion, encore en pleine possession de sa prérogative. Depuis une quarantaine

d'années déjà, il en avait perdu la gloire. Il l'avait, dis-je, perdue à l'instant même où, au milieu de la consternation de la nature entière, le grand voile qui fermait l'entrée du Saint des Saints s'était déchiré du haut en bas, en signe que, dans le sang du Christ qui venait d'expirer sur le Calvaire, l'Ancien Testament avait pris fin, que la loi figurative faisait place à la vérité figurée, que le statut mosaïque était à jamais abrogé, avec ses rites, ses sacrements, son sacerdoce, son autel et ses cérémonies. Dès lors, ces mêmes cérémonies avaient cessé d'exister en droit, et le temple n'était plus qu'une relique. Que si les sacrifices et autres observances légales avaient néanmoins continué d'y être légitimement célébrés, ce n'avait plus été en force d'une loi désormais caduque et périmée, mais uniquement pour la révérence due à Dieu, de qui ils tiraient leur origine: révérence qui exigeait qu'ils fussent traités, non pas comme les rites des fausses religions, qu'au plus vite et sans le moindre retard il faut abolir et exterminer, mais plutôt, selon la belle comparaison de saint Augustin, comme un mort de qualité qu'on ne se hâte pas d'enfouir incontinent dans la terre, mais qu'on garde quelque temps encore dans la maison, en attendant que lui soient rendus les derniers devoirs. Ainsi en devait-il être, ainsi en fut-il des observances et des cérémonies de l'ancienne loi, pendant les quelques années qui s'écoulèrent entre le sacrifice du

Calvaire et le commencement de la guerre de Judée : c'était le mort religieusement conservé en la maison mortuaire, jusqu'à l'heure fixée pour les funérailles et la sépulture.

Si ce n'est que, par suite des nouveaux et épouvantables crimes de la Synagogue, funérailles et sépulture allaient tourner au tragique, et se terminer en catastrophe. Et en effet, en même temps que les armées romaines faisaient leur apparition sur le sol de la Palestine, l'abomination de la désolation prenait possession du temple, et s'y établissait comme à demeure. Bien plus, elle allait y régner en maîtresse, et y dépasser toute mesure, jusqu'à provoquer enfin l'implacable vengeance du ciel, et finir par attirer, sur le temple même, la furieuse tempête qui en emportait jusqu'aux derniers restes, en renversait jusqu'à la dernière pierre, et du même coup anéantissait pour toujours toute l'économie dont il était le siège, le centre et le symbole. Et en quoi dirons-nous que consista, cette fois, l'*abominatio desolationis ?* La réponse appartient évidemment à l'histoire, et l'histoire en mains nous devrons dire qu'elle consista ni plus ni moins dans les profanations inouïes dont, pendant près de quatre années consécutives, avant et pendant le siège, le temple fut le théâtre, par le fait des soi-disant zélateurs, derniers représentants de la Synagogue, de ses pontifes et de son sanhédrin. Car c'est dans le temple, dans ses parvis, dans son sanctuaire,

et jusque dans le Saint des Saints, qu'ils s'étaient retranchés comme en leur dernière forteresse ; c'est là, qu'agités de toutes les furies de l'enfer, ils commirent des crimes tels que Josèphe n'hésite pas à écrire qu'au cas où les Romains, exécuteurs des vengeances divines, auraient tardé davantage, la terre se serait entr'ouverte pour engloutir le temple avec la ville, ou bien, les feux qui jadis tombèrent sur la Pentapole seraient de nouveau descendus du ciel pour dévorer une race mille fois plus scélérate, plus criminelle et plus impie que celle qu'ils avaient emportée aux jours de Sodome et de Gomorrhe (1).

De tout cela, il ressort très clairement que l'*abominatio desolationis*, prédite par Daniel pour le temps du siège, contraste singulièrement avec la précédente en ce point capital, qu'elle ne fut plus, celle-là, l'œuvre d'un persécuteur, mais le fait des ministres mêmes du sanctuaire profané, gardiens-nés de sa sainteté et de sa majesté. Et de cette différence s'ensuivent toutes les autres. Que si l'on ne voit plus cette fois, comme sous Antiochus, l'abolition par le tyran du culte et des observances

(1) Puto quod si Romani contra tam noxios nostrae gentis homines venire tardassent, aut hiatu terrae devorandam fuisse civitatem, aut diluvio perituram, aut fulminum, instar Sodomae, incendia passuram. Multo enim magis impiam progeniem tulit quam ea fuit quae illa supplicia pertulerat. (*De Bello Jud.*, l. VI, c. 16).

de la loi de Moïse, et beaucoup moins encore l'introduction d'idoles que les zélateurs eux-mêmes avaient en abomination et en horreur, on ne voit pas davantage de terme fixé pour la cessation d'une si grande dévastation, ni de perspective ouverte sur une restauration quelconque. On ne lit plus comme précédemment : *jusqu'à deux mille trois cents jours, et le temple sera purifié* (Dan., VIII, 14), ni : *ils dresseront l'abomination de la désolation..., mais le peuple connaissant son Dieu tiendra ferme et agira... jusqu'au temps préfix pour qu'ils soient éprouvés, purifiés et blanchis.* (Dan., XI, 31-35.) C'est que ce n'était plus là une persécution que Dieu avait voulue ou permise pour éprouver et purifier son peuple ; ce n'était que le dernier sursaut de fureur par lequel la Synagogue expirante achevait de s'attirer une malédiction sans remède, et une désolation que rien ne devait plus consoler, selon qu'il était écrit : *Et erit in templo abominatio desolationis, et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio.*

*
* *

Mais il est temps d'en venir enfin à l'abomination de la désolation indiquée plus haut en troisième et dernier lieu : à celle qui doit se voir à la fin des temps sous le règne de l'antéchrist, et que nous trouvons prédite au chapitre douzième de Daniel, ainsi qu'il va être dit.

Au commencement de ce chapitre, la parole est à l'ange qui achève d'expliquer au prophète les visions précédemment reçues touchant les royaumes de la terre et le royaume de Dieu. Déjà, reprenant, pour la développer davantage, la vision du bélier et du bouc, de la grande et de la petite corne, qui figure au chapitre huitième, il avait, dans le onzième, esquissé sommairement la future histoire de l'empire des Perses d'abord, de celui des Grecs ensuite, puis s'était très longuement et très spécialement étendu sur le règne d'Antiochus Épiphane : faisant du personnage et de ses faits et gestes, un tableau où toute l'antiquité chrétienne a reconnu une prophétie à double objet, qui, sous les traits de l'impie roi de Syrie, visait ultérieurement l'homme de péché, l'impie par excellence que sera l'antéchrist de la fin des temps, et dans la persécution de l'époque des Machabées, traçait le dessin de la persécution autrement formidable qu'au terme de sa carrière aura à essuyer l'Église de Dieu (1). Et voici que maintenant, passant tout d'un coup, selon la manière usitée des prophètes, de la figure à la chose figurée, et franchissant comme

(1) Nostri haec omnia de antichristo prophetari arbitrantur, qui ultimo tempore futurus est... Cumque multa quae postea lecturi et expositiuri sumus, super Antiochi persona conveniant, typum eum volunt antichristi habere, et quae in illo ex parte praecesserint, in antichristo ex toto esse complenda, etc. (Saint Jérôme, *in Dan.*, c. XI.)

d'un bond tous les intermédiaires, l'ange transporte Daniel en ce lointain avenir qui, dans le tableau précédent, n'occupait encore que vaguement le fond de la perspective. Voici qu'il baisse le rideau sur Antiochus et son époque, pour le lever sur une scène nouvelle, une scène que tout indique comme étant celle de la crise suprême qui précédera la consommation des temps, la résurrection des morts, le jugement général, la récompense des bons, le châtiment des méchants, bref, le rétablissement de toutes choses pour l'éternité. En effet, reprenant la parole, l'ange poursuivait en ces termes:

En ce temps-là, se lèvera Michel, le grand chef, qui tient pour les enfants de ton peuple, et il viendra un temps tel qu'il n'y en eut jamais de pareil depuis que le monde est monde jusqu'à cette heure-là. Et en ce temps-là, seront sauvés parmi ton peuple tous ceux qui seront trouvés inscrits dans le livre. Et la multitude de ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour une vie éternelle, les autres pour un opprobre dont ils se verront couverts à tout jamais. Et ceux qui auront eu la science de Dieu (qui auront vécu fidèles à sa loi), *brilleront comme la splendeur du firmament, et ceux qui en auront conduit beaucoup à la justice, seront comme des étoiles, éternellement et toujours. Et toi, Daniel, serre ces paroles et scelle ce livre jusqu'au temps de la fin. Alors, beaucoup le scruteront, et la connaissance s'en multipliera.*

Voilà assurément un début ne laissant plus de place à équivoque possible, et si, comme le fait observer saint Jérôme, ceux qui prétendent rapporter au seul Antiochus les dernières pages de Daniel, ont pu jusqu'à présent se tirer d'affaire tant bien que mal, et soutenir leur sentiment d'une manière telle quelle, le pourront-ils faire encore en ce chapitre, où est décrite la résurrection des morts pour la vie ou pour l'opprobre éternel, et nous diront-ils avec quelque vraisemblance quels furent sous Antiochus ceux qui brillèrent comme la splendeur du firmament, ou comme des étoiles pour les perpétuelles éternités (1) ?

Notons donc soigneusement cet assemblage en un même cadre de tous les traits les plus saillants de l'eschatologie classique, y compris la conversion future des restes d'Israël, que tant d'autres oracles nous annoncent comme devant arriver à la dernière heure du monde. Mais notons surtout ce que la prophétie met le plus en évidence : cette persécution finale dont celle d'Antiochus n'aura été qu'une faible image, où l'archange Michel viendra en per-

(1) Hactenus Porphyrius utcumque se tenuit, et tam nostrorum imperitis, quam suorum male eruditis imposuit ; de hoc capitulo quid dicturus est, in quo mortuorum describitur resurrectio, aliis suscitatis in vitam aeternam, et aliis in opprobrium sempiternum ? Nec potest dicere qui fuerint sub Antiocho fulgentes quasi splendor firmamenti, et alii quasi stellae in perpetuas aeternitates. (Hieron., *in Dan.*, c. XII, *P. L.*, t. XXV, col. 575.)

sonne combattre contre Satan et l'antéchrist son suppôt; qui se distinguera par ce trait caractéristique entre tous, un temps de détresse n'ayant jamais eu son pareil dans toute la suite de l'histoire, *tempus quale non fuit ex quo gentes esse coeperunt usque ad illud !* Et c'est aussi sur cette formidable persécution que se porte l'attention du prophète, qui demande : *Quand auront leur terme ces choses prodigieuses ?* Et on lui répond : *Dans un temps, deux temps, et une moitié de temps ; et quand la force du peuple saint sera entièrement brisée, alors tout se consommera.* Mais Daniel assure qu'il a entendu sans comprendre ; il désire des détails plus explicites, et alors lui est donnée la réponse dernière sur laquelle se ferme tout le livre : la réponse où il est fait mention expresse de l'abomination de la désolation que verra le monde sous le règne de l'antéchrist, en même temps qu'est montré le terme bienheureux auquel cette fois, le temps de la terrible épreuve étant passé, aboutira la désolation.

Va, Daniel, dit l'ange, *car ces paroles sont serrées et scellées jusqu'au temps final. Beaucoup seront purifiés, blanchis et éprouvés par le feu ; les impies agiront en impies, et aucun d'eux ne comprendra, mais ceux qui ont la science de la piété comprendront.* ET DEPUIS LE TEMPS OU SERA SUPPRIMÉ LE SACRIFICE PERPÉTUEL ET DRESSÉE L'ABOMINATION DE LA DÉSOLATION, IL Y AURA MILLE DEUX CENT QUATRE-VINGT-DIX JOURS.

Heureux celui qui attendra et arrivera jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours ! Toi, va à ta fin et repose-toi, et tu seras debout pour ton héritage jusqu'à la fin des jours.

Tel est l'oracle qui clôt la série des prédictions de Daniel touchant l'*abominatio desolationis*, et, en le comparant aux précédents, tout lecteur attentif devra convenir qu'il s'en distingue notablement, comme étant enveloppé d'un voile plus dense d'ombre et de mystère. Déjà, du seul fait de n'avoir pas encore reçu son accomplissement, il se présenterait à nous dans les conditions qui sont les conditions communes de toute prophétie que l'événement n'est pas venu éclaircir, et pour ainsi dire, déchiffrer. Car l'avenir nous est et nous reste toujours plus ou moins fermé, et les choses mêmes que Dieu nous en a révélées arrivent d'ordinaire bien autrement que nous ne l'avons ou ne l'aurions imaginé : ce qui fait dire à saint Irénée que les prophéties, avant d'être accomplies, sont des énigmes dont la clef nous échappe (1).

Mais ici, à cette raison générale s'en ajoute une autre très particulière, qui est que l'oracle lui-même porte avec soi la plus expresse attestation de sa propre obscurité. Il n'est partout

(1) Omnis enim prophetia priusquam habeat effectum, aenigmata et ambiguitates sunt hominibus. Cum autem evenerit quod prophetatum est, tunc prophetiae habent liquidam et certam expositionem. (Iren., *Cont. haer.*, l. IV, c. xxvi, *P. G.*, t. vii, col. 1052.)

question que de *paroles fermées*, de *prédictions scellées* (*vers*. 4, 9) ; Daniel lui-même déclare ne pas comprendre : *audivi et non intellexi*, et s'il demande des informations plus amples, l'ange lui répond que le sceau du mystère ne pourra être levé jusqu'au temps de l'accomplissement, *usque ad praefinitum tempus*. Bien plus, au temps même de l'accomplissement, les impies ne comprendront pas, *neque intelligent omnes impii* ; seuls, les doctes comprendront, *porro docti intelligent* : les doctes, c'est-à-dire les fidèles instruits dans la science de la piété, qui trouveront alors dans cette compréhension, au milieu de leurs épreuves, un encouragement et une espérance. Et tout cela est à retenir, tout cela est à noter soigneusement, en vue de la confrontation que nous aurons à faire bientôt de l'oracle de Daniel avec le passage de l'évangile, objet de notre étude.

Toutefois, de quelque voile de mystère que ledit oracle doive rester enveloppé jusqu'au temps de la fin, il y a certaines généralités que le texte met de lui-même en lumière, ou que d'ailleurs révèle l'analogie des endroits parallèles. Ainsi, par exemple, nous savons que la crise, annoncée en ce douzième chapitre de Daniel, sera spécialement disposée par Dieu comme un moyen de purification pour la dernière génération chrétienne : cette génération qui doit voir tous les prodromes de l'immense catastrophe, et percevoir les premiers sons de

la trompette éveillant les morts du fond de leurs tombeaux : afin qu'éprouvée comme l'or dans la fournaise, nette de toute attache à un monde sur le point de s'effondrer, elle se trouve prête à se porter au-devant du Seigneur revenant chercher les siens pour les conduire dans son royaume éternel. Et c'est ce que nous donnent à entendre ces paroles du verset dixième : *Eligentur et dealbabuntur, et quasi ignis probabuntur multi.*

Nous savons, en outre, qu'au temps de la terrible persécution, sera proscrit tout exercice de la vraie religion, qu'en conséquence le culte de Dieu cessera d'être célébré, du moins publiquement et ostensiblement à la lumière du jour, à la face du soleil. *A tempore cum ablatum fuerit juge sacrificium*, lisons-nous au verset onzième : *depuis le temps où aura été ôté le sacrifice perpétuel.* C'est la répétition de ce qui se lisait précédemment (VIII, 13 et XI, 31) à propos de la persécution d'Antiochus, avec cette notable différence toutefois, qu'il n'est plus fait mention maintenant ni du temple, ni du sanctuaire, ni de tout ce qui aurait pu rappeler un passé depuis longtemps et à tout jamais disparu. Le sacrifice perpétuel dont il s'agit ici, est donc le sacrifice de la nouvelle alliance, qui a succédé à celui que, selon la loi de Moïse, on offrait soir et matin dans le temple de Jérusalem, et auquel à mille fois plus juste raison revient le nom de *juge sacrificium*,

offert qu'il est conformément à la loi de son institution, sans aucune relâche ni de jour ni de nuit, du levant au couchant, sur toutes les plages et sous tous les cieux. C'est, en un mot, le sacrifice de nos autels, qui alors, en ces terribles jours, sera partout proscrit, partout interdit, et sauf ce qui se pourra faire et se fera dans l'ombre souterraine des catacombes, partout interrompu.

Nous savons, en troisième lieu, que dans le même temps sera dressée l'abomination de la désolation : « A tempore cum ablatum fuerit juge sacrificium, *et posita fuerit abominatio in desolationem.* » Mais que sera pour cette fois l'*abominatio desolationis ?* Evidemment quelque chose d'analogue à ce qui parut en la persécution d'Antiochus, quand le temple de Jérusalem fut dédié à Jupiter Olympien et souillé par toutes sortes d'impuretés et de profanations, ainsi qu'il a été rapporté plus haut. Quelque chose d'analogue, disons-nous, tout compte fait d'ailleurs de la différence des temps et des lieux, et de la disproportion d'une persécution locale, telle que fut celle du temps des Machabées, à la persécution mondiale que sera celle de l'antéchrist. Mais encore, quoi ? Quelque nouveau monstre d'idolâtrie établi dans nos temples, devenus les temples du dieu-humanité, du dieu-raison, du dieu immanent au monde, triomphant enfin, après tant d'efforts de la libre pensée, du Dieu transcendant de la révélation

chrétienne? Quelque mystère luciférien tiré des antres ténébreux des convents maçonniques et installé en plein soleil, au lieu et place des tabernacles renversés de Notre Seigneur Jésus-Christ? Quelque impure adoration décernée à des idoles de chair et de sang, à l'instar de ce qui fut vu déjà, aux plus mauvais jours de notre grande révolution? Autant d'hypothèses qu'une facile imagination bâtissant sur les données du passé pourra nous suggérer.

Mais que valent les données du passé pour les conjectures d'avenir? C'est avec un grand sens que Bossuet écrivait : « Je tremble en mettant les mains sur l'avenir (1). » Le plus sûr sera donc de laisser de côté toute détermination particulière, pour nous en tenir purement et simplement à la parole de l'Écriture, là où elle annonce la manifestation du grand antéchrist, de l'antéchrist par excellence, qui s'élèvera contre tout ce qui est appelé Dieu et honoré d'un culte, *jusqu'à s'asseoir dans le sanctuaire de Dieu*, *et se présenter comme s'il était Dieu* (2). Voilà ce qu'on peut dire de plus autorisé sur *l'abominatio desolationis* des derniers jours, sans qu'il convienne de s'inquiéter davantage du comment de la chose. Et tout ce qu'il est permis d'ajouter avec certitude, c'est que dans son apparition, l'impie, l'homme de péché, le fils de perdition

(1) Bossuet, *l'Apocalypse*, xx, 14.
(2) II Thess., II, 4.

« sera par la puissance de Satan, accompagné de toutes sortes de signes et de prodiges trompeurs, avec toutes les séductions de l'iniquité », que d'ailleurs ne nous promettent que trop les progrès de plus en plus alarmants de la magie, de la nécromancie, du spiritisme, du lucifériaisme, de la théosophie, et, en un mot, de toutes les soi-disant sciences occultes, de quelque nom qu'elles se nomment, et sous quelque masque qu'elles se dissimulent (1). Quant au reste, disons-le encore une fois, c'est un secret d'avenir, où bon gré mal gré nous sommes obligés d'avouer que nous ne voyons rien.

Mais quelle obscurité plus profonde encore dans la finale de l'oracle daniélique où, après qu'il a été fait mention des mille deux cent quatre-vingt-dix jours qui se comptent à partir de l'interruption du sacrifice perpétuel et de l'installation de *l'abominatio desolationis*, il est dit : *Bienheureux celui qui attendra et arrivera jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours !* Ce n'est pas, sans doute, que même ici, tout soit ténèbres et obscurité, car il apparaît assez qu'il s'agit de l'attente si souvent recommandée depuis, dans les Écritures du Nouveau Testament, « de la bienheureuse espérance et de l'avènement de gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ (2) » : qu'en conséquence,

(1) II Thess., II, 9, 10.

(2) Tit., II, 13 ; I Cor., 1, 17 ; Philip., III, 20 ; I Thess., 1, 10 ; Heb., IX, 28 ; II Petr., III, 12, etc.

ainsi que le dit expressément saint Jérôme dans son commentaire sur le présent verset de Daniel, le terme des 1335 jours marque bel et bien l'heure de la parousie, « où le Seigneur et Sauveur reviendra en sa majesté ». Voilà, dis-je, qui paraît suffisamment clair, pour peu que l'on se réfère à ce que l'ange a dit un peu plus haut de la résurrection des morts et des éternelles récompenses des justes. Mais que d'ombres maintenant, mêlées à cette lumière ! Que sont en particulier les 1290 jours susmentionnés ? Que sont surtout les 45 qui s'y ajoutent pour compléter la somme de 1335, et quelle est la raison de les distinguer des autres ? Marqueraient-ils l'intervalle qui séparera la défaite de l'antéchrist de l'arrivée du juge des vivants et des morts ? Et dans ce cas, ce nombre de 45, comme celui de 1290 avec lequel il est additionné, serait-il un nombre précis, à prendre au sens propre et naturel de la lettre, ou non pas plutôt un de ces nombres mystiques dont les livres des prophètes nous offrent de si nombreux exemples ? Autant de mystères qui restent impénétrables jusqu'à ce que l'événement apporte de quoi déchiffrer l'énigme ; autant de sceaux qui ne seront levés qu'au temps de la fin, et ne le seront que pour les bons, pour les fidèles serviteurs de Jésus-Christ, pour ceux qui, selon la si belle expression de l'apôtre, « aiment son avènement », *qui diligunt adventum ejus*. Car pour les autres, ainsi qu'il a été

dit déjà, ils ne comprendront pas, mais, rebelles à tous les avertissements comme le furent ceux de la génération de Noé, ils seront surpris par la catastrophe qui fondra sur eux à l'improviste, au moment même où ils diront : paix et sécurité. *Cum dixerint pax et securitas, tunc repentinus eis superveniet interitus, sicut dolor in utero habenti, et non effugient* (1).

*
* *

Nous avons donc jusqu'ici mis en évidence, et, dans la mesure de nos moyens, commenté et expliqué les différents oracles de Daniel sur l'abomination de la désolation. C'était l'enquête préliminaire, motivée par les difficultés que présente le passage de saint Matthieu, XXIV, 15 *sqq*, et notamment par la question de savoir ce que visait au juste la prophétie évangélique, là où il est dit : *Quand vous verrez l'abomination de la désolation annoncée par le prophète Daniel, établie en lieu saint, que celui qui lit, entende*, etc. Or, maintenant, après les explications précédentes, la réponse d'où dépend la solution désirée, sera des plus faciles ; nous la donnerons par manière de conclusion, en un simple et rapide exposé.

Et d'abord, nous ne ferons aucune difficulté de reconnaître que Jésus, en se référant à la prophétie de Daniel, visait effectivement l'oracle

(1) I Thess., v, 3.

du chapitre neuvième, concernant l'époque et les événements du siège. C'est ce que démontrent péremptoirement les avis sur la fuite dans les montagnes, donnés à ceux qui seraient dans la Judée, aussitôt vue dans le temple l'abomination de la désolation : laquelle, selon qu'il résulte de la collation des différents textes de saint Matthieu et de saint Luc, devait commencer à paraître en même temps que commencerait l'investissement de Jérusalem par les armées romaines. Tout cela est acquis à l'exégèse aussi bien qu'à l'histoire, admis sans conteste par l'universalité des interprètes, et nous nous garderons bien d'y contredire.

Mais ce qui semble plus évident, s'il se peut, et plus certain encore, c'est que l'oracle de Daniel *principalement visé*, était celui du chapitre douzième, celui-là même que nous avons interprété en dernier lieu, concernant le temps de l'antéchrist et de la grande persécution qui viendra sous son règne. Et ici je pourrais faire observer avant toute chose, qu'il n'y a rien dans le texte évangélique qui restreigne l'amplitude de cette expression, *abominationem desolationis quae dicta est a Daniele propheta*, à la seule abomination prédite pour l'époque du siège ; rien absolument qui en détermine la portée à Daniel IX, 27, à l'exclusion de Daniel, XII, 11. Je pourrais remarquer ensuite, que Notre Seigneur ne dit pas : Quand vous verrez l'abomination prédite par Daniel, *établie dans le temple*,

ἐν τῷ ἱερῷ, mais bien : *établie en lieu saint, in loco sancto*, ἐν τόπῳ ἁγίῳ, ce qui est une expression plus générale, qui déborde l'horizon juif, et transporte la pensée au-delà du temple de Jérusalem, et des événements dont il devait être le théâtre. Je pourrais, dis-je, apporter ces considérations qui ne sont pas sans valeur, et seraient utilement mises en ligne, à défaut d'autres preuves ; mais je n'y insiste pas, et préfère m'appuyer sur deux arguments beaucoup plus péremptoires

Le premier se tire de l'incise : « Que celui qui lit, entende ! *Qui legit, intelligat* », immédiatement accolée aux mots : « Quand vous verrez l'abomination prédite par le prophète Daniel ». En effet, cette incise contient une évidente allusion à ce qui a été relevé plus haut, de l'obscurité de l'oracle du chapitre douzième. Bien plus, elle répond directement au passage où il est dit que les impies ne le comprendraient pas, que seuls les fidèles en recevraient l'intelligence : *Neque intelligent omnes impii, porro docti intelligent*. Donc, *que celui qui lit, entende* ! C'est une indication tacite, mais d'autant plus significative, de l'endroit précis du prophète auquel on nous renvoie.

Voilà pour le premier argument. Mais le second sera plus décisif encore. Il se tire des paroles qui se lisent un peu plus bas dans le texte de saint Matthieu : *Il y aura alors une si grande detresse, qu'il n'y en a point eu de sem-*

blable depuis le commencement du monde, et qu'il n'y en aura jamais. C'est de mot à mot ce qui est dit, Dan., XII, 1 : *Et veniet tempus quale non fuit ex quo gentes esse coeperunt usque ad illud.*

De tout cela, il résulte que, dans le passage de saint Matthieu qui a fait l'objet de la présente étude, Notre Seigneur a visé à la fois les deux oracles de Daniel ci-dessus mentionnés, et joint dans un même tableau prophétique les événements correspondants, ceux du siège, et ceux de la persécution de l'antéchrist. C'est qu'en effet, ces événements, si distants qu'ils dussent être les uns des autres dans l'ordre des temps, représentaient des situations entièrement analogues, qui d'elles-mêmes se prêtaient à être présentées et disposées en une seule perspective de prochain et de lointain avenir. D'un côté, la crise signalant la fin de la religion judaïque, qui faisait place à celle du Nouveau Testament; de l'autre, la crise signalant la fin de la religion de la terre, qui sera abolie pour faire place à celle de l'éternité. D'un côté comme de l'autre, des jours tels que l'on n'en vit, que l'on n'en devait jamais voir de pareils en ce monde: mais, jours *de vengeance* au temps du siège, ἡμέραι ἐκδικήσεως (Luc, XXI, 22), car jamais on ne vit, jamais on ne verra vengeance semblable à celle qui fut alors exercée contre Jérusalem; jours de *persécution* au temps de l'antéchrist, θλῖψις ἡμερῶν ἐκείνων (Matth., XXIV,

29), car jamais on ne vit, jamais on ne verra persécution comparable à celle où Satan, plus déchaîné que jamais, exercera sans bornes sa séduction par des moyens inouïs jusqu'alors. Enfin, d'un côté comme de l'autre, le *finimondo* au bout des jours de tribulation, *statim post tribulationem dierum illorum*. Mais après la tribulation des jours du siège, le *finimondo* en image et en figure, dont nous avons parlé en un précédent article. Après la tribulation des jours de l'antéchrist, le *finimondo* réel, où apparaîtra en toute vérité le signe du Fils de l'homme, que toutes les tribus de la terre verront venir en grande puissance et majesté.

Avec ces simples observations vont encore une fois en fumée les raisonnements des modernistes, qui pourtant ne se le tiennent pas pour dit. Il leur reste le plus invicible de tous les arguments, ou du moins celui qu'ils estiment tel, et que nous devrons examiner avant de laisser le discours eschatologique qui nous a occupés jusqu'ici, et de passer aux autres endroits de l'Écriture qu'ils détournent, selon la parole de saint Pierre (II Petr., III, 16), pour leur propre perdition, et aussi, hélas ! pour celle de ceux qui les écoutent.

ARTICLE CINQUIÈME

Argument péremptoire des modernistes : « Veillez et priez, car vous ne savez pas quand ce sera le moment... Ce que je vous dis, je le dis a tous : veillez. » (Marc, xiii, 33-37).

Après avoir examiné séparément, le texte de saint Luc d'une part, celui de saint Matthieu et de saint Marc, pour la partie qui est propre à ces deux évangélistes, de l'autre, nous devons maintenant considérer les exhortations à la vigilance qui, chez les trois Synoptiques indistinctement, font suite à l'oracle eschatologique, et sont comme la conclusion pratique, ou, si l'on veut, la leçon morale que Jésus en dégage. Car pour n'être pas partie intégrante de l'oracle proprement dit, ces recommandations n'en sont pas moins, relativement à la prophétie elle-même, un élément d'interprétation de première importance. Bien plus, elles constituent le fonds d'où se tirent les principales, les plus fortes, les plus apparentes raisons que nous opposent nos adversaires.

Les modernistes, en effet, demandent si, oui

ou non, c'est bien à ceux qui étaient matériellement et physiquement présents, présents de leurs propres personnes, présents en chair et en os, que s'adressaient les recommandations de Jésus que nous lisons dans saint Matthieu : *Veillez donc, puisque vous ne savez pas à quel moment votre Seigneur viendra. Et sachez bien ceci, que si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. Tenez-vous donc prêts, vous aussi, car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas* (1). Et dans saint Marc : *Prenez garde, veillez et priez, car vous ne savez pas quand ce sera le moment. C'est ainsi qu'un homme, laissant sa maison pour aller en voyage, assigne sa tâche à chacun de ses serviteurs, et ordonne au portier de veiller. Veillez donc, car vous ne savez quand viendra le maître de la maison, le soir, ou au milieu de la nuit, ou au chant du coq, ou le matin : de peur que, survenant tout à coup, il ne vous trouve endormis. Et ce que je vous dis, je le dis à tous, veillez* (2). Et dans saint Luc : *Prenez garde à vous-mêmes, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent dans la crapule, l'ivrognerie, et les soucis de cette vie, et que ce jour ne fonde sur vous à l'improviste, car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent la face de la terre*

(1) Matth., XXIV, 42-44.
(2) Marc, XIII, 33-37.

entière. Veillez donc et priez sans cesse, afin que vous soyez trouvés dignes d'échapper à tous ces maux qui doivent arriver, et de paraître devant le Fils de l'homme (1). Oui ou non, encore une fois : ces recommandations visaient-elles Pierre, Jacques, Jean, André, et les autres qui, l'avant-veille de la passion, entouraient Jésus sur le mont des Oliviers, et écoutaient la réponse aux questions qu'ils avaient eux-mêmes posées, ou ne les visaient-elles pas ?

Et ils pensent nous tenir ici dans un dilemme sans issue. Car si nous disons que les exhortations à la vigilance, à la prière, à une continuelle et exacte préparation en vue de l'arrivée possible de la parousie au moment le plus imprévu, ne concernaient que les hommes de l'avenir, voici que nous avons contre nous l'expresse et formelle déclaration de Jésus lui-même, qui en saint Marc concluait par ces paroles : *Quod autem vobis dico, omnibus dico, vigilate* : paroles qui, si elles ont un sens, n'en peuvent avoir d'autre que celui-ci : *Et ce que je vous dis, à vous qui m'écoutez, je le dis aussi à tous : veillez*. Que si, au contraire, nous ne faisons pas difficulté de reconnaître que ces exhortations concernaient, avant tous les autres, ceux que Jésus avait en propres personnes présents devant lui, voici alors que vient la conséquence, qui est que, dans la pensée et l'opi-

(1) Luc, XXI, 34-36.

nion de Jésus lui-même, la parousie, pour être incertaine quant à son moment précis, n'en devait pas moins arriver dans les limites de la durée de leur vie. Car autrement, s'il les avait vus pour l'heure dernière du monde gisants depuis des siècles dans leurs sépulcres, et retournés à la poussière d'où nous sommes tous sortis, leur aurait-il recommandé la vigilance, de peur que leur Seigneur, survenant à l'improviste, ne les trouvât endormis ? Les aurait-il comparés, comme nous le voyons en un autre endroit de saint Luc (xii, 35 et suiv.), à des serviteurs qui attendent le moment où leur maître reviendra des noces, afin que, dès qu'il arrivera et frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt ? Leur aurait-il mis des lampes allumées dans les mains, et aux reins la ceinture qui marque la tenue de travail, et l'état d'un homme laborieux en plein exercice de son activité ? Est-ce donc là l'attitude qui convient à des morts au fond de leurs tombeaux ?

A tout cela on dira peut-être, que, pour que ces recommandations aient eu, relativement à la génération contemporaine (et la même raison vaudra pour les suivantes), leur raison d'être et leur utilité, il n'était nullement nécessaire que la parousie dût effectivement venir du vivant de cette génération même ; que pour être tenue en éveil, et avoir selon l'intention de Jésus, de quoi s'entraîner au fervent exercice des bonnes œuvres, représentées ici par

les métaphores des lampes allumées dans les mains, et de la ceinture resserrant les reins, c'était bien assez qu'elle en eût seulement l'appréhension ; que d'ailleurs, à inspirer cette appréhension suffisaient les avis si solennellement donnés, et avec une si particulière insistance, sur l'entière incertitude du jour et de l'heure (Matth., XXIV, 36), des temps et des moments (Act., I, 7) ; et qu'ainsi, grâce à cette incertitude toujours également pendante, ou comme un stimulant, ou comme une menace, les exhortations à une vigilance continuelle, à une exacte et attentive préparation, devaient avoir toujours la même portée, toujours la même actualité, toujours la même emprise sur tous les fidèles de tous les temps, et aussi bien sur ceux des premières générations que sur ceux de la dernière, si reculé que fût le point de la durée marqué dans les conseils de Dieu pour la fin du monde et la venue du juge des vivants et des morts. Oui, on dira tout cela, et d'autres choses encore de même force, de même vraisemblance, et de même ingéniosité. On le dira, mais à qui le fera-t-on croire ?

Car enfin, il faudrait être bien solidement retranché dans la région des abstractions où l'esprit s'exerce sur des entités purement métaphysiques, pour s'imaginer que l'éventualité d'une chose que l'on sait pouvoir arriver aussi bien dans mille ou deux mille ans, que dans cent, dans vingt, dans dix, ou dans cinquante,

aura jamais sur des hommes réels de chair et d'os, une action, une influence, une emprise quelconque. Que si l'incertitude du jour et de l'heure eut véritablement sur la première génération chrétienne l'effet de la tenir en haleine, ce fut précisément en raison de la persuasion, ou du moins, de la vive appréhension où elle fut, d'une prochaine, sinon d'une imminente arrivée. Même phénomène, et pour la même raison, au temps de l'effondrement de l'empire romain, et plus particulièrement encore, aux approches de l'an mil. Mais, une fois mises de côté les circonstances très spéciales qui avaient alors contribué à monter les esprits au sujet de la proximité de la catastrophe, l'incertitude du temps de la parousie, avouons-le franchement, n'a jamais, en temps ordinaire, eu une influence quelconque, ni sur rien ni sur personne, et pas plus sur les croyants que sur les incroyants : on peut en appeler ici, en toute assurance, à une expérience constante. Croyants et incroyants, nous dormons sur nos deux oreilles, sans craindre de voir la machine du monde se détraquer tout d'un coup, ou nous inquiéter autrement « des temps et des moments », dont le Père s'est réservé le secret ; sans y songer même jamais, en dehors des conjectures purement platoniques qu'il nous plaît de faire quelquefois par rapport à l'avenir ; surtout, sans nous faire, du voisinage possible de la fin des siècles, un motif spécial, soit

d'amendement de vie, soit d'avancement dans l'union avec Dieu et de détachement des biens terrestres.

C'est qu'en effet, l'incertitude du jour et de l'heure ne saurait avoir pour nous d'influence pratique, qu'à la condition d'être jointe à la prévision motivée d'une échéance prochaine. Car alors seulement, nous nous sentons atteints par la possibilité de l'échéance même, et conséquemment pressés de parer aux chances que, sans une attention constamment soutenue, l'incertitude ferait courir. Autrement nous n'y prenons garde, et fort justement du reste : pas plus que nous ne nous préoccupons, en sortant de nos maisons, de l'idée qu'une tuile, tombant d'un toit, pourrait, tandis que nous longeons la rue, nous venir sus, et nous écraser. Comment donc alors, à supposer que dans sa pensée la parousie n'eût dû venir qu'après une longue série de siècles, Jésus aurait-il pu faire, de l'incertitude du jour et de l'heure, une des bases de l'Évangile, une de ses assises maîtresses, un stimulant de première importance pour tous les fidèles sans exception, d'âge en âge et de génération en génération ? J'ai dit, pour tous les fidèles indistinctement, et à commencer par ceux-là mêmes qui l'écoutaient sur le mont des Oliviers, deux jours avant la dernière Pâque, selon qu'il le donnait clairement à entendre, répétons-le encore, en terminant son exhortation : *Quod autem vobis dico, om-*

nibus dico, vigilate ? En un mot, qui ne voit qu'il était vain de leur intimer la vigilance pour la raison précise qu'ils ne savaient pas l'heure de son retour, du moment que l'heure de ce retour était prévue par lui, comme perdue dans le lointain transcendant et inaccessible des âges à venir ? Qui, au contraire, ne comprendrait, et de reste, que leur faire, à eux personnellement, les instantes recommandations que nous avons vues, c'était équivalemment les avertir que la parousie les trouverait encore en vie, encore en état d'aller au-devant de leur maître, de lui ouvrir, de le recevoir, et du même coup leur signifier que les autres, auxquels s'adressaient les mêmes recommandations et les mêmes avertissements, n'étaient et ne pouvaient être que leurs contemporains ?

Voilà ce que chacun se dira à la lecture de l'Évangile. Et si tout cela ne se peut contester avec un semblant de raison, si tout cela est du plus pur, du plus élémentaire, du plus simple sens commun, si tout cela enfin saute aux yeux de quiconque ne les a pas de parti pris fermés à l'évidence, il faut bien, bon gré mal gré, finir par accepter la conclusion qui est que, de deux choses l'une : Ou bien Jésus trompait sur le jour et l'heure de la parousie, ou bien il se trompait lui-même. Or, assurément, de la première hypothèse, il ne saurait être question. Reste alors la seconde, que l'on est par là même fondé à considérer comme désormais mise hors

de toute discussion, et donc, comme bien et dûment prouvée, comme définitivement acquise à la critique.

*
* *

Ainsi raisonnent les modernistes qui donnent ici ce qu'ils ont de plus fort. Nous ne croyons pas d'ailleurs avoir en rien dissimulé la portée de leurs observations, ou affaibli la force de leurs preuves. C'était notre devoir de rapporteur, de présenter l'attaque avec tous les avantages dont elle se peut prévaloir, et nous l'avons loyalement rempli, sans que pourtant, disons-le tout de suite, les dehors spécieux des arguments mis en avant nous aient fait perdre la confiance d'apporter au lecteur la réponse satisfaisante que, sans doute, il attend de nous.

Seulement, comme les raisons qu'on vient de lire sont en substance excessivement vieilles, aussi vieilles, je ne dirai pas que le monde, mais que l'exégèse évangélique elle-même, qu'on nous permette, avant de présenter modestement nos propres réflexions, de transcrire ici la solution qui leur était donnée, voici quelque quinze cents ans déjà, alors que durait encore ce que Bossuet appelle quelque part, la grande lumière du quatrième siècle. Commençons donc par écouter saint Augustin dans la lettre déjà citée à Hesychius, à laquelle il se réfère au livre vingtième de *la Cité de Dieu*, et qu'il a lui-même intitulée : *De fine saeculi*, autrement dit : de la

fin du monde. Tout serait à rapporter dans cette splendide exposition des oracles eschatologiques du Nouveau Testament. Contentons-nous, du moins, du passage essentiel, qui regarde plus directement la difficulté présente et que nous mettrons ici sous les yeux du lecteur.

« Ce que donne à redouter le dernier jour du monde, en tant que devant surprendre les impies comme un voleur, chacun de nous le doit redouter du dernier jour de sa vie à lui, et pour la même raison. C'est qu'en effet, dans l'état où un chacun sera trouvé au dernier jour de sa vie, dans cet état même il sera trouvé au dernier jour du monde, et que tel il meurt en celui-là, tel il sera jugé en celui-ci. C'est à cela que se rapporte ce qui est écrit dans l'évangile de saint Marc : *Veillez donc, car vous ne savez pas quand reviendra le maître de la maison, le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou le matin : de peur que survenant tout à coup, il ne vous trouve endormis. Et ce que je vous dis, à vous, je le dis à tous, veillez.* Car, qui sont ces « tous » auxquels il le disait, sinon tous ses fidèles, tous les membres de son corps mystique qui est l'Église, en un mot, tous les chrétiens ? Il ne le disait donc pas seulement à ceux qui l'écoutaient alors ; il le disait aussi à nous qui sommes venus après eux, comme il le disait à ceux qui viendront après nous, jusqu'au jour de son dernier avènement. Mais comment ? Serait-ce donc que ce jour-là (du dernier avènement) les

trouvera tous en vie sur cette terre, ou que, par hasard, c'est aussi à des morts gisants au fond de leurs sépulcres, que pouvaient convenir ces paroles : *Veillez, de peur que venant tout à coup, le maître ne vous trouve endormis ?* Pourquoi donc dire à tous, ce qui visiblement ne pouvait convenir qu'aux contemporains du dernier jour ? Pourquoi, encore une fois, pourquoi, sinon parce que, contemporains du dernier jour, tous le devaient être effectivement en la manière que j'ai dit ? Car alors arrivera véritablement pour un chacun le dernier jour (de la parousie et du jugement), quand arrivera pour lui le moment de sortir de ce monde, dans l'état, désormais fixe et immuable, où il sera jugé en ce jour-là. C'est pourquoi tout chrétien doit veiller pour que l'avènement du Seigneur ne le trouve pas impréparé, et impréparé sera trouvé par le jour du Seigneur, quiconque sera trouvé impréparé par le dernier jour de sa vie (1). »

(1) Mais il faut entendre ces fortes paroles dans leur original, qu'une imparfaite traduction n'a pu qu'affaiblir et diminuer : « In quo unumquemque invenerit suus novissimus dies, in hoc eum comprehendet mundi novissimus dies, quoniam qualis in die isto quisque moritur, talis in die illo judicabitur. Ad hoc pertinet quod in evangelio secundum Marcum ita scriptum est : *Vigilate ergo, quia nescitis quando dominus domus veniet, sero, an media nocte, an galli cantu, an mane, ne cum venerit repente, inveniat vos dormientes. Quod autem vobis dico, omnibus dico, vigilate.* Quibus enim *omnibus* dicit, nisi electis et dilectis suis ad corpus ejus pertinentibus, quod est Ecclesia ? Non solum ergo illis dixit,

Et voilà une claire résolution de la difficulté, s'il y en avait. C'est ce que nous avons tous appris sur les genoux de nos mères, tous reçu dans l'enseignement du catéchisme, ce qui nous fut donné dès notre entrée dans la vie « comme un flambeau pour diriger nos pas, et comme une lumière pour éclairer notre sentier », comme une vérité à avoir sans cesse devant les yeux, et un avertissement à ne jamais perdre de vue, comme ce phylactère ou mémorial que les Juifs se mettaient au front, s'attachaient au bras, et suspendaient jusqu'aux portes de leurs maisons, à savoir : Que la voie de l'homme finit avec son existence terrestre ; que de son existence terrestre dépend absolument toute son éternité ; qu'ainsi que Jahel cloua Sisara à l'endroit et dans la posture même où il s'était endormi, ainsi la mort nous fixe pour toujours dans l'état moral où elle nous trouve, sans nous laisser de possibilité de le

quibus tunc audientibus loquebatur, sed etiam illis qui fuerunt post illos ante nos, et ad nos ipsos, et qui erunt post nos usque ad ejus novissimum adventum. Numquid autem omnes inventurus est dies ille in hac vita, aut quisquam dicturus est quod ad defunctos etiam pertineat quod ait : *Vigilate ne cum repente venerit, inveniat vos dormientes ?* Cur itaque omnibus dicit, quod ad eos solos pertineat qui tunc erunt, nisi quia eo modo ad omnes pertinet, quo modo dixi ? Tunc enim unicuique veniet dies ille, cum venerit ei dies ut talis hinc exeat, qualis judicandus est illo die. Ac per hoc, vigilare debet omnis christianus, ne imparatum inveniat eum Domini adventus. Imparatum autem inveniet ille dies, quem imparatum invenerit suae vitae hujus ultimus dies. » August., *epist.* 199, n. 2 et 3.

changer jamais ; qu'au tribunal de Jésus-Christ l'instruction portera uniquement sur ce qu'on aura fait, étant dans le corps, soit de bien soit de mal ; qu'à l'instant précis où l'âme est séparée du corps, a lieu le jugement particulier, dont le dernier ne sera qu'une répétition ou solennelle confirmation ; qu'à ce compte, tout se passe exactement pour un chacun d'entre nous, au regard du salut de l'âme, comme si était supprimé tout l'intervalle qui sépare le dernier jour de sa vie d'avec celui de la parousie ; comme si, l'un coïncidant ponctuellement et mathématiquement avec l'autre, nous n'étions saisis par la mort, que pour être incontinent jetés aux pieds du Juge, en face du Fils de l'homme arrivant sur les nuées du ciel en la grande puissance et la grande majesté qui nous est décrite dans l'Évangile. Voilà ce qui a toujours été cru dans l'Église, ce qu'enseignent formellement les Écritures tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, ce que personne n'a jamais, je ne dis pas réfuté, mais seulement essayé de réfuter par aucune ressource de critique, et pas plus dans la récente école moderniste, que dans toutes celles dont elle a recueilli l'héritage, et perfectionné les procédés de démolition.

Or, maintenant, de tout cela il ressort de la manière du monde la plus claire et la plus obvie, qu'au point de vue de la vigilance et de la soigneuse préparation à apporter à la parousie,

la même condition était faite à tous les hommes indistinctement, à ceux qui furent hier, à ceux qui sont aujourd'hui, à ceux qui viendront demain ; que les mêmes recommandations valaient pour tous, les mêmes précautions s'imposaient à tous; qu'aux oreilles de tous enfin, devait sonner avec le même vibrant d'actualité, le grave avertissement : *Veillez donc, et priez sans cesse, afin que vous soyez trouvés dignes d'échapper à tous ces maux qui doivent venir, et de paraître debout devant le Fils de l'homme.* Il ressort également, et avec une évidence pareille, que la parousie, telle qu'elle nous est donnée par la révélation du Nouveau Testament, se présente à nous sous deux aspects bien différents qu'il faut avoir constamment devant les yeux, sous peine d'errer du tout au tout dans la lecture de l'Évangile et des écrits apostoliques : premièrement, dans sa réalité future, au jugement général, et secondement, dans ses anticipations journalières en la mort de chaque homme en particulier. Ce que saint Jérôme a très bien exprimé en disant : « Le jour du Seigneur (ou de la parousie) : entendez par là, soit le jour du jugement, soit le jour de la sortie du corps d'un chacun d'entre nous, car ce qui se fera au jour du jugement pour tous les hommes pris dans leur ensemble, s'accomplit au jour de la mort pour chacun d'eux pris individuellement. *Diem Domini, diem intellige judicii, sive diem exitus uniuscujusque de cor-*

pore ; quod enim in die judicii futurum est omnibus, hoc in singulis die mortis impletur (1) ».

*
* *

Mais toutes ces distinctions ne sont pas du goût de nos adversaires ; elles ne sont même pas de leur compréhension. On se souviendra peut-être (car la chose fit alors quelque bruit), qu'au temps de la phase la plus aiguë de la crise moderniste, voici une quinzaine d'années environ, un évêque ayant donné dans une *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, au sujet des textes qui nous occupent, l'explication traditionnelle que nous venons de dire, s'attirait de la part de l'un des hommes du parti, alors des plus écoutés, cette verte réponse : Que Sa Grandeur avait le droit, quand Elle prêchait dans sa cathédrale, d'interpréter lesdits textes de la préparation à la mort, c'est-à-dire, d'en tirer la meilleure explication qu'ils comportent aujourd'hui ; mais qu'il était évident pour tout homme sans parti pris, que le Christ n'avait pas eu en vue cette leçon purement morale ; qu'il avait parlé du prochain avènement messianique, que les disciples n'avaient pu l'entendre autrement et que l'historien devait le comprendre ainsi. Mais que Dieu le lui pardonne ! l'historien, l'exégète, le critique qui parlait de la sorte, ne savait pas son Évangile.

(1) Hieron., *in Joel* II, 1. — *P. L.*, t. xxv, col. 965.

J'ouvre l'évangile de saint Luc au chapitre douzième, versets 15 et suivants, et j'y lis : *Jésus dit au peuple : Gardez-vous avec soin de toute avarice, car dans l'abondance même, la vie d'un homme ne dépend pas des biens qu'il possède. Puis il leur dit cette parabole : Il y avait un homme riche dont le domaine avait rapporté des fruits abondants. Et il pensait en lui-même : Que ferai-je ? car je n'ai pas de place pour serrer ma récolte. Voici, dit-il, ce que je ferai. J'abattrai mes greniers, et j'en construirai de plus grands, j'y amasserai la totalité de mes biens et de mes revenus, et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as de grands biens en réserve pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette nuit même on te redemandera ton âme, et ce que tu as mis en réserve, pour qui sera-t-il ? Il en est ainsi de l'homme qui thésaurise, et n'est pas riche devant Dieu.*

Certes, on nous accordera bien cette fois que Sa Grandeur, alors même qu'Elle ne prêchait pas dans sa cathédrale, était non seulement dans le droit, mais encore dans l'absolue nécessité d'interpréter ce texte, de la mort et de la préparation à la mort : préparation que l'homme riche de la parabole avait négligée, pour s'entendre dire tout d'un coup : « Cette nuit même ! ton âme ! » Il n'est question ici, ni de la fin du monde, ni de l'apparition du Fils de l'homme sur les nuées du ciel, ni des

assises générales qui suivront la résurrection dernière. C'est une scène de tous les jours que Jésus nous met sous les yeux, le cas trop fréquent, hélas ! de qui est surpris au milieu de ses calculs de fortune ou d'agrandissement de fortune, à cent lieues de songer au compte qu'il est sur le point d'avoir à rendre en paraissant devant Dieu. Nul doute à cet égard, nulle possibilité d'un semblant même de contestation.

Or, maintenant, ceci étant posé et solidement établi, écoutons la suite du discours : *Jésus dit ensuite à ses disciples : C'est pourquoi je vous dis* (IDEO DICO VOBIS) : *Ne vous inquiétez pas pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni pour votre corps, de quoi vous le vêtirez... Faites-vous des bourses que le temps n'use pas, un trésor qui ne peut faire défaut dans les cieux, où les voleurs n'ont point d'accès, et où les mites ne rongent point, car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. Ayez la ceinture aux reins, et dans les mains des lampes allumées. Soyez semblables à des hommes qui attendent le moment où leur maître reviendra des noces, afin que dès qu'il arrivera et frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. Heureux ces serviteurs que le maître, à son retour, trouvera veillant ! Je vous le dis en vérité, il se ceindra, il les fera mettre à table, et s'approchera pour les servir. Qu'il arrive à la deuxième veille, qu'il arrive à la troisième, s'il les trouve ainsi, heureux ces serviteurs ! Mais*

sachez bien que, si le père de famille savait à quelle heure peut venir le voleur, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. Et vous aussi, tenez-vous prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. Et tout ceci, répétons-le, se lit, non pas à la suite de l'oracle eschatologique du chapitre vingt et unième, mais à la suite de l'instruction sur le détachement des biens de la terre du chapitre douzième, comme une morale de la parabole de l'homme riche que la mort surprenait au moment où il ne pensait qu'à étendre ses domaines, à agrandir ses greniers, à vivre en repos, et à faire bonne chère.

Or, est-ce à dire pour cela, qu'en cet endroit il ne s'agit pas de la parousie ? Evidemment non. Car quelle serait cette venue, ou plutôt ce retour (*vers*. 36) du Fils de l'homme, que les chrétiens ont à attendre en une continuelle et laborieuse veille, si ce n'est cet autre avènement dont toutes les pages du Nouveau Testament sont pleines, où le Fils de l'homme reviendra, dans la gloire de son Père, rendre à chacun selon ses œuvres ? Sans contredit, c'est de la parousie que Jésus entend parler, et parle effectivement : mais de la parousie envisagée sous le second aspect que nous avons dit plus haut, de la parousie considérée dans les secrètes et journalières anticipations qu'elle a à la mort d'un chacun d'entre nous, en attendant qu'elle éclate et se réalise au grand soleil de cette dernière

scène du monde, qui sera la clôture du temps, et l'inauguration du royaume de Dieu pour l'éternité. Et ce second aspect, n'en déplaise aux modernistes, se présente ici, non comme un expédient inventé, faute de mieux, par les théologiens aux abois (ces malheureux théologiens qui ne sont pourtant pas coupables de tous les méfaits dont on les accable), mais bien comme une donnée de première importance, et de première main aussi, immédiatement, directement, et le plus authentiquement du monde, fournie par l'Évangile.

*
* *

Et il ne servira de rien, de dire que l'exhortation à la vigilance en vue de la venue du Fils de l'homme, la comparaison du voleur arrivant en cachette du père de famille, l'avertissement de se tenir prêt à cause de l'incertitude de l'heure, l'apologue faisant suite, de l'intendant fidèle que le maître à son arrivée récompense en l'établissant sur tous ses biens, et de l'infidèle qu'il punit en le faisant déchirer de coups (Luc, XII, 35-46), se trouvent également en saint Matthieu, dans le même ordre, et presque dans les mêmes termes, mais mis après l'oracle sur la fin du monde, après la description de l'avènement glorieux du Christ, après la similitude du déluge qui surprit le genre humain tout entier, sauf Noé avec sa famille (Matth., XXIV, 42-51); que d'un autre côté, les évangélistes ne

gardent pas toujours l'ordre chronologique, qu'il leur arrive de transporter les paroles de Jesus d'un endroit à un autre, et de rattacher à un discours prononcé en une circonstance donnée, ce qui pourtant ne fut dit par lui que dans une circonstance toute différente ; et qu'ainsi, saint Luc aurait fort bien pu accoler à la parabole du riche propriétaire cueilli par la mort au moment où il s'y attendait le moins, la leçon faite en réalité dans le seul discours eschatologique sur le jugement général et la consommation des siècles. Tout cela, dis-je, ne servira de rien, parce que d'abord, la transposition prêtée à saint Luc est une supposition toute gratuite, que non seulement rien n'appuie, mais que tout, au contraire, contribuerait plutôt à renverser, et qu'ensuite, cette transposition même étant admise, elle ne modifierait en rien ni la force de notre argument, ni la légitimité de notre conclusion.

Je dis d'abord que la transposition prêtée à saint Luc est une supposition purement gratuite, une hypothèse que rien n'appuie, que rien même n'indique, ni ne favorise. Rien assurément dans le contexte, où, de la soudaineté des coups de la mort qui enlève les riches à leurs richesses, Jésus prend occasion de recommander le dégagement du cœur au regard des biens de la terre; puis, de là, passe à la nécessité de se faire un trésor dans les cieux, inamissible celui-là, et absolument indestructible;

de là enfin, aux précautions à prendre en vue de l'arrivée du voleur mystique qui, après nous avoir dépouillés de tout ce que nous possédions ici-bas, nous demandera encore un compte exact de la gestion des emplois qu'il nous avait confiés. Nulle trace d'un raccord, ou d'une soudure quelconque; tout ici est d'un seul jet, net et franc. Et puis, n'avons-nous pas affaire à celui des évangélistes qui, dès le commencement de son livre, prenait la peine de nous avertir qu'il se proposait d'écrire *par ordre*, c'est-à-dire, selon l'ordre de succession et d'enchaînement des événements (1), le récit de la vie, des actions, des enseignements, de la mort et de la résurrection de Jésus ? D'autre part, ne voyons-nous pas qu'en plus d'un endroit de l'Évangile, l'ordre des faits ou des paroles, très certainement interverti par saint Matthieu, est rétabli par saint Luc, qui partout se montre soucieux de mettre en lumière la suite naturelle et régulière de l'histoire ? Si donc il y avait eu transposition d'une place à une autre, du passage qui nous occupe, il serait beaucoup plus rationnel et plus conforme aux données que nous avons d'ailleurs, de l'attribuer plutôt à saint Matthieu, lequel aurait inséré parmi les

(1) Visum est et mihi *ex ordine* tibi scribere, optime Theophile ; Luc, I, 3. *Ex ordine*, καθεξῆς : « Le mot καθεξῆς plusieurs fois employé par saint Luc, désigne toujours la continuité, l'ordre, la suite régulière des choses. » Crampon *in h. l.*

recommandations du discours eschatologique, des paroles dites en réalité en une circonstance différente, celle précisément qui nous est indiquée par le troisième évangile.

Au surplus, hâtons-nous d'ajouter qu'il n'y a aucun motif absolument, de soupçonner ici une transposition quelconque, soit d'un côté, soit de l'autre, et cela pour la raison fort simple, que rien ne s'oppose à ce que Jésus ait répété une seconde fois, en parlant de son dernier avènement, l'avis précédemment donné à propos du riche, dont la trame de félicité était brusquement coupée par la soudaine arrivée de la mort. « Qu'est-ce qui empêche, dit à bon droit saint Augustin, que Jésus répète en un endroit, certaines choses qu'il avait déjà dites ailleurs, ou fasse de nouveau ce qu'il avait déjà fait auparavant ? *Quid enim prohiberet, Christum alibi quaedam repetere quæ jam antea dixerat, aut iterum quædam facere quæ antea jam feceral* (1) ? » Il n'est personne, j'imagine, qui ne souscrirait à ce principe qui est un principe de pur et simple sens commun.

Mais la solidité de notre thèse ne dépend nullement de toutes ces considérations. Laissons-les, si l'on veut, pour le moment, et admettons que l'exhortation à la vigilance, illustrée par la comparaison du voleur, et l'apo-

(1) August., *De consensu evangelistarum,* l. II, n. 45, Migne, *P. L.*, t. xxxiv, col. 1092.

logue de l'intendant fidèle récompensé, de l'infidèle puni, n'a été faite qu'une seule fois ; qu'elle a été faite précisément dans le discours aux apôtres sur le mont des Oliviers, à la veille de la dernière Pâque ; que saint Luc l'en a détachée pour la joindre aux leçons de la mort, en la parabole du riche ci-dessus mentionnée. Admettons-le, dis-je, et sans autre preuve. Que va-t-il maintenant s'ensuivre ? Si je ne me trompe, une seule chose, à savoir : Que saint Luc, à défaut du lien chronologique, aurait considéré le seul lien logique, la seule liaison, le seul rapprochement, la seule connexité des choses ; que, par conséquent, dans son idée, comme dans l'idée de ceux de qui il avait reçu l'Évangile, « qui avaient été dès le commencement témoins oculaires et ministres de la Parole (1) », les textes sur la préparation à apporter à la parousie, regardaient bien véritablement, et par le fait même, la préparation à apporter à la mort ; que ces textes regardaient si bien cette préparation, qu'on leur pouvait trouver place, indifféremment, soit après l'intimation du jour inconnu où le Fils de l'homme reviendra sur les nuées du ciel en puissance et majesté, soit après celle du jour, incertain aussi, où un chacun de nous s'entendra dire : Voici qu'on te redemande ton âme ; qu'ainsi l'avaient compris les disciples, qu'ainsi à son tour le doit en-

(1) Luc, 1, 2.

tendre l'historien ; que donc, nous ne sommes pas ici en présence d'une adaptation postérieurement imaginée en vue de tirer desdits textes, « la meilleure application qu'ils comportent aujourd'hui », mais bel et bien, en présence du sens premier, natif, originel, du sens qui confirme de la manière la plus expresse, le double aspect de la parousie que nous signalions plus haut (1), comme donnant la clef de l'évangile et des écrits apostoliques, au regard du capital article de notre foi : *Et iterum venturus est cum gloria judicare vivos et mortuos.*

*
* *

Je ne vois plus qu'une chose qu'on puisse raisonnablement opposer à ce qui vient d'être dit. Le passage de saint Luc mis en question se termine par ces mots : *Et vous aussi soyez prêts, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, viendra le Fils de l'homme.* Mais quoi ? dira quelqu'un. Serait-ce donc que la mort vient toujours au moment qu'on ne l'attend pas ? toujours à la manière du voleur qui se cache, qui se dissimule, qui surprend ? Non, sans doute, et si nous voyons à chaque instant, de ces coups imprévus qui ne justifient que trop la similitude évangélique du voleur opérant à la faveur des ombres de la nuit, nous voyons aussi nombre

(1) La parousie dans sa réalité du dernier jour, et la parousie dans ses anticipations de tous les jours.

d'autres cas, et plus ordinaires et plus fréquents, où les choses ne se passent pas ainsi à la sourdine ; où la mort est une visiteuse qui ne craint pas le plein jour, une visiteuse qui se fait annoncer, qui présente sa carte, qui enfin, vient dans les conditions régulières que comportent les relations de société. Comment alors se pourrait-il faire, si tant est que la venue du Fils de l'homme ici visée, soit celle que marque pour chacun de nous l'arrivée de la mort, qu'on nous dise d'une façon aussi absolue : à l'heure que vous ne pensez pas, *il viendra !*

Mais, à cette difficulté, le texte évangélique bien interprété va répondre. Je remarque, en effet, que tandis que dans la Vulgate, la venue du Maître, motif et raison de la préparation si instamment recommandée, est exprimée par un futur, — qua hora non putatis, Filius hominis *veniet*, — dans le grec, au contraire (qui est, comme chacun sait, l'original), elle est constamment, et aussi bien en saint Luc que dans les endroits parallèles de saint Matthieu et de saint Marc, signifiée par le présent. Γίνεσθε ἕτοιμοι, ὅτι ἧ ὥρᾳ οὐ δοκεῖτε, ὁ Υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ἔρχεται (Luc, XII, 40). Même chose, Matth., XXIV, 42 et 44. Même chose, Marc, XIII, 35. Partout ἔρχεται au présent, nulle part ἐλεύσεται au futur. De mot à mot : Veillez, soyez prêts, parce que, à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'homme *vient*, parce que vous ne savez pas à quelle heure votre maître *vient*.

Et ceci n'est pas indifférent, ceci est à noter ; car qu'on ne dise pas que dans le Nouveau Testament, le présent est quelquefois mis pour le futur. Certes, je n'y contredirai pas, et d'autant moins que c'est là, non une particularité du Nouveau Testament, mais une généralité plus ou moins commune à toutes les langues et à toutes les littératures. Toutefois, on ne me contredira pas non plus, je pense, si je dis que le présent, pour être quelquefois pris pour le futur, n'en est pas moins, plus souvent encore, pris pour le présent ; et que c'est ainsi qu'il le faut prendre, chaque fois que le contexte ne persuade pas positivement le contraire. Or, ici il semblerait plutôt, d'après l'indication du contexte, que le présent est mis à dessein, au sens où on l'emploie communément pour exprimer une action ou une manière de faire habituelle. Comme quand le centurion disait à Notre Seigneur : « J'ai des soldats sous mes ordres, et je dis à l'un : Va, et il va, et à un autre : Viens, et il vient, et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. » Comme quand on répond à celui qui s'enquiert des habitudes de quelqu'un : il sort à midi et revient sur le soir, ou bien : il vient à telle heure, quelquefois à telle autre. Et ainsi, semble-t-il, devrons-nous entendre la parole évangélique : à l'heure qu'on ne pense pas, le Fils de l'homme *vient*. Ce n'est pas à dire pour autant, qu'il vient *toujours* de cette sorte, mais c'est-à-dire qu'il vient *aussi*,

qu'il vient *souvent* de cette sorte. Et comme, du reste, il est impossible de savoir pour qui il viendra, pour qui il ne viendra pas de cette sorte, tous sans exception le doivent envisager comme *pouvant venir* de cette sorte. D'où, l'avertissement : *Et vos estote parati, quia qua hora non putatis Filius hominis venit.* Et encore : *Quod autem vobis dico, omnibus dico, vigilate.*

ARTICLE SIXIÈME

LES PARABOLES SERVANT D'ÉPILOGUE AU DISCOURS ESCHATOLOGIQUE. TEXTES PRIS A CONTRESENS PAR LES MODERNISTES.

Notre exégèse du discours de Jésus sur la fin du monde et la parousie ne serait pas complète, si nous passions sous silence les deux paraboles des dix vierges et des talents, qui en saint Matthieu (xxv, 1-30) lui servent d'épilogue. Il est, en effet, de toute évidence que ces paraboles font corps avec tout le contenu du chapitre xxive, que même elles ne sont autre chose qu'une mise en scène, sous des images et figures appropriées, de ce qu'annonçait comme devant arriver dans l'avenir, l'oracle eschatologique. Elles nous offrent donc un sûr moyen de contrôler l'interprétation de l'oracle lui-même, en même temps qu'elles fournissent de quoi faire la contre-épreuve de la vérité des conclusions auxquelles nous sommes arrivés jusqu'ici.

*
* *

Voici d'abord la parabole des dix vierges. Le matériel en est pris de la célébration des

noces, telle qu'elle se pratiquait en Palestine au temps de Notre Seigneur, et se pratique encore aujourd'hui dans tout l'Orient. Quand l'épouse, du fait de son mariage, devait passer d'une localité à une autre, les jeunes filles de de la localité qu'elle quittait, lui faisaient un cortège d'honneur et la conduisaient en pompe au-devant de l'époux, lequel, de son côté, venait à la rencontre de l'épouse, pour la mener en sa maison et l'introduire tout d'abord dans la salle du festin où s'achevait la solennité nuptiale (1). Du reste, c'est pendant les premières heures de la nuit, que d'ordinaire se déroulait toute la cérémonie. De là, les torches, les flambeaux, les lampes allumées, dans les mains des paranymphes. De là aussi, la métaphore du rejet dans les ténèbres extérieures, ou, ce qui revient au même, du renvoi de la salle du festin en la nuit du dehors, qui est si souvent employée dans l'Évangile pour signi-

(1) Nous avons un exemple au premier livre des Machabées, IX, 17 *sqq*. « On vint annoncer à Jonathas et à son frère Simon, que les fils de Jambri célébraient une noce solennelle, et qu'ils amenaient de Madaba, en grande pompe, la fiancée, fille d'un des puissants princes de Chanaan..., Levant les yeux, ils observaient, et voici qu'un grand bruit se fit entendre, et que parut un nombreux convoi. L'époux accompagné de ses frères et de ses amis, s'avançait à la rencontre, avec des tambourins, des instruments de musique, et un attirail considérable. » Seulement, cette fois, la fête fut terriblement troublée, et l'on sait comment les noces se changèrent en deuil, et les sons joyeux de leur musique, en lamentations.

fier la damnation de l'âme, exclue de ce banquet céleste que la gloire de Dieu éclaire, et dont l'Agneau est la lampe, ainsi que dit saint Jean en son Apocalypse (xxi, 23).

C'est donc sous la similitude d'une de ces solennités nuptiales qui se voyaient journellement dans les bourgades de la Judée et de la Galilée, que va nous être décrit le mystère du royaume des cieux, au regard de la parousie. L'époux attendu, c'est Jésus-Christ; Jésus-Christ en son second avènement; Jésus-Christ devant revenir, selon qu'il l'a lui-même annoncé, pour tirer tous les morts du fond de leurs sépulcres (1), et après la résurrection générale, le jugement universel une fois terminé, amener son épouse, l'Église triomphante, désormais sans tache ni ride ni souillure d'aucune sorte, aux noces éternelles.

Les dix vierges qui vont au-devant de l'époux (2) sont l'universalité des fidèles, qui par cela seul qu'ils font profession de christianisme, font aussi profession de croire au second avènement du Christ: d'y croire, dis-je, et, par suite, de l'attendre. Or, attendre quelqu'un, qu'est-ce autre chose qu'aller au-devant de lui par l'esprit et par la pensée ? Ce qui fait dire à saint Augustin: *Quid est ire obviam sponso?*

(1) Joan., v, 28.

(2) A noter que, tandis qu'on lit dans la Vulgate : *au-devant de l'époux et de l'épouse*, le grec porte purement et simplement : *au-devant de l'époux*.

corde ire, exspectare ejus adventum (1). D'où il apparaît clairement que faire profession de christianisme, c'est par là même faire figure de qui va au-devant du Christ immortel, notre grand Dieu et Sauveur, auteur et consommateur de notre foi, en son glorieux retour de la fin des temps.

Toutefois, nous voyons que, parmi ceux qui se disent chrétiens, beaucoup ne conforment pas leur conduite à la créance dont ils font profession. De là, la distinction entre les vierges sages et les vierges folles. *Les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent pas d'huile avec elles, mais les sages prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes*. Ce qui veut dire que les folles négligèrent de faire les préparatifs voulus, au lieu que les sages eurent soin de se munir, à tout événement, de tout ce que pourrait requérir le cérémonial de la fête. Et sans nous perdre ici dans le détail presque infini des multiples applications que comporte le texte évangélique, disons d'une manière générale, que tandis que les lampes symbolisent la foi, l'huile dont les vierges folles se trouvèrent dépourvues, représente la charité et les bonnes œuvres, sans lesquelles la mystique lampe de la foi est comme une lampe qui fume, qui charbonne et qui s'éteint.

Mais voici autre chose maintenant. Le cor-

(1) August., Serm. 93 *de verbis evang.*, n. 6.

lège, parti à la tombée du jour, devait bientôt s'arrêter et faire halte, pour la raison que l'époux tardait à venir. Il tardait à venir; bien plus, il devait tarder jusqu'au milieu de la nuit. Certes, c'était un retard tout à fait extraordinaire, eu égard aux us et coutumes de l'époque ; disons mieux, un retard, en tout état de choses, dépassant toute mesure. Aussi, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que durant une attente si prolongée, les dix vierges aient fini par être prises de sommeil les unes après les autres : elles s'assoupirent toutes, dit l'évangile, et s'endormirent. *Dormitaverunt omnes et dormierunt.* Ce trait est à remarquer. Il faut, en particulier, noter cet *omnes* : toutes, c'est-à-dire les sages aussi bien que les folles. Ce qui donne aussitôt à conclure que le sommeil ici n'est pas pris en mauvaise part, pour le sommeil de la négligence et de la paresse, comme quand il était dit en saint Marc, XIII, 36 : « Veillez, de peur que, survenant tout à coup, le maître de la maison ne vous trouve endormis. » Non, ce n'est plus le sommeil de l'oubli du devoir, ce n'est plus le sommeil du péché, ce n'est plus le sommeil de l'incurie qui est signifié cette fois. Cela ne peut être, dit très bien saint Augustin, vu que, dans le nombre des vierges qui s'endormirent, étaient aussi les sages, celles qui sont données pour modèles, qui représentent les élus, devant qui, enfin, allaient s'ouvrir les portes du banquet nuptial, figure du banquet

de la gloire éternelle, auquel on n'est admis qu'à la condition d'avoir persévéré jusqu'à la fin, selon qu'il est écrit : celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. Mais il est un autre sommeil auquel personne n'échappe ni ne peut se soustraire, c'est le sommeil de la mort. Qui ne sait, en effet, que la mort, dans les écritures du Nouveau Testament, est constamment présentée comme un sommeil ? Que les morts y sont couramment appelés les *dormants*, et ceux qui meurent, ceux qui s'endorment ? (Matth., XXVII, 52 ; Joan., XI, 11 ; I Cor., VII, 39 ; XV, 6, 18, 20 ; I Thess., IV, 12-14, etc.). Il n'y a donc pas à s'y tromper : le sommeil qui prend les dix vierges parties au devant de l'époux, nous représente la mort, la mort étendant dans la tombe les générations chrétiennes les unes après les autres, jusqu'à ce que vienne à sonner l'heure tardive de la parousie et de la résurrection (1).

Enfin, *au milieu de la nuit, un cri retentit soudain* : *Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui !* C'est le cri dont l'apôtre a dit : « Au signal donné, à la voix de l'archange, au son de la trompette divine, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et les morts ressusciteront (2) ».

(1) *Omnes dormitaverunt*, id est mortuae sunt, quia sanctorum mors somnus appellatur. (Hieron., *in Matth.*, XXV, 5). — Subindicat mortem esse somnum. *Dormierunt*, inquit. (Chrysost., Hom. 78 *in Matth.*, n. 1).

(2) I Thess., IV, 15.

Alors, les dix vierges se réveillent, elles se lèvent, elles se mettent en devoir de préparer et d'allumer leurs lampes pour se former en cortège d'honneur à la suite de celui qui, après de si longues heures, finissait par arriver. Mais les folles voient les leurs s'éteindre, faute d'huile. Dans leur détresse, elles s'adressent aux sages qui se récusent, car à ce moment chacun répondra pour soi, et ne pourra donner de son superflu à autrui. *Nous n'en avons pas assez pour nous et pour vous*, répondent-elles, *mais allez plutôt chez ceux qui en vendent et achetez-en pour vous*. Ironie poignante, qui exprime l'irrémédiable infortune dans laquelle se seront jetés tous ceux qui n'auront pas profité de la vie présente pour assurer leur éternité. Et l'on sait le reste. *Sur ces entrefaites l'époux vint, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et la porte fut fermée. Plus tard, les autres vierges vinrent aussi disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Il leur répondit : En vérité je vous le dis, je ne vous connais pas.*

Et voici finalement la morale de la parabole : *Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure*. C'est toujours la même recommandation de vigilance, celle qui sonne dans les suprêmes avis de Jésus comme un grave refrain. Si ce n'est pourtant que, cette fois, elle pourrait paraître à plusieurs tout à fait hors de propos, venant, ainsi que nous l'avons observé, après l'exemple de ces vierges, qui, au lieu de veiller,

dormaient toutes, y compris les sages, quand fut donné le signal de l'arrivée de l'époux. De fait, la difficulté n'a pas d'issue dans l'exégèse moderniste, à laquelle il ne reste plus que de prêter à l'évangile la plus grossière et la plus absurde des contradictions.

Mais la contradiction disparaît dès qu'on se réfère à ce que nous avons dit précédemment, et notamment à ces deux points capitaux : premièrement, que c'est du sommeil de la mort qu'il est ici question ; et secondement, que l'Évangile a coutume de considérer l'heure de la parousie encore dans l'impénétrable inconnu de l'avenir, comme sonnant par anticipation pour chacun en particulier, à l'heure, tout aussi inconnaissable d'avance, où la mort, en le saisissant, le fixe dans l'état, soit de grâce, soit de damnation, dans lequel le trouvera le jour du jugement universel. Ces deux points, en effet, une fois bien établis, il y a pleine harmonie, correspondance parfaite, entre la similitude proposée et la leçon qui en est tirée. Car, dès lors, il apparaît que la vigilance recommandée en la morale de la parabole se rapporte au temps d'avant la venue du Fils de l'homme, considérée, non pas tant en sa réalité de la dernière heure du monde, qu'en celle de la dernière heure de chaque particulier : absolument comme, dans la parabole elle-même, la prévoyance exigée des dix vierges regardait, non le temps qui précéda immédiatement l'ar-

rivée de l'époux, mais celui qui précéda l'instant où le sommeil, en les surprenant les unes après les autres, leur enleva du même coup, au fur et à mesure, tout pouvoir de procéder à des préparatifs ultérieurs, tout moyen de suppléer à ce qui manquait, toute possibilité de rien ajouter aux provisions qu'elles avaient faites avant de s'endormir.

C'est pourquoi, ce n'est pas à un sens accommodatice, mais au sens propre, littéral et naturel, que s'attachait saint Chrysostome dans l'homélie LXXVIIIe sur saint Matthieu, quand, d'accord avec toute la Tradition, il expliquait le mot de la fin, *vigilate itaque, quia nescitis diem neque horam*, en disant : « Vous voyez combien fréquemment il termine par ces paroles, montrant par là qu'il nous est utile d'ignorer le jour de notre sortie de cette vie : χρησίμην δεικνὺς τὴν ἄγνοιαν τῆς ἐξόδου τῆς ἐντεῦθεν (1). »

Telle est donc la première des deux paraboles faisant suite, en saint Matthieu, au discours eschatologique, et mettant en image le royaume des cieux sur terre, dans son rapport avec le second avènement de Jésus-Christ. Elle avait besoin, celle-là, pour être bien comprise, de quelques éclaircissements, et c'est la raison pour laquelle nous avons dû nous y appesantir quelque peu.

(1) *P. G.*, t. LVII, col. 713.

Quant à la seconde, celle des talents, elle est trop obvie et trop transparente par elle-même, du moins dans son sens général, et au point de vue qui nous occupe ici, pour demander une explication détaillée. Il est visible, en effet, que l'homme qui part pour un voyage à l'étranger, est Jésus lui-même, qui bientôt allait remonter au ciel ; que les serviteurs sont les mêmes que ceux qui précédemment étaient représentés par les dix vierges ; que les talents confiés sont les dons de nature et de grâce, remis à un chacun pour qu'il les fasse valoir ; que le retour du maître est le retour de Jésus à la fin des siècles, et le compte demandé de l'usage des talents reçus, celui qui nous sera demandé à nous-mêmes, pour servir de base au jugement où il nous sera rétribué selon nos œuvres. Au surplus, la parabole des talents se rapporte au même objet absolument que la première, et la seule différence est que la première, insistant sur l'incertitude du jour et de l'heure, concluait à la nécessité de la vigilance, tandis que celle-ci, insistant sur la rigueur du compte qu'il faudra rendre, conclut à la nécessité du labeur, de l'effort, et d'une constante activité. Autant de choses qui vont de soi, qui ne souffrent difficulté d'aucune sorte, et il ne reste plus maintenant qu'à mettre en une lumière convenable, ce que l'une et l'autre parabole contiennent de plus particulièrement propre à détruire toujours davantage la folle préten-

tion des modernistes, disant que, dans la pensée de Jésus, la catastrophe suprême était proche, qu'elle allait incessamment venir, qu'elle devait arriver au cours même de la génération contemporaine.

*
* *

Et à ce propos, se présente tout d'abord spontanément à l'esprit, le trait souligné plus haut dans la parabole des vierges, du retard de l'époux, *moram autem faciente sponso.*

L'époux tardait à venir ; il tardait même, observions-nous, d'une façon que l'on pourrait dire exorbitante, vu que, se faire attendre jusqu'à minuit, pour un repas de noces, c'est chose qui ne se voit, qui ne s'est vue, qui ne se verra sans doute jamais. C'est à minuit, que commençait la troisième veille, et la troisième veille, bien loin d'être considérée comme l'heure possible d'un commencement de fête nuptiale, était tenue au contraire pour l'heure extrême à laquelle on en revenait. Témoin, ce qui est dit du maître que les serviteurs attendent à son retour des noces : *et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit*, etc. (1). D'autre part, on n'imaginera pas, je pense, que nous soyons ici en pré-

(1) La seconde veille allait de neuf heures du soir à minuit, la troisième de minuit à trois heures du matin.

sence d'un trait purement accessoire, apposé en dehors de toute intention de signification, comme simple ornement du récit parabolique. Non seulement rien n'autorise pareille supposition, mais tout au contraire contribue à l'exclure, car s'il est chose dont l'évidence s'impose, c'est que la circonstance d'un retard si extraordinairement prolongé, est ici la circonstance maîtresse; c'est elle qui commande toutes les autres, qui est mise dans le plus grand relief, et d'où dépend tout ce que le récit a de propre, d'original et de caractéristique. Force est donc d'y reconnaître, bon gré mal gré, un trait appartenant à la substance même du récit de la parabole, et, par suite, à la figure du mystère à représenter, formellement prise en tant que telle; force est conséquemment d'en rechercher le sens, la signification et la portée. Mais la tâche sera facile, car du moment que l'époux attendu figure Jésus-Christ en sa parousie, il va de soi que le retard considérable de l'arrivée de l'époux figure un retard proportionnel dans l'arrivée de cette parousie même. Qu'il ne soit donc plus question de l'imminence ou de la proximité du glorieux avènement. La parabole le présentait au contraire comme devant tarder, et tarder, remarquons-le bien, d'un retard aussi notable, relativement à la durée du monde, que l'avait été celui de l'époux relativement à la durée d'une cérémonie nuptiale. Et pensons-nous peut-être que ce soit peu de chose? Il

semble plutôt que la proportion bien établie ne pourra que donner un délai se mesurant par une longue suite, je ne dirais pas de jours, ni d'années, mais de siècles. Aussi saint Chrysostome, sur ces paroles, *moram autem faciente sponso*, dit : « Ici il montre de nouveau un intervalle de temps non modique, dissuadant ses disciples de l'idée que son règne était sur le point de venir, car ils étaient dans cette espérance, et c'est la raison pour laquelle il les en détourne fréquemment (1). » Et saint Jérôme commentant le même passage : « L'époux tardait à venir, car ce n'est pas un court espace de temps, que celui qui s'étend du premier au second avènement du Seigneur (2) ».

Mais il y a plus. Le trait du retard de l'époux paraîtra beaucoup plus frappant et plus significatif encore, si on le rapproche de ce qui se lit un peu plus haut (Matth., XXIV, 48), à propos des deux serviteurs, dont l'un était trouvé, au retour du maître, remplissant fidèlement les devoirs de sa charge, l'autre, au contraire, battant ses compagnons, mangeant et buvant avec des gens adonnés au vin. Car, parlant de ce dernier, Jésus lui avait mis dans la bouche

(1) Δείκνυσιν οὐκ ὀλίγον τὸν χρόνον ἐσόμενον πάλιν τὸν μεταξύ, etc., Hom. 78, *in Matth.*, n. 1.

(2) *Moram autem faciente sponso, dormitaverunt omnes et dormierunt.* Non enim parum temporis inter priorem et secundum adventum Domini praetergreditur. *In Matth.*, XXV, 5, *P. L.*, t. XXVI, col. 184.

cette raison de sa vie de désordre et de débauche : *Mon maître tarde à venir, moram facit dominus meus venire.* Cette raison est remarquable, et elle n'a pas été mise ici au hasard. C'était la raison d'un incrédule qui se moquait absolument de la parousie, mais dont l'incrédulité s'enveloppait dans l'ironique constatation de son retard. C'est qu'en effet, cette parousie que la ferveur du premier âge allait attendre comme si prochaine, elle ne devait pas venir dans le court délai qu'on lui avait supposé. De là, les déceptions contre lesquelles les apôtres durent prémunir la foi des fidèles ; de là aussi, l'idée de *retard* dont ne pouvait manquer de s'emparer l'humeur railleuse des mécréants. Tels ceux dont parle saint Pierre en sa seconde épître (III, 3-5) : « Sachez que dans les derniers temps, il viendra des moqueurs pleins de raillerie, vivant au gré de leurs convoitises, et disant : où est la promesse de son avènement ? Car depuis que nos pères sont morts, tout continue à subsister comme depuis le commencement de la création. » Et tout cela, joint au reste qu'il est facile d'imaginer, était compris dans l'ironie de cette parole : *moram facit dominus meus venire !* Mais, des déceptions des uns, aussi bien que des railleries des autres, Jésus se montrait entièrement conscient dans son discours eschatologique, et il s'y révélait aussi en pleine possession de la connaissance de l'avenir ; je dis de tout l'avenir, du plus prochain

comme du plus reculé, et de l'époque du jugement comme de l'état des esprits au lendemain de son ascension au ciel. Il dénonçait donc d'avance la raison du mauvais serviteur, avec ce qui lui devait servir de base et de prétexte, et en la dénonçant, il donnait d'ores et déjà à entendre que la parousie retarderait, en effet, sur les empressements et l'attente de la première génération, mais non sur l'heure marquée dans ses conseils ; que le prétendu retard n'aurait lieu qu'en exécution des éternelles dispositions de sa providence, et que le recul du glorieux avènement dans le lointain des âges ne serait que le pur et simple accomplissement d'un dessein antécédemment formé, voulu, arrêté, et, comme tel, prédit et annoncé par lui. Voilà le sens du *moram facit dominus meus venire,* en tant que mis prophétiquement par Jésus dans la bouche du serviteur incrédule. C'est identiquement le sens et la portée du *moram autem faciente sponso*, qui reçoit ainsi du rapprochement, une lumière et une accentuation nouvelle, chose qu'il est très important de remarquer.

Et pourtant ce n'est pas tout encore. Voici maintenant la parabole des talents qui va achever de souligner le point en question. Et à propos de cette seconde parabole, on pourrait observer tout d'abord qu'elle est fort semblable à celle des mines, que saint Luc nous rapporte comme proposée quelques jours auparavant (la

veille ou l'avant-veille de la journée des rameaux), et qu'il nous présente en l'accompagnant, ou plutôt en la faisant précéder de cette information (xix, 11) : « Il (Jésus) ajouta une parabole, parce qu'il était près de Jérusalem, et que le peuple pensait que le royaume de Dieu allait bientôt paraître. » C'était nous signaler la fausse opinion que ladite parabole avait pour but de réfuter et de détruire. Et en effet, Jésus s'y présentait sous la figure d'un homme de haut lignage s'en allant dans un pays lointain pour être investi de la royauté : lequel, ayant appelé dix de ses serviteurs, leur avait donné dix mines en leur disant : Faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne ; puis, une fois de retour après avoir reçu l'investiture de son royaume, nonobstant l'opposition de ses concitoyens qui le haïssaient et avaient envoyé après lui des députés chargés de dire : « nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous », se faisait appeler les dix serviteurs, pour savoir quel gain chacun d'eux avait réalisé. Et tout cela allait directement à renverser le préjugé populaire signalé plus haut. Non, le royaume de Dieu, celui qu'ils avaient en vue, après lequel ils soupiraient, le royaume de gloire et de triomphe, ce royaume-là n'était pas sur le point de paraître. Il fallait qu'auparant Jésus partît pour le ciel, qu'il en revînt, et que, dans l'intervalle, on mît en œuvre toutes les ressources de salut, tant individuelles que sociales, qu'en partant il nous

laisserait entre les mains. Ainsi, ce n'était pas une affaire de quelques jours, et à en juger *a priori*, d'après les calculs fondés sur la simple nature des choses, l'intervalle entre le départ et le retour ne pouvait être d'une médiocre durée.

Mais, ce que laissait à deviner la parabole des mines, dont le but direct était seulement d'éliminer l'idée des Juifs rêvant d'un règne temporel du Messie sur le point de s'inaugurer dans la ville même de Jérusalem, celle des talents, dont la portée était plus haute et s'étendait à tout l'ensemble de la question eschatologique, allait le donner positivement à entendre par un trait significatif. *Et longtemps après*, y est-il dit, le maître qui était parti pour l'étranger, revint et demanda compte à ses serviteurs des talents qu'il leur avait confiés. *Post multum vero temporis, venit dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis.* Évidemment, ce *post multum temporis*, μετὰ πολὺν χρόνον, n'a pas non plus été mis là sans motif. D'autre part, on n'en voit pas très bien la raison d'être, si l'on se place au point de vue exclusif de la leçon morale que Notre Seigneur se proposait. Car, au point de vue de la leçon morale, c'était assez de dire que le maître revint de son voyage, qu'à son retour il exigea une reddition de comptes, et qu'ensuite il rendit à chacun des serviteurs, selon le travail fourni et l'activité déployée par lui. Au surplus, que le retour ait

eu lieu, ou non, longtemps après le départ, au bout d'un, de deux, de dix ans, ou de cinquante, c'était la chose du monde la plus indifférente, et la moins digne de mention. Ne faudra-t-il donc pas, ici encore, trouver la portée du *post multum temporis*, dans le côté prophétique et figuratif de la parabole, et reconnaître que, si le départ et le retour du maître y représentaient l'ascension et la parousie du Seigneur, le long temps s'écoulant avant le retour y représentait aussi une longueur proportionnelle de durée, devant séparer la grande scène du mont des Oliviers quarante jours après la résurrection, de la scène plus grande encore de la vallée de Josaphat à la consommation des siècles ? Tout absolument le donnerait à penser, et c'est ainsi qu'à très juste raison l'entendait saint Jérôme en son commentaire sur saint Matthieu : « Longtemps après, dit-il, revint le maître de ces serviteurs... (pour signifier que) grand est le temps qu'il y a entre l'ascension du Sauveur et son second avènement. *Grande tempus est inter ascensionem Salvatoris et secundum ejus adventum* (1). »

Voilà donc trois traits des plus accusés, où se révèle la pensée de Jésus sur la durée du monde ; trois traits venant coup sur coup donner à la thèse moderniste le plus absolu des démentis. *Mon maître tarde à venir*, fait dire

(1) *P. L.*, t. xxvi, col. 187.

Jésus au mauvais serviteur. *Comme l'époux tardait à arriver*, dit-il peu après, en parlant de lui-même dans la parabole des vierges. *Après un long temps, le maître revint*, dit-il encore quelques lignes plus bas, dans la parabole des talents. Cela remet en mémoire le fameux passage du psaume XXI[e], promettant à l'Église de Jésus-Christ une large diffusion parmi tous les peuples de la terre, que saint Augustin avait coutume d'opposer aux Donatistes, lesquels, tout réduits qu'ils fussent à un petit canton de l'Afrique, n'en avaient pas moins la prétention d'être la véritable Église. « Pensez-vous, disait-il à ce sujet, un jour de Vendredi-Saint, qu'ils aient prêté l'oreille, quand leur lecteur a lu ce matin, du haut de l'ambon, cette annonce prophétique des fruits de la rédemption : *Les extrémités de la terre se ressouviendront, et se convertiront au Seigneur* ? Mais patience, ce n'est encore qu'un seul verset. Allons, vous pensiez sans doute à autre chose, ou vous bavardiez avec le voisin ; faites donc attention maintenant, car voici qu'il répète, et frappe aux oreilles des sourds : *Et toutes les familles des Gentils se prosterneront devant sa face.* Vous n'avez pas encore entendu ? Qu'on revienne alors à la charge pour une troisième fois : *Au Seigneur appartient l'empire et il dominera sur l'ensemble des nations.* Retenez ces trois *versets*, mes frères (1) ».

(1) *Enarr. in Psalm.*, XXI, 28-29, *P. L.*, t. XXXVI, col. 179.

Ainsi dirai-je, à mon tour, des trois incises susmentionnées, relatives à ce qui a été appelé la « mora finis » : *Mon maître tarde à venir, — l'époux tardait à arriver, — après un long temps, le maître revint !* Quel est l'esprit revêche et prévenu, dont pareille insistance, dans la page même où est traitée *ex professo* la question du second avènement de Jésus-Christ, ne renverserait les préjugés, et ne forcerait l'entrée ? A moins qu'on ne prétende que la parousie aurait encore tardé, qu'elle serait encore venue après un long délai, après un temps considérable, arrivant, selon que les modernistes veulent en trouver la prédiction dans l'Évangile, au cours même de la génération qui avait vu naître et mourir Jésus !

*
* *

Certes, ces raisons semblent péremptoires. Mais une difficulté surgit aussitôt. On demandera de nouveau comment concilier ce qui vient d'être dit, avec l'opinion, si répandue au premier siècle, d'un prompt retour du Seigneur, et l'objection vient d'elle-même se placer sur les lèvres. Quoi donc ? les premiers chrétiens n'avaient-ils pas lu l'Évangile, eux aussi ? Ou bien, n'étaient-ils pas peut-être en mesure de le comprendre, eux qui l'avaient reçu des mains des apôtres, et se trouvaient à la source originelle d'où découle toute la tradition chrétienne ?

Et ce que nous y voyons, ou croyons y voir, nous autres, inculqué avec tant d'insistance, eux, ils ne l'y auraient pas vu ! Que dis-je? Ils y auraient vu plutôt tout le contraire, comme en font foi maints documents des temps apostoliques, auxquels nous avons déjà fait allusion plus haut. Ils se contristaient sur ceux des leurs qui s'endormaient de leur dernier sommeil, comme si ces chers morts eussent dû être *de ce fait* privés d'avoir part, ainsi qu'ils l'avaient si ardemment désiré, à la gloire et au triomphe du jour du Seigneur; et saint Paul était obligé de les consoler, en les assurant que la participation à ce triomphe ne serait pas le privilège exclusif de ceux que le grand jour trouverait encore vivants sur la terre; (I Thess., IV, 13-18). Ils se troublaient aussi du délai, et saint Pierre devait les raffermir par cette considération, que, pour le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour; qu'au surplus, Jésus ne retardait pas l'accomplissement de sa promesse, mais usait de patience, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à pénitence; (II Petr., III, 8-9.) On ne savait donc rien alors, ni du *moram faciente sponso*, ni du *post multum temporis venit dominus servorum illorum*, ni d'aucun des traits que nous disions tout à l'heure, de nature à faire entrer dans les esprits les plus rebelles l'idée du retard. Voilà, apparemment ce que diront les adversaires; c'est la raison la plus

plausible qu'ils puissent nous opposer, et pourtant nous ne croirons pas sortir des bornes de la plus entière modération, en disant qu'elle ne vaut absolument rien.

Elle ne vaut rien, d'abord, parce que s'applique ici le principe si souvent invoqué déjà, touchant les prophéties, qui, généralement parlant, ne se comprennent bien qu'après que l'événement en est venu donner la clef. En vain donc prétendra-t-on que les chrétiens de l'âge apostolique, pour être plus voisins des sources de la révélation, étaient aussi en meilleure situation que nous, de lire et d'interpréter les prophéties de l'évangile. C'est juste le rebours, juste le contrepied de la vérité. Autant vaudrait dire, par exemple, que les prophéties de Daniel sur les rois de Syrie et d'Égypte (Dan., XI, *2 sqq.*), rejetées comme apocryphes par les rationalistes, uniquement en raison de la surprenante exactitude avec laquelle on y voit maintenant marqués, jusque dans les plus menus détails, tous les événements de leurs règnes : que ces prophéties, dis-je, étaient plus compréhensibles pour les contemporains de Daniel lui-même, que pour nous qui les déchiffrons si aisément à l'aide des documents fournis par les livres des Machabées et les autres monuments de l'histoire.

Elle ne vaut rien, ensuite et surtout, parce que la prédiction du long temps qui se devait écouler jusqu'au second avènement du Sei-

gneur, ne se trouve nulle part présentée *ex professo*, ni dans des termes explicites et formels, mais seulement accidentellement, et comme par occasion, dans des traits épars, qu'à première vue on dirait tombés çà et là au hasard du discours, et d'autant moins faits pour retenir l'attention, qu'ils sont comme perdus dans les ombres des paraboles, et dissimulés sous les voiles de l'allégorie. Quelle merveille alors, qu'ils aient passé inaperçus aux yeux de la première génération, dont les préoccupations étaient ailleurs ? Quelle merveille aussi, que, quand les événements eurent une fois donné un démenti aux espérances des uns, aux alarmes des autres, à l'attente de la plupart, et eurent par là même forcé les esprits de s'arrêter à l'idée d'une parousie encore lointaine, on ait découvert, dans une étude plus approfondie de l'évangile, ce qui avait échappé aux lecteurs non avertis des âges précédents ? Et c'est là justement ce que s'était proposé Jésus ; c'est en vue de ce résultat qu'il avait mesuré ses paroles, et, si j'osais me servir de cette expression, dosé la lumière et l'ombre dans sa réponse à la question des apôtres : « Dites-nous quand arriveront ces choses, et quel sera le signe de votre avènement et de la fin du monde ».

Sans doute, le jour du jugement devait rester entièrement caché quant à sa date précise. Bien plus, on ne devait savoir d'avance, ni s'il était

près, ni s'il était loin. Toutefois, cela ne pouvait empêcher que ne fussent discrètement glissées certaines indications prophétiques touchant le *moratorium* accordé au monde : indications qui, mises en lumière au fur et à mesure que les temps s'avanceraient, serviraient à rassurer la foi des âges postérieurs, qu'autrement une attente indéfiniment prolongée, et non soutenue par une donnée concordante de la révélation, eût fini par décourager. Et ces indications prophétiques, Jésus ne nous les a pas refusées ; nous les trouvons, telles que nous venons de dire, avec leur dose d'ombre pour les premiers temps, et de lumière pour ceux d'après, dans les deux paraboles où il a dépeint, sous des images simples et populaires, tout le mystère de sa parousie. C'est ce qui a été suffisamment montré précédemment, sans qu'il y ait lieu d'y revenir. J'ajouterai seulement maintenant, par manière d'épilogue, que la parabole des dix vierges, indépendamment de l'indication fournie par la circonstance précédemment expliquée, en contient une autre, encore plus voilée celle-là, et plus mystérieuse, mais aussi d'autant plus significative qu'elle ressort de la trame entière du récit allégorique, et toujours, et de plus en plus, dans un sens diamétralement contraire au sens et à l'idée moderniste.

En effet, il est évident que, quand Jésus disait que le royaume des cieux serait semblable (*simile erit*) à dix vierges qui, ayant pris leurs

lampes, s'en allèrent au devant de l'époux : sous le nom de *royaume des cieux*, il entendait le royaume de Dieu qu'il était venu fonder sur terre, le royaume à l'établissement duquel il avait consacré les trois années de sa prédication, le royaume enfin qui se devait composer de la multitude du peuple chrétien, depuis la première publication de l'Évangile jusqu'à la consommation des siècles. C'est donc l'ensemble des fidèles de l'avenir, que nous présentait la parabole. Mais pourquoi maintenant, sous l'image de ces vierges qui, les unes après les autres, s'endorment au cours des longues heures d'attente de l'époux tardant à arriver ? Était-ce pour signifier que ces fidèles de l'avenir s'endormiraient eux aussi, mais du sommeil de la mort, avant que vienne le jour de la parousie ? et qu'ils dormiraient dans leurs tombeaux, au moment où retentira le cri : *Voici l'époux qui vient !* signal du retour de Jésus sur les nuées du ciel ? Peut-être.

Une restriction cependant s'impose de toute nécessité, et, si fondée qu'on suppose la signification que nous venons de dire, il faudra toujours en excepter ceux que surprendra encore vivants le dernier jour du monde, comme surprit les hommes du temps de Noé la catastrophe du déluge ; (Matth., XXIV, 37 *sqq.*; Luc, XXI, 35.) C'est même encore une question de savoir si ces chrétiens de la dernière génération devront, eux aussi, payer leur tribut à la mort. Plusieurs

Pères s'appuyant sur divers passages de l'Écriture, opinent pour la négative, et pensent qu'ils feront exception à la loi commune, en passant d'emblée, de l'état de la mortalité présente, à la vie incorruptible du siècle à venir (1). Peu importe du reste pour le moment, car quoi qu'il en soit de cette opinion, rejetée d'ailleurs, et avec raison, ce semble, par le plus grand nombre des théologiens (2), une chose est absolument certaine, à savoir que, s'ils passent par la mort, ils y passeront comme n'y passant pas, parce qu'ils y passeront sans y demeurer, sans y faire de pause, en un prompt et rapide changement de vie à trépas, et de trépas à résurrection (3). Et c'est ce qui, en toute hypothèse, les mettra dans une catégorie tout à fait à part, relativement aux autres morts descendant dans la tombe pour y séjourner et y dormir, jusqu'à ce que sonne l'heure du réveil général. C'est aussi ce qui suffit à expliquer comment et pourquoi saint Paul traitant de l'avènement du Seigneur en sa première épître aux Thessaloniciens (IV, 12-18), les distingue des *dormants* (*vers.* 12), de ceux

(1) Parmi eux, saint Chrysostome dans l'homélie 48e sur la première aux Corinthiens, n. 2 ; et saint Jérôme dans la lettre 59e *ad Marcellam*, n. 3.

(2) « C'est une opinion plus commune et plus sûre, dit saint Thomas, que tous mourront, et ressusciteront d'entre les morts, et cela pour trois raisons, etc. ». *Suppl.*, q. 79, a. 1.

(3) Saint Augustin, l. II *Retract.*, c. 33, dit : *De vita ista in mortem, et de morte in aeternam vitam celerrima commutatione.*

qui se sont endormis en Jésus, (*vers.* 13); bien plus, les désigne constamment sous le nom de *vivants*, par opposition à ceux qu'il appelle les *morts* (*vers.* 15, 17), en conformité à l'article du Symbole où il est dit que Jésus est assis à la droite de son Père, d'où il viendra juger *vivos et mortuos* (1).

Nous voici donc en présence de deux catégories bien distinctes. D'une part, ceux des fidèles qui doivent *s'endormir*, c'est-à-dire, mourir avant le jour de la parousie, et de l'autre, ceux que le jour suprême trouvera vivants sur la terre : les premiers, que nous présente la parabole sous la figure des dix vierges dormantes ; les seconds, dont la parabole ne dit mot, qu'elle passe sous silence, dont elle fait complète abstraction. Et aussitôt une question se pose : De quel côté se trouvait, dans la pensée de Jésus, la généralité, la masse, le grand nombre ? je dis le grand nombre des fidèles composant *le royaume des cieux* qui est ici en cause ? Du côté des premiers, ou bien du côté des seconds ? Mais c'est à peine s'il est besoin de formuler la réponse. De toute évidence, Jésus voyait la généralité dans la catégorie que sa

(1) « Cette distinction entre les vivants et les morts ne se rapporte pas à l'instant même du jugement, où tous seront vivants ; ni à tout le temps d'avant le jugement, puisque tous auront été pendant un temps vivants, et pendant un temps morts ; mais elle se rapporte au temps déterminé qui précédera immédiatement la première apparition des signes du jugement. » Saint Thomas, *loc. cit.*, ad 1um.

parabole mettait en scène. Quant à l'autre qu'il laissait dans l'ombre, celle des contemporains du dernier jour, de ceux dont saint Paul, au passage cité plus haut, ne parle que comme d'un reste, d'un reliquat (1), il n'y voyait manifestement qu'une catégorie d'exception, une infime minorité qui, de ce chef, n'entrait pas dans le tableau d'ensemble du royaume des cieux que la parabole avait en vue. Or, supposons maintenant avec les modernistes, que Jésus ait cru la parousie à la veille de se réaliser. C'eût été juste l'inverse qui se fût présenté à son esprit : la généralité, le grand nombre, du côté des fidèles que la parousie devait trouver vivants ; l'exception, le petit nombre, du côté de ceux que la mort aurait déjà couchés dans la tombe. Ce n'est donc pas de ceux-ci, mais de ceux-là qu'il aurait pris la similitude de ce royaume des cieux dont il disait : *Simile erit regnum caelorum decem virginibus quae, acceptis lampadibus, exierunt obviam sponso*, et si le trait du retard de l'époux n'avait plus aucune sorte de raison d'être, ainsi qu'il a été dit déjà, celui de l'assoupissement et du sommeil qui s'empare des dix vierges, devenait plus incohérent et plus incompréhensible encore.

(1) *Nos qui residui sumus .. qui relinquimur*, περιλειπόμενοι, dit-il, I Thess., IV, 14-16, parlant en la personne de ceux que le dernier jour trouvera encore en vie.

*
* *

De quelque côté donc que nous nous tournions, nous ne voyons que solennels démentis donnés par l'Évangile à l'idée moderniste, et il se fait qu'arrivés au bout de notre étude sur le discours où est traitée *ex professo* et à fond toute la question de la parousie, nous pouvons constater qu'il n'est pas une seule de leurs interprétations qui tienne debout, pas un seul des textes dont ils abusent, qui ne les condamne, pas un seul de leurs traits qui ne se retourne contre eux ; c'est la pleine vérification de la parole du Psalmiste : *Et infirmatae sunt contra eos linguae eorum.* Mais peut-être pourront-ils maintenant, à défaut de l'endroit principal, se réclamer des passages qu'ils tirent des autres parties de l'Évangile ? Beaucoup moins encore, car, pour ceux-là, ils ne sont plus même *ad rem*, ils portent à faux, ils sont en dehors du sujet et n'ont aucun rapport à la question.

Tel le passage qui se lit dans saint Matthieu, XVI, 28, et dans saint Marc, VIII, 39, et dans saint Luc, IX, 27, où Jésus dit : *Je vous le dis en vérité, plusieurs de ceux qui sont ici présents, ne goûteront pas la mort, sans avoir vu le Fils de l'homme venir dans sa royauté.* Il est vrai qu'à première vue, ainsi séparé du corps de la narration, ce texte semblerait établir en termes exprès et formels la thèse des adversaires. Mais un instant. Recourons au contexte, et nous y

verrons avec pleine évidence, qu'il s'agit ici, non de la parousie elle-même, mais d'un échantillon de la gloire de la parousie, que Jésus se proposait de donner à trois de ses disciples en sa transfiguration. *Et six jours après*, continue aussitôt saint Matthieu, *Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les conduisit à l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux.* Même chose dans saint Marc; même chose aussi dans saint Luc, qui est plus explicite encore: *Et environ huit jours après qu'il eut dit ces paroles* (celles du texte en question), *Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean*, etc. *Factum est autem post haec verba fere dies octo* (1). Il était impossible de mieux souligner la connexion de la précédente promesse avec la vision dont furent favorisés les trois apôtres sur le Thabor. C'est qu'en effet, Jésus avait dit: « Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi, la trouvera. Et que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. » Il en appelait donc au glorieux avènement qui présidera à la distribution des récompenses et

(1) Saint Matthieu et saint Marc disent *six jours*; saint Luc dit: *environ huit jours après*. C'est que les deux premiers ne mettent dans le compte que les jours intermédiaires, tandis que le troisième y fait entrer le jour de la promesse et celui de l'accomplissement.

des châtiments éternels. Mais, cette gloire de son Père, dans laquelle il disait qu'il reviendrait, elle ne devait paraître qu'en la vie future, au moment de la résurrection générale ! Et en attendant, qui en témoignera, qui la rendra croyable à ceux-là surtout que le scandale de la croix allait si profondément troubler ? C'est pourquoi, Jésus promettait aussitôt d'en montrer à des témoins privilégiés un spécimen dès la vie présente : promesse qu'il accomplissait en cette transfiguration merveilleuse, dont saint Pierre parvenu à la fin de sa carrière, à la veille même de son martyre, rappelait le souvenir ému dans les suprêmes recommandations qu'il laissait à l'Église (II Petr., I, 16) : « Ce n'est pas sur la foi de fables ingénieusement imaginées, écrivait-il, que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement (la parousie, παρουσίαν) de Notre Seigneur Jésus-Christ, mais en témoins oculaires de sa majesté : alors qu'il reçut honneur et gloire de Dieu le Père, et que, d'une gloire magnifique, une voix se fit entendre : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances*. Et nous, nous entendîmes cette voix venue du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte. » Et de tout cela il résulte ouvertement, que le texte invoqué par les adversaires (*sunt quidam de hic stantibus, qui non gustabunt mortem donec videant Filium hominis venientem in regno suo*), n'est nullement *ad rem*, qu'il

porte à faux, qu'il est entièrement à côté et en dehors du point en discussion.

A plus forte raison faudra-t-il en dire autant de celui qu'apportait en dernier lieu Renan, pour prouver que les déclarations de Jésus sur la proximité de la catastrophe finale ne laissaient lieu à aucune équivoque : *Quand vous voyez le rouge du soir, vous prévoyez qu'il fera beau ; quand vous voyez le rouge sombre du matin, vous annoncez la tempête. Comment vous qui jugez la face du ciel, ne savez-vous pas reconnaître les signes des temps ?* Et de fait, il nous serait impossible, à nous qui avons reçu de l'Église l'intelligence des Écritures, d'apercevoir dans cette réponse du Sauveur à ceux qui, pour le tenter, lui demandaient de leur faire voir un signe venant du ciel, une allusion quelconque, même lointaine, même purement apparente, à l'arrivée des temps marqués pour la fin du monde. Nous voyons bien, et sans difficulté, que Jésus reproche aux Juifs de ne pas savoir reconnaître les signes donnés dans les prophéties pour cette venue du Messie, qui se devait accomplir en grande pauvreté et grande humilité pour la rédemption du genre humain et l'expiation du péché. Mais jamais il ne nous serait venu à l'idée que l'on pût détorquer ce texte au sens du dernier avènement, qui, celui-là, se fera reconnaître par lui-même, sans qu'il soit besoin de signes d'aucune sorte. *Et si l'on vous dit : le voici dans le désert, le voici dans les*

lieux retirés de la maison, ne le croyez point. Ce n'est plus le temps qu'il devra venir de cette sorte, d'une maison particulière, d'une ville obscure, d'un désert, mais il paraîtra tout à coup avec un éclat surprenant, *et un éclair ne se fait pas voir plus rapidement du levant au couchant*, et *d'un côté du ciel à l'autre, que le Fils de l'homme paraîtra dans toute la terre.*

La cause de la méprise des rationalistes est donc tout entière en ce qu'ils ont posé en principe, que l'avènement messianique et la parousie sont une seule et même chose : ce qui fait qu'ils rapportent indistinctement à celle-ci, tout ce qui, dans l'Évangile, est dit de celui-là. Inutile d'ailleurs d'ajouter qu'ils se gardent bien de faire la preuve du principe lui-même, préférant, plutôt que de tenter un pareil tour de force, le supposer comme vérité première n'ayant besoin d'aucune démonstration. Nous ne les suivrons pas sur ce terrain, et les laisserons en possession de leur imperturbable assurance ; si ce n'est pourtant, que nous prierons le Père des lumières de leur ôter le voile qui est étendu sur leurs cœurs, pour qu'ils reconnaissent enfin cet avènement de grâce et de miséricorde, qui les mettrait à couvert du futur avènement de justice, suivant le vœu de l'Église dans les solennités de Noël : *Ut quem Redemptorem laeti suscipimus, venientem quoque Judicem securi videamus.*

ARTICLE SEPTIÈME

La parousie dans les épitres des apôtres.
Textes parénétiques.

Il était tout naturel qu'après avoir imputé à Jésus-Christ lui-même, sur la proximité de la fin du monde, l'erreur que nous avons vue, le rationalisme moderne l'imputât aussi aux apôtres de Jésus-Christ. Car si l'erreur du maître est en règle générale, et cela par la nature même des choses, l'erreur de ses disciples, à combien plus forte raison, dans le cas très particulier d'une erreur enveloppant l'œuvre entière qu'il leur aurait laissé, comme aux confidents de sa pensée, le soin de continuer après lui. Or, telle fut bien l'erreur de Jésus, au dire des modernistes, puisque pour eux, l'Évangile ne fut originellement qu'une œuvre de réforme à promouvoir au sein du judaïsme, et cela en vue de l'imminent effondrement du monde actuel, que devait aussitôt suivre l'établissement du Royaume de Dieu dans un monde entièrement nouveau, sous la

présidence du Christ en sa parousie. C'est pourquoi, sur un point aussi caractéristique et aussi fondamental, une dissidence quelconque entre le maître et les disciples n'était pas vraisemblablement soutenable, et partant, il fallait bien, bon gré mal gré, que les apôtres fussent à leur tour convaincus d'avoir eu, sur la question eschatologique, exactement les mêmes vues, les mêmes idées, la même croyance, disons le mot, les mêmes rêves chimériques et les mêmes illusions. Voici donc qu'on nous oppose maintenant nombre de textes tirés de leurs discours et de leurs écrits. Ce n'est plus l'Évangile qui est mis à contribution ; ce sont les Actes, les Epîtres, et surtout l'Apocalypse. D'où un nouvel ensemble d'arguments et de raisons, à l'examen desquels le présent article et les suivants seront consacrés.

*
* *

Mais avant d'entrer dans le détail de la discussion, il conviendra de mettre préalablement sous les yeux du lecteur, les passages où la question de l'époque de la parousie est expressément visée, et, comme on a coutume de dire, traitée *ex professo*. N'est-ce pas, en effet, dans ces endroits que l'on cherche généralement la juste et exacte expression de la pensée des auteurs sur un point déterminé, et par suite, la norme d'interprétation, tout au moins néga-

tive, pour ce qui, dans le reste de leurs écrits, pourrait offrir équivoque ou ambiguïté ? Rien n'est donc plus à propos que d'en faire dès l'abord la recension, ne serait-ce qu'à titre d'information première sur la mentalité des écrivains, et d'indication générale du sens de leur pensée. Or, les passages où la pensée apostolique s'est pertinemment et catégoriquement expliquée sur l'époque de la parousie, sont au nombre de trois, et trois seulement. Le premier se trouve en la première aux Thessaloniciens, v, 1-3 : *Quant aux temps et aux moments*, y dit saint Paul, *il n'est pas besoin de vous en écrire. Car vous savez très bien vous-mêmes que le jour du Seigneur viendra ainsi qu'un voleur pendant la nuit. Quand les hommes diront : « Paix et sécurité ! » c'est alors qu'une ruine soudaine fondra sur eux, comme la douleur sur la femme qui doit enfanter, et ils n'y échapperont pas. Mais vous, mes frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, pour que ce jour vous surprenne comme un voleur... Ne dormons donc pas comme le reste des hommes, mais veillons et soyons sobres*, etc.

Le second est en la seconde aux mêmes Thessaloniciens, II, 1-9 : *En ce qui concerne l'avènement de Notre Seigneur Jésus-Christ*, écrit l'apôtre, *nous vous prions de ne pas vous laisser ébranler dans vos sentiments, ni alarmer, soit par quelque prophétie, soit par quelque parole ou quelque lettre qu'on supposerait venir de*

vous, comme si le jour du Seigneur était imminent. Que personne ne vous égare d'aucune manière ; car ce jour-là ne viendra point, que l'apostasie ne soit arrivée auparavant, et qu'on n'ait vu paraître l'homme de péché, le fils de perdition, l'adversaire qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou honoré d'un culte... Ne vous souvient-il pas que je vous disais ces choses, lorsque j'étais encore parmi vous? Et maintenant, vous savez ce qui retient..., car déjà s'élabore le mystère d'iniquité, attendant seulement que celui qui tient ait disparu. Et alors se découvrira l'impie que le Seigneur Jésus exterminera par le souffle de sa bouche, et anéantira par l'éclat de son avènement.

Enfin le troisième passage est en la seconde épître de saint Pierre (III, 8-14), où nous lisons: *Il est une chose, mes frères, que vous ne devez pas ignorer, c'est que, pour le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour. Non, le Seigneur ne retarde pas l'accomplissement de sa promesse, comme quelques-uns se l'imaginent ; mais il use de patience envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la pénitence. Le jour du Seigneur viendra comme un voleur. En ce jour, les cieux passeront avec fracas, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre sera consumée avec les ouvrages qu'elle renferme... Puis donc que toutes ces choses sont destinées à se dissoudre, quels ne devez-vous pas être, en une vie toute sainte et*

tout adonnée à la piété, vous hâtant vers l'avènement attendu du jour de Dieu, auquel les cieux enflammés se dissoudront, et les éléments embrasés se fondront. Mais nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habite. Dans cette attente, faites tous vos efforts afin d'être trouvés par lui sans tache, et irréprochables dans la paix.

Et voilà tout le bilan des indications fournies par les apôtres, dans les endroits où ils abordent expressément la question qui alors agitait tant d'esprits, et défrayait tant de conversations. On aura, j'imagine, bien de la peine à y trouver trace de ce que Renan osait nous donner pour la croyance la plus « profonde », et la plus « constante » de la première génération chrétienne. Y a-t-il seulement un mot, y a-t-il une insinuation, y a-t-il une allusion quelconque qui trahisse la persuasion d'un prochain retour du Christ sur les nuées du ciel, ou peut-être n'y aurait-il pas plutôt tout l'opposé?

Saint Paul se souvient que Jésus, au moment de quitter la terre, avait dit aux siens: « Ce n'est pas à vous de connaître *les temps ni les moments*, χρόνους ἢ καιρούς, que le Père a fixés de sa propre autorité », et s'inspirant de cette parole, se référant à cet avertissement, reprenant le discours, de peur qu'on ne s'y trompât, dans les mêmes termes, il commence par déclarer à ses Thessaloniciens que, *sur les temps et les moments*, περὶ δὲ τῶν χρόνων καὶ τῶν καιρῶν, il n'a

pas besoin de leur écrire. Et pourquoi? pour la raison qu'ils étaient déjà instruits de tout ce qu'on en pouvait savoir: que l'heure de la parousie serait l'heure du voleur de nuit, qu'il n'est pas possible de prévoir d'avance; que, d'ailleurs, à rien ne servirait de vouloir pénétrer des secrets dont la connaissance a été refusée aux mortels, et qu'en conséquence, au lieu de chercher inutilement à satisfaire une vaine curiosité, il fallait songer à ne pas se laisser surprendre impréparé, en se disposant par une sainte vie au jugement de Dieu, en quelque temps qu'il doive venir: « Ne dormons donc pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres, prenant pour cuirasse la foi et la charité, et pour casque l'espérance du salut ». C'est absolument tout le sens, toute la portée, toute la conclusion du premier passage.

Cependant, comme les rumeurs sur l'imminence de la catastrophe continuaient à se répandre, saint Paul revient à la charge dans une seconde épître, et renchérit encore sur ce qu'il avait dit dans la première. Cette fois, il corrige expressément l'erreur, il veut qu'on n'ajoute aucune espèce de créance aux bruits si témérairement mis en circulation, annonçant en outre, qu'avant que vienne la parousie, auraient à se produire des événements, sur le cours et l'enchaînement desquels il ne s'explique, il est vrai, par écrit, que d'une manière des

plus énigmatiques, mais qui, en tout cas, paraissaient bien devoir demander, pour se dérouler, une longueur de temps plutôt considérable. Car cette apostasie dont il parle, cette défection générale de la foi de Jésus-Christ, cette élaboration de l'œuvre d'iniquité dont un mystérieux empêchement retardait l'éclosion, cet avènement du « méchant », c'est-à-dire, sans difficulté, du grand et principal antéchrist dont tant d'autres devaient être les précurseurs (1), tout cela évidemment n'était pas de ces choses qui adviennent en un clin d'œil, qui commencent, qui se développent, qui évoluent du jour au lendemain. Quelle que soit donc la véritable interprétation du fameux τὸ κατέχον, *ce qui retient, ce qui empêche*, qui se lit au verset 6, ou de l'autre expression ὁ κατέχων, *celui qui tient*, ou *qui obtient*, ou *qui occupe*, qui revient au verset suivant (2), il demeure acquis que l'hypothèse d'une immédiate ou prochaine venue du Seigneur était nettement écartée par l'apôtre, et que, si elle l'était assez clairement déjà pour ses correspondants directs, à bien plus forte raison pour nous, que tant d'événements désormais accomplis ont mis à même de mieux pénétrer le sens de sa prophétie, et d'en mesurer la portée.

Et voici qu'enfin nous entendons saint Pierre :

(1) I Joan., II, 18.

(2) Voir Bossuet, *Avertissement aux protestants sur leur prétendu accomplissement des prophéties*, n. 45 *sqq*.

saint Pierre qui non seulement abonde, mais surabonde dans le même sens, déclarant faire sien tout ce qu'a dit celui qu'il appelle un peu plus bas, son bien-aimé frère Paul. Lui aussi, il est à mille lieues de fixer, même approximativement, une mesure de temps quelconque. Lui aussi, il s'en tient purement et simplement à la seule chose qu'il nous est utile de connaître, qui est que : comme tous, sans exception aucune, doivent voir le jour du Seigneur qui viendra juger les vivants et les morts (1), tous sans exception aussi, qu'ils aient ou non à mourir avant son arrivée, sont mis en demeure de s'y préparer sans retard, par l'exercice des bonnes œuvres, et une constante application à se purifier de l'amour de choses périssables, destinées à disparaître pour toujours. Mais ce qui est surtout mis en évidence, c'est que la question du retard de Dieu dans l'accomplissement de sa promesse, serait en toute hypothèse une question entièrement dénuée de sens, parce que Dieu n'a fixé aucune date, et que d'ailleurs, devant lui aucune durée n'est longue, ou plutôt, aucun temps ne dure ; qu'un jour est comme mille ans, que mille ans sont comme un jour, et qu'ainsi, le délai, si prolongé qu'on le pourrait imaginer dans les âges à venir, s'appellerait encore de son vrai nom, non pas un retard, mais bien un dessein

(1) II Tim., IV, 1.

de miséricorde et de salut de la part de Celui « qui ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la pénitence. » Tel est le fonds et le tréfonds de la pensée apostolique. Rien de plus, rien de moins, et je cherche, au milieu de tout cela, la prétendue mentalité qu'on nous représentait comme confinée et circonscrite dans l'idée fixe d'une parousie près d'éclater, et d'un monde sur le point de finir.

Nous pouvons donc déjà conclure que, dans tous les passages où la question de l'époque de la parousie est mise par les apôtres sur le tapis, comme l'objet propre, direct, et catégorique du discours, il n'y a aucun signe, aucune trace, aucun vestige de la persuasion que leur prête le rationalisme contemporain, mais plutôt, autant que le permettait la réserve dans laquelle Jésus lui-même avait entendu se tenir, tous les indices d'une persuasion diamétralement contraire. Aussi, n'est-ce pas de ce côté que se tourne la libre pensée. Ces passages, sans contredit les plus importants de tous, et même en un certain sens, les seuls véritablement probants, elle ne les discute même pas, elle les laisse dans l'ombre, elle les veut ignorer, pour se rabattre exclusivement sur des textes, dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils sont à côté de la question, et que toutes les indications qu'on y croit trouver sur la brève échéance du dernier jour du monde, n'y sont vues qu'à travers le prisme de raisonnements bâtis sur

de faux supposés, provenant, pour la plupart, de l'ignorance du langage propre à l'Écriture, et de sa manière à elle d'envisager les choses. Ces textes, il nous faut maintenant les examiner de près, et pour plus d'ordre et de clarté, nous les réduirons à quelques catégories principales.

*
* *

La première catégorie comprendra les textes que l'on pourrait appeler parénétiques, textes d'exhortations à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, en vue de l'arrivée du Seigneur qui est proche. En voici les principaux exemples. *C'est l'heure*, disait saint Paul aux Romains, *de nous réveiller du sommeil*, suite et conséquence de la diminution de notre première ferveur. *Car maintenant le salut est plus près de nous que quand nous avons embrassé la foi. Le nuit est avancée, et le jour approche. Dépouillons-nous donc des œuvres de ténèbres et revêtons les armes de la lumière* (Rom., XIII, 11-12). Et aux Philippiens : *Réjouissez-vous dans le Seigneur en tout temps, je le répète, réjouissez-vous. Que votre douceur soit connue de tous les hommes, car le Seigneur est proche. Ne vous inquiétez de rien ; mais en toute circonstance représentez vos besoins à Dieu par des prières et des supplications, avec actions de grâces* (Philip., IV, 4-6). Et aux Hébreux : *La persévérance vous est nécessaire, afin que, après avoir fait la vo-*

lonté de Dieu, vous obteniez ce qui vous est promis. Encore un peu, bien peu de temps, et celui qui doit venir viendra, il ne tardera pas (Heb., x, 36-37). Et saint Jacques à son tour : *Prenez patience, mes frères, jusqu'à l'avènement du Seigneur. Le laboureur, dans l'espérance du précieux fruit de la terre, attend patiemment jusqu'à ce qu'il reçoive la pluie de l'automne et du printemps. Vous aussi, soyez patients, et affermissez vos cœurs, car l'avènement du Seigneur est proche. Ne vous répandez pas en plaintes les uns contre les autres, de peur que vous ne soyez jugés : voici que le juge est à la porte* (Jacob., v, 7-9). Tels sont, dis-je, les textes de la première catégorie. On pourrait sans doute en allonger encore la liste, mais sans utilité ni profit ; car le reste ne consisterait qu'en répétitions ou variantes portant plutôt sur les mots, et ne modifiant en rien, ni pour le fond, ni pour la forme, la difficulté qui se présente, laquelle consiste tout entière dans des déclarations comme celles-ci : *Dominus prope est, adhuc modicum aliquantulum, ecce judex ante januam assistit*, et s'il en est d'autres de même force et de même portée.

Mais la solution de cette difficulté est-elle donc encore à trouver, ou ne pouvons-nous pas dire que nous la tenons déjà ? En effet, nous avons ici une pure et simple mise en œuvre des instructions données par Jésus à ses disciples, dans les pages qui ont fait l'objet de notre pré-

cédente étude. De toute évidence, les exhortations aspostoliques à veiller, à persévérer, à prendre patience, à renoncer aux convoitises mondaines, à se tenir toujours prêt à l'arrivée du Seigneur, en accompagnant de prières son attention et sa diligence, ne sont qu'une application, appropriée aux fidèles de la première heure, des exhortations qui se lisent en saint Matthieu, saint Marc, et saint Luc, comme conclusion du discours eschatologique. D'où il s'ensuit bien clairement, si je ne me trompe, qu'à nous faire entrer dans le légitime et véritable sens de la pensée des apôtres, doivent servir maintenant, sans qu'il soit besoin de démonstrations nouvelles, tous les points précédemment mis en lumière, pour l'exacte compréhension des paroles de Jésus ; et notamment, le principal, le plus marquant, le plus important de tous, qui se rapportait au double aspect sous lequel l'Évangile envisage la parousie : d'une part, en sa réalité *éclatante* du grand jour de Dieu, quand viendra la dernière heure du monde, et de l'autre, en ses anticipations *secrètes* de tous les jours, quand vient la dernière heure de chaque homme individuellement. Toute la question se réduit donc à savoir sous lequel de ces deux aspects la parousie est prise dans les textes précités. Est-ce sous le premier? Alors, oui, la difficulté demeure. Est-ce sous le *second? Alors, la difficulté disparaît par le fait même, et s'évanouit entièrement. Or, la ré-*

ponse ne pourrait être douteuse. Elle dépendra des observations que nous allons mettre sous les yeux du lecteur.

Observons donc, en premier lieu, la teneur des passages dans lesquels se rencontre l'intimation d'une parousie prochaine, à brève échéance, à la veille de se produire. Ces passages seraient-ils peut-être de ceux qui nous représentent le décor, l'appareil, la grande scène du jugement universel? Nullement. Ce ne sont jamais que des textes où la parousie est présentée comme venue du Seigneur ou du Juge, sans autre précision ni détermination, sans addition d'aucune sorte, sans mention directe ou indirecte de la gloire, puissance, et majesté en laquelle elle éclatera au dernier jour du monde. On y lit seulement que *le Seigneur est proche*, *que celui qui doit venir ne tardera pas*, *que déjà le juge est à la porte* : d'où se déduit la conclusion pratique, qu'il y a lieu d'entrer dans les sentiments, et d'aviser aux préparatifs que cette arrivée comporte. Ce n'est donc pas comme en tant d'autres endroits des écrits apostoliques, où est décrit l'avènement glorieux, *adventus gloriae* (Tit., II, 13), de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, en tant que tel; où la parousie devient la révélation (ἀποκάλυψις), l'apparition (ἐπιφάνεια) de Jésus-Christ et de sa gloire. Comme en saint Paul, par exemple, quand il parle aux Thessaloniciens, du jour où *le Seigneur Jésus apparaîtra du ciel*,

avec les messagers de sa puissance, au milieu d'une flamme de feu, pour faire justice de ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile (II Thess., I, 7), et plus bas, du jour *où il viendra pour être glorifié dans ses saints, et reconnu admirable en tous ceux qui auront cru* (*ibid.*, 10) ; et ailleurs, de *la manifestation de Notre Seigneur Jésus-Christ que fera paraître, en son temps, le bienheureux et seul Souverain, le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs* (I Tim., VI, 15) et encore, en la première aux Corinthiens, I, 7, et en celle aux Colossiens, III, 4, et en la seconde aux Thessaloniciens, II, 8, et en la première de saint Pierre, IV, 13, etc., etc.

Certes, voilà autant de textes qu'on ne songera jamais à appliquer à un autre jour qu'à celui des grandes assises de la consommation des siècles, et si c'était dans des textes de cette teneur, que se rencontraient les annonces de prochaine échéance qui font l'objet de la difficulté présente, force serait de reconnaître que ce n'est pas dans la distinction susdite des deux aspects de la parousie, qu'on en trouverait la solution, du moins adéquate et suffisante. Mais non ; on aura beau fouiller les lettres des apôtres, de la première page à la dernière, jamais on ne pourra produire un seul exemple. Que si saint Paul, parlant de l'apparition de la gloire de Notre Seigneur Jésus-Christ, fait en même temps mention de l'époque où elle se réalisera, ce ne sera que pour insinuer

à nouveau, l'impénétrable secret où Dieu a voulu qu'elle restât cachée: *Jusqu'à la manifestation de Notre Seigneur Jésus-Christ*, dit-il dans le texte cité plus haut, μέχρι τῆς ἐπιφανείας τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, *que fera paraître en son temps*, καιροῖς ἰδίοις, *le Roi des rois*, *et le Seigneur des seigneurs*. « En son temps », c'est tout ce que l'apôtre en sait très probablement; dans tous les cas, c'est tout ce qu'il nous en fera savoir. Et ailleurs, au sujet de l'avènement de l'antéchrist que le Seigneur Jésus anéantira par l'éclat de son avènement, τῇ ἐπιφανείᾳ τῆς παρουσίας αὐτοῦ, il se servira de la même façon de parler, qui se dérobe à tout calcul, et échappe à toute évaluation : *Et maintenant vous savez ce qui le retient, pour qu'il se manifeste en son temps*, εἰς τὸ ἀποκαλυφθῆναι αὐτὸν ἐν τῷ αὐτοῦ καιρῷ (II Thess., II, 6.)

Donc, de quelque manière que nous prenions les passages des écrits apostoliques où la parousie est donnée comme prochaine (que ce soit absolument ou comparativement, ou en eux-mêmes ou dans les multiples contrastes qui en font ressortir davantage la signification), tout nous dit, tout nous avertit qu'il s'agit là de cette venue du Seigneur qui s'accomplit secrètement et invisiblement, au fur et à mesure que la mort cueille les âmes humaines, et que sur chacune d'elles est prononcée la sentence irrévocable et définitive, après laquelle ne reste plus que la publication, la mise au grand jour, réservée

à la parousie visible et éclatante de la fin des temps (I Cor., IV, 5) ; de cette venue du Seigneur que nous mettait précédemment sous les yeux l'évangile de saint Luc, en ce chapitre douzième, où, indépendamment de toute allusion à la catastrophe mondiale, il nous était enjoint d'être constamment dans l'attente du retour de notre maître, *afin que dès qu'il arrivera*, sous la figure de la mort, *et frappera à la porte* par les coups qui annoncent l'approche de la mort, *nous lui ouvrions aussitôt*, et lui ouvrions pour être ensuite, si nous sommes vigilants, mis en possession de son royaume, de sa félicité éternelle, de ses richesses inestimables ; de cette venue du Seigneur enfin, que l'on pourra toujours, et en pleine assurance annoncer comme très proche, sans prétendre pour autant pénétrer le grand secret fermé à toute créature, et aux anges même du ciel, le secret dont il est écrit : « Pour ce jour et cette heure-là (où le Fils de l'homme viendra en majesté et puissance juger le monde), personne ne la sait, si ce n'est le Père. »

Et combien justement, combien naturellement surtout, cette même venue du Seigneur, la toute prochaine, celle qui déjà se trouvait en vue, et ne pouvait plus tarder, n'était-elle pas présentée par les apôtres à ceux dont ils voulaient ranimer l'ardeur ou relever le courage ! A ces premiers fidèles, pour la plupart avancés dans la vie, qui avaient souffert et souf-

fraient encore pour la foi (Philip., I, 29-30 ; Heb., x, 32-37 ; Jac., I, 2), qui touchaient à la couronne, qui tentés de faiblir, ou sollicités de déserter les assemblées chrétiennes (Heb., x, 25), n'avaient plus besoin que d'un peu de persévérance pour recueillir le fruit de tant de peines et de labeurs ! « Rappelez-vous ces premiers jours où, après votre conversion, vous avez soutenu un grand combat de souffrances, tantôt exposés comme en spectacle aux opprobres et aux tribulations, tantôt prenant part aux maux de ceux qui étaient ainsi traités. En effet, vous avez compati aux prisonniers, et vous avez accepté le pillage de vos biens, sachant que vous avez une richesse meilleure, et qui durera toujours. N'abandonnez donc pas votre assurance, une grande récompense y est attachée. Car la persévérance vous est nécessaire, afin que, après avoir fait la volonté de Dieu, vous obteniez ce qui vous est promis. Encore un peu, bien peu de temps, et celui qui doit venir viendra, il ne tardera pas. Mon juste (dit l'Écriture) vivra de la foi, mais s'il se retire, mon âme ne mettra pas sa complaisance en lui. Pour nous, nous ne sommes pas de ceux qui se retirent pour leur perte, mais de ceux qui gardent la foi pour sauver leur âme (1) ». Je le demande, n'est-ce pas ce que pourrait dire encore aujourd'hui, sans y retrancher un seul

(1) Heb., x, 32-39.

mot, le partisan le plus résolu d'une durée indéfinie du monde, à ceux qu'il verrait dans les conditions où se trouvaient les Hébreux qu'exhortait autrefois saint Paul ? Et ce sont là les textes où la sagesse moderniste voit la hantise de l'idée que les temps étaient arrivés, que le monde était sur le point de finir ! Qui le pourrait imaginer ?

Mais, s'il était besoin de confirmer ce qui vient d'être dit, par de nouvelles preuves, nous les trouverions en abondance à chacune des pages où les apôtres, par leurs recommandations, leurs avis, leurs conseils, leurs instructions pratiques, laissaient voir, et jusqu'à l'évidence, que l'idée qu'ils se faisaient de l'avenir était de tous points conforme à celle que nous nous en faisons nous-mêmes, encore aujourd'hui. Entendons saint Paul qui, tout à l'heure, disait que le Seigneur était proche, et que celui qui devait venir, ne pouvait plus tarder. Entendons-le, dis-je, exhorter maintenant les fidèles *à vivre en repos, à s'occuper de leurs propres affaires* (I Thess., IV, 11), *à travailler paisiblement, pour manger un pain consciencieusement gagné* (II Thess., III, 12), *à faire des prières, des supplications, des intercessions, pour les rois et pour ceux qui sont constitues en dignité, afin que nous passions une vie paisible et tranquille, en toute piété et honnêteté* (I Tim., II, 1). Est-ce donc là le langage de qui se croit à la veille de l'effondrement de la machine du

monde, et entend déjà les premiers grondements de l'effroyable orage où allait sombrer l'univers ? Mais, pour Dieu ! remarquons bien comment la perspective de l'apôtre ne s'ouvrait que sur un état de choses absolument normal, laissant place à une vie tranquille et régulière, sous la seule condition du maintien de l'ordre social dont sont chargés les dépositaires de la puissance publique, pour qui, précisément à cette intention, il recommandait de prier.

Écoutons saint Jacques, lequel, non content d'annoncer que la venue du Seigneur approchait, montrait encore le Juge déjà sur le seuil de la porte : *ecce judex ante januam assistit !* Et voici maintenant qu'au cours de ses recommandations, il est amené à corriger la présomption de ces chrétiens qui, sans aucun égard à l'incertitude du lendemain, formaient des projets d'avancement et de fortune, se comportant en tout comme si l'avenir leur eût appartenu, et qu'ils eussent été les maîtres d'en disposer à leur gré. Certes, pour ramener ces téméraires à la réalité des choses, c'était le cas ou jamais, de leur remettre devant les yeux la vision de l'imminente catastrophe mondiale, et de leur représenter qu'allait sous peu s'évanouir jusqu'à la dernière base de tant de vains calculs, puisque, d'avenir terrestre, il ne devait plus y en avoir, ni pour eux, ni pour personne. Quel argument en soi plus concluant que celui-là ? Quelle raison aussi, plus appropriée, s'il en

fallait croire l'exégèse moderniste, à la mentalité de la première génération chrétienne ? Et pourtant, au lieu de cela, que voyons-nous ? Une pure et simple remontrance sur la brièveté de la vie, sa fragilité, son peu de consistance, sa durée éphémère et essentiellement aléatoire, toutes choses qui n'ont que faire avec la fin du monde, et qui sont restées, qui resteront éternellement dans les lieux communs de la prédication évangélique : *Vous qui dites : « Aujourd'hui ou demain nous irons dans telle ville, nous y séjournerons une année, nous trafiquerons, et nous ferons des profits », — vous qui ne savez pas ce qui arrivera demain ! Car, qu'est-ce que votre vie ? Une vapeur qui paraît un instant, et s'évanouit ensuite. Au lieu de dire : « Si le Seigneur le veut », ou : « Si nous sommes en vie nous ferons ceci ou cela. » Mais maintenant vous vous vantez dans votre présomption*. (Jac., IV, 13-16). Assurément, rien ici qui prépare, même de loin, aux terreurs que l'histoire, ou pour parler plus exactement peut-être, la légende attribue à l'an mil.

*
* *

La vie, une vapeur qui paraît pendant un petit moment, et qui s'évanouit ensuite ! Voilà donc tout ce que saint Jacques savait de l'avenir, quand il réprimandait la présomption de ceux qui faisaient des projets d'avenir, comme s'ils

avaient été les maîtres de l'avenir. Et voilà aussi ajouterai-je maintenant, à quoi se borne l'horizon des autres, quand ils en appellent à la brièveté du temps, comme à une raison de nous détacher du monde, de ses biens, de ses plaisirs, de ses jouissances même les plus légitimes, pour nous attacher à Celui qui seul demeure éternellement. C'est de la courte durée de la vie qu'ils entendent parler alors ; ce n'est pas de la proximité de la catastrophe suprême. Ainsi par exemple, saint Paul, dans ce passage de la première aux Corinthiens (vii, 25-35), sur lequel s'est exercée comme à l'envi la féconde imagination des historiens de la nouvelle école, et qui, pour cette raison, demande ici une petite explication.

L'apôtre y répond aux questions qu'on lui avait posées au sujet de la virginité, et il commence par déclarer catégoriquement que la virginité n'est pas de précepte, mais de pur et simple conseil ; que c'est une voie plus haute et plus parfaite, laquelle, selon qu'il l'avait déjà insinué (*vers.* 2 et suivants), ne saurait être, en aucune hypothèse, la voie commune, mais seulement celle d'une élite, autrement dit, du petit nombre (1). Pourtant, il n'en a que plus à cœur d'y engager ceux et celles à qui Dieu aurait départi le don d'une vocation si excel-

(1) « Pour éviter toute impudicité, que chacun ait sa femme, et que chaque femme ait son mari, etc. » (*Vers*. 2, *sqq*).

lente (1), et le premier motif par lequel il cherche à les attirer, est l'exemption des soucis, des sollicitudes, des difficultés de tout genre qu'entraîne avec soi le lien du mariage : *Pour ce qui est des vierges*, dit-il, *je n'ai pas de commandement du Seigneur, mais je donne un conseil, comme ayant reçu du Seigneur la grâce d'être fidèle. Je pense donc qu'à cause de la difficulté inhérente à l'état du mariage, il est bon à un homme d'être ainsi. Êtes-vous lié à une femme, ne cherchez pas à rompre ce lien ; n'êtes-vous pas lié à une femme, ne cherchez pas de femme. Si pourtant vous vous mariez, vous ne péchez pas, et si une vierge se marie, elle ne pèche pas ; mais ces personnes auront des afflictions dans la chair, et moi, je voudrais vous les épargner.* Voilà, dis-je, la première raison mise en avant par l'apôtre. Elle consiste dans la libération des multiples embarras, chagrins, tribulations, préoccupations, qui accompagnent d'ordinaire la vie conjugale, et qui faisaient dire à saint François de Sales, que si Dieu avait institué un noviciat pour le mariage, comme on l'a fait pour la vie religieuse, il se trouverait fort peu de novices à vouloir faire profession (2).

(1) « Je voudrais que tous fussent comme moi, mais chacun reçoit de Dieu son don particulier, l'un d'une manière, l'autre de l'autre. » (*Vers.* 7.)

(2) Sur le διὰ τὴν ἐνεστῶσαν ἀνάγκην, que la Vulgate traduit, *propter instantem necessitatem* (*vers.* 26), et qui est en corrélation avec le θλῖψιν τῇ σαρκὶ ἕξουσιν, *tribulationem carnis habebunt* du *vers.* 28, voir saint Jean Chrysostome,

Toutefois cette raison, qui en soi n'est encore que d'ordre temporel et humain, n'est aussi qu'une raison de premier engagement; elle ne fait que préparer la voie, ou si l'on veut, présenter l'appât comme pour amorcer la nature, et maintenant il nous faut monter plus haut.

Saint Paul continue donc: *Mais voici ce que je dis, mes frères. Le temps est court.* Quel temps? Sans difficulté, le temps (καιρὸς) qui nous est donne pour préparer notre éternité; le temps dont, en la seconde aux Corinthiens (vi, 2): « Voici maintenant le temps favorable, voici les jours du salut » ; et aux Galates (vi, 10: « Pendant que nous avons le temps, faisons le bien »; et aux Éphésiens (v, 16): « Rachetons le temps, car les jours sont mauvais ». *Le temps est court*,

en son livre *de la Virginité,* n. 43-58. (*P. G.*, t. xlviii, col. 566 *sqq.*) Le saint Docteur s'y étend longuement sur les tribulations de la vie conjugale, mettant en grand relief les conditions faites au mariage dans la Nouvelle Loi, celles précisément qui avaient fait dire aux disciples, Matth., xix, 10: « Si telle est la condition de l'homme à l'égard de la femme, il vaut mieux ne pas se marier. » A quoi Jésus avait répondu: « Tous ne comprennent pas cette parole, mais seulement ceux à qui cela a été donné. Car il y a des eunuques qui le sont de naissance... ; il y a aussi des eunuques qui le sont devenus par la main des hommes ; et il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes à cause du royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre, comprenne. » Inutile d'ailleurs de faire observer le parfait parallélisme qui se voit ici, entre l'Évangile et saint Paul. De part et d'autre, l'exemption de la servitude du mariage sert d'amorce pour amener aux raisons d'ordre tout à fait supérieur, qui recommandent comme plus parfait, l'état de virginité.

et un peu plus bas : *La figure de ce monde passe.* Il ne dit pas au futur : passera, ou passera bientôt (παράξει), comme se référant à une catastrophe à venir, qui selon lui allait tout emporter. Mais il dit : passe (παράγει) au présent, comme indiquant la propre condition de la figure du monde, qui est d'être toujours en acte de passer. Elle passe, en effet, et passe incessamment, comme passent les rives du fleuve pour ceux qui sont emportés par le courant (le courant de la vie), et qui bientôt seront arrivés au gouffre d'où l'on ne revient pas. Et de ce que le temps de la vie est court, de ce que la figure du monde passe, l'apôtre tire la conclusion, qui est que, s'il y a lieu malgré tout d'user du monde et des légitimes plaisirs qu'il nous peut offrir, du moins faut-il que ce soit en toute modération, et sans y mettre, sans y attacher son cœur ; qu'au surplus, il est un parti meilleur, et incomparablement meilleur, lequel se trouve précisément dans cette bienheureuse liberté indiquée plus haut, où affranchi des obligations et des sollicitudes du mariage, on est mis à même de se donner entièrement à Celui qui seul ne passe ni ne change, c'est-à-dire, à Dieu et aux choses de son service. Mais écoutons bien toute la suite des paroles de l'apôtre : *Voici ce que je dis, mes frères. Le temps est court ; il reste donc que ceux qui ont des femmes, soient comme n'en ayant pas, et ceux qui pleurent, comme ne pleurant*

pas, et ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas, et ceux qui achètent, comme ne possédant pas, et ceux qui usent du monde, comme n'en usant pas ; car elle passe, la figure de ce monde. Et pour moi, je voudrais que vous fussiez sans préoccupations. Celui qui n'est pas marié a souci des choses du Seigneur, il cherche à plaire au Seigneur ; tandis que celui qui est marié a souci des choses du monde, il cherche à plaire à sa femme, et il est partagé. De même la femme, celle qui n'a pas de mari, et la vierge ont souci des choses du Seigneur, afin d'être saintes de corps et d'esprit ; au lieu que celle qui est mariée a souci des choses du monde, elle cherche à plaire à son mari. Or, je dis cela dans votre intérêt, non pour jeter sur vous le filet, mais en vue de ce qui est bienseant, et propre à vous attacher à Dieu sans tiraillements ni partage. Telle la pensée de saint Paul sur la virginité. Se pourrait-il imaginer quelque chose de plus clair ? En résumé, la virginité est bonne, elle est à recommander, et cela pour deux raisons : premièrement, à cause des embarras que l'état du mariage porte avec soi, et secondement, à cause de l'excellence d'une condition où, dégagé des sollicitudes de la vie qui est si courte, et qui à chaque instant nous échappe, on peut en toute liberté soigner les affaires du salut, servir Dieu, et vaquer à la prière. Ces raisons, comme on le voit, n'ont aucun rapport, même apparent, avec l'hypothèse d'une fin du monde prochaine ;

car, qu'on suppose le monde à la veille de finir ou qu'on lui prête encore des milliers d'années de durée, elles gardent invariablement la même force, le même poids, la même valeur.

Et pourtant le modernisme n'en démordra pas. D'une commune voix, il prêche et proclame que les conseils évangéliques sur la continence et la pauvreté volontaires procèdent en droite ligne de la prévision d'une fin des temps imminente, de cette constante préoccupation, pour ne pas dire obsession, qui aurait pesé sur la pensée de Jésus-Christ et de ses apôtres comme un cauchemar. C'est à n'y pas croire. Je lis dans une récente histoire de l'Église qui ne laisse pas que d'être en grand renom d'érudition et de science, et précisément dans le chapitre traitant de l'organisation et de la vie des premières communautés chrétiennes d'après les lettres de saint Paul, cette phrase stupéfiante : « La virginité absolue était louée, et même recommandée, vu l'imminence du dernier jour (1). » Certes, on n'est pas plus affirmatif, et pourtant, ce *vu l'imminence du dernier jour*, où donc l'historien l'aurait-il vu ? dans quel document authentique l'aurait-il découvert ? Si encore saint Paul s'était tu sur les raisons qui lui faisaient recommander la continence, on pourrait peut-être donner comme

(1) L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église* (Paris, 1906) tom. I, ch. 4, page 47.

une sorte d'excuse, que l'auteur, désireux de fournir sur un point de conséquence des explications plausibles, se serait cru autorisé à suppléer par lui-même, et selon ses propres idées, au silence de l'apôtre. Mais non, saint Paul s'est expliqué lui-même, et de la manière du monde la plus nette, la plus catégorique, et la plus intelligible. Il a dit qu'il recommandait la virginité, vu d'abord l'*instantem necessitatem* du verset 26, qui visiblement se rapporte à la *tribulatio carnis* du *verset* suivant; vu ensuite, et principalement, et surtout, la haute convenance de ce qui *facultatem praebet sine impedimento Dominum obsecrandi* (*vers.* 35). Au lieu de cela, on écrit sans broncher, sans glose, ni explication, ni commentaire: vu l'imminence du dernier jour. Mais en vérité, c'est trop abuser de la simplicité de son lecteur, s'il n'est pas averti, et s'il est averti, c'est lui donner une trop belle raison de conclure, que tant que l'office de l'historien ne consistera pas à substituer ses propres fantaisies à l'autorité des documents, un livre ainsi fait manquera toujours des garanties que réclament la dignité et le sérieux de l'histoire.

*
* *

Ce que nous avons dit jusqu'ici semblerait donc plus que suffisant déjà, pour établir le véritable sens des passages où la venue du Seigneur est donnée par les apôtres comme pro-

chaine, et montrer clairement, combien ce sens diffère de celui que leur prête l'exégèse protestante et moderniste. Aussi pourrions-nous en demeurer là, et sans autre forme de procès, passer incontinent à l'examen d'une autre catégorie de textes. Toutefois, afin de ne rien omettre, en un point d'aussi grande importance, de ce qui peut contribuer à éclairer la religion du lecteur, ajoutons encore, en confirmation des conclusions précédentes, quelques nouvelles considérations, qui maintenant nous seront principalement fournies par les épîtres de saint Pierre.

Au chapitre IVe de la première, le prince des apôtres recommandait aux chrétiens par lui évangélisés, de vivre pendant le peu de temps qu'il leur restait à passer en cette vie mortelle, non plus selon les convoitises des hommes, mais selon la volonté de Dieu. *C'est bien assez*, leur écrivait-il, *d'avoir fait autrefois la volonté des païens, en vivant dans le désordre, l'ivrognerie, les orgies, et le culte criminel des idoles. Et eux maintenant, ils s'étonnent que vous ne couriez plus dans le même débordement de débauches, et ils se répandent en blasphèmes et en injures contre vous. De quoi ils rendront compte à celui qui est prêt à juger, non pas les vivants seulement, mais encore les morts.* Et l'apôtre de montrer aussitôt par le fait de la descente aux enfers (autrement dit, au Schéol, le séjour des morts), qu'aux morts aussi s'étend la souverai-

neté du Christ ; que sur eux, et déjà maintenant, sans qu'il faille attendre le jour de la résurrection dernière, s'exerce sa judicature (1). *Or*, continuait-il, *la fin de tous est proche : omnium autem finis appropinquavit.* Et qu'est-ce à dire, la fin de tous ? Sans difficulté : ou bien la fin de chaque homme en particulier, ou, mieux encore, la fin de tous ceux dont il venait d'être question, des païens qui blasphémaient, comme de ceux qu'ils voulaient entraîner à reprendre leurs désordres d'autrefois ; pour eux tous la mort était proche, et avec la mort, le jugement où sont jugés les morts (2). D'où suit, enfin, tout naturellement, l'exhortation à se préparer qui remplit le reste du chapitre, et qui se divise en deux parties. C'est d'abord (*vers.* 7-11), la recommandation des vertus qui constituent le fonds commun et invariable de la vie chrétienne en général : *Soyez donc prudents et sobres pour vaquer à la prière, et surtout ayez une ardente charité les uns pour les autres... Que chacun mette au service de son prochain*

(1) *Vers.* 6 : *Propter hoc enim et mortuis evangelizatum est*, à comparer avec le *verset* 19 du chapitre précédent : *His qui in carcere erant spiritibus veniens praedicavit.*

(2) C'est à tort que l'on traduirait, πάντων δὲ τὸ τέλος ἤγγικεν, *omnium autem finis appropinquavit*, par : *la fin de toutes choses est proche*, comme si πάντων était ici le génitif du neutre πάντα, au lieu que le contexte, et toute la suite du raisonnement, l'indique comme le génitif du masculin πάντες. Il faut donc traduire : *la fin de tous*, à savoir de tous ceux dont il a été parlé dans les quatre versets précédents, païens blasphémateurs, et chrétiens convertis.

le don qu'il a reçu de Dieu, etc. Mais ce sont ensuite (*vers.* 12-19), les avis spéciaux donnés en vue des circonstances particulières qu'allait traverser l'Église, et c'est là que, comme il va de soi, nous irons chercher, sur les idées de prochain avenir qui préoccupaient l'apôtre, l'information la plus sûre et plus autorisée. Or, qu'allons-nous y trouver? Rien absolument de tout ce qui serait dans le sens des conclusions de la nouvelle école. Une seule chose y était mise en perspective, et ce n'était ni la conflagration générale qui précédera l'arrivée du juge, ni l'ébranlement des puissances des cieux qui mettra en frayeur tous les habitants de la terre, ni le fracas qui accompagnera la dissolution de la machine du monde, mais tout simplement la persécution, qui déjà avait commencé à s'abattre sur l'Église, et devait l'exercer presque sans relâche, l'espace de près de trois siècles encore. C'est à supporter le choc de cette épreuve, que saint Pierre préparait les fidèles confiés à ses soins, et, quoi que l'on fasse, quoi que l'on dise, on ne découvrira dans ses paroles aucun indice d'une autre préoccupation ou d'un autre souci : *Mes très chers*, continuait-il, *ne soyez point surpris du feu de persécution qui s'est allumé au milieu de vous pour vous éprouver, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire. Mais, dans la mesure où vous aurez part aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin que, lorsque sa gloire sera mani-*

festée, vous soyez aussi dans la joie et l'allégrese. Si vous êtes outragés pour le nom du Christ, heureux êtes-vous, parce que l'Esprit de gloire, l'Esprit de Dieu repose sur vous. Que nul d'entre vous ne souffre comme meurtrier, comme voleur ou malfaiteur, ou comme avide du bien d'autrui. Mais s'il souffre comme chrétien, qu'il n'en ait pas honte; plutôt, qu'il glorifie Dieu pour ce nom même. Car voici le temps où le jugement va commencer (pour l'éprouver et la purifier) *par la maison de Dieu.*

Même observation à faire sur la seconde épître, qui fut, comme chacun sait, le testament de l'apôtre : l'épître où, après avoir annoncé sa fin prochaine, il adressait aux fidèles ses dernières recommandations, disant qu'il croyait de son devoir, aussi longtemps qu'il était en cette vie mortelle, de les tenir en éveil par ses avertissements, et de faire en sorte qu'après sa mort ils pussent toujours se les remettre à la mémoire (I, 13-15). Or, ces avertissements qui remplissent tout le corps de la lettre, à partir de la seconde moitié du premier chapitre jusqu'à l'épilogue inclusivement, sur quoi portaient-ils donc ? Toujours et uniquement, sur les dangers qui menaçaient l'Église, et cette fois, sur la persécution la plus redoutable de toutes, qui lui devait venir des faux docteurs et des prêcheurs d'hérésies. Mettre les chrétiens qu'il avait engendrés à Jésus-Christ, à couvert de la séduction des nombreuses héré-

sies prêtes à éclore, voilà tout l'objectif de saint Pierre dans le suprême adieu qu'il leur envoyait, au moment de les quitter. Que si, du reste, il faisait à la fin mention de la parousie, bien loin que ce fût pour en intimer la venue imminente, c'était au contraire pour dénoncer et discréditer d'avance les railleurs qui, du prétendu retard du Seigneur dans l'accomplissement de sa promesse, tireraient argument contre la vérité de la promesse elle-même, ainsi qu'il a été dit déjà. Et maintenant, je le demande, comment imaginer que, prenant congé de ceux qu'il aurait crus à la veille d'être surpris vivants par l'effroyable catastrophe, il eût à ce point fait abstraction de la singularité d'une situation si tragique ? Quelle apparence surtout, qu'il eût voulu, en cette circonstance, dissimuler sa pensée sur la proximité de l'événement, en recourant à l'artificieuse considération des mille ans qui devant Dieu sont l'équivalent du jour qui s'est écoulé hier ? C'est donc ici un nouveau et manifeste démenti, venant s'ajouter à tant d'autres, que sous les formes les plus variées, toutes les pages du Nouveau Testament opposent à la thèse moderniste.

*
* *

Mais il y a une dernière considération qui domine tout le reste, et serait à elle seule suffisante pour remettre à sa place le dire des ad-

versaires. C'est que, bien loin de sonner le glas du monde, les épîtres apostoliques en sonnaient plutôt le renouveau : ce renouveau magnifique que lui apportaient l'Évangile et la grâce de Jésus-Christ. Nous y voyons, en effet, poindre la restauration de toutes choses dans le Christ, et non seulement de celles qui regardent la vie future, mais de celles-là aussi qui sont de la terre, et du bon ordre de la vie présente. Restauration de la société politique (1). Restaura-

(1) « Soyez donc soumis à toute institution politique à cause du Seigneur, soit au roi comme souverain, soit aux gouverneurs comme délégués par lui pour faire justice des malfaiteurs, et approuver les gens de bien. Car c'est la volonté de Dieu, que par votre conduite, vous fermiez la bouche aux insensés qui vous méconnaissent. Comportez-vous comme des hommes libres, non pas comme des hommes qui se font de la liberté un manteau pour couvrir leur malice, mais comme des serviteurs de Dieu. Rendez honneur à tous, aimez tous les frères, honorez le roi. » (1 Petr. II, 13-17). — « Que toute âme soit soumise aux autorités supérieures ; car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent, ont été instituées par lui. C'est pourquoi celui qui résiste à l'autorité, résiste à l'ordre que Dieu a établi, et ceux qui résistent attireront sur eux-mêmes une condamnation. Car les magistrats ne sont point à redouter pour les bonnes actions, mais pour les mauvaises. Veux-tu ne pas craindre l'autorité ? Fais le bien, et tu auras son approbation, car le prince est pour toi ministre de Dieu pour le bien. Mais si tu fais le mal, crains, car ce n'est pas en vain qu'il porte le glaive, étant ministre de Dieu pour tirer vengeance de celui qui fait le mal, et le punir. Il est donc nécessaire d'être soumis, non seulement par crainte du châtiment, mais aussi par motif de conscience. C'est aussi pour cette raison que vous payez les impôts, car les magistrats sont les ministres de Dieu, établis pour cette fonction. Rendez donc à tous ce qui leur est dû : à qui l'impôt, l'impôt ; à qui

tion de la société conjugale (1). Restaurations de la société domestique en toutes ses parties et toutes ses dépendances (2). Restauration en-

le tribut, le tribut ; à qui la crainte, la crainte ; à qui l'honneur, l'honneur. » (Rom., XIII, 1-7).

(1) « Vous de même, femmes, soyez soumises à vos maris, afin que s'il en est qui n'obéissent pas à la prédication, ils soient gagnés sans la prédication par la conduite de leurs femmes, rien qu'en voyant votre vie chaste et pleine de respect. Que votre parure ne soit pas celle du dehors : les cheveux tressés avec art, les ornements d'or ou l'ajustement des habits ; mais parez l'homme caché du cœur, par la pureté incorruptible d'un esprit doux et paisible : telle est la vraie richesse devant Dieu... Vous de votre côté, maris, conduisez-vous avec sagesse à l'égard de vos femmes, comme avec des êtres plus faibles, les traitant avec honneur puisqu'elles sont avec vous héritières de la grâce qui donne la vie. » (1 Petr. III, 1-7). — « Que les femmes soient soumises à leurs maris, comme au Seigneur, car le mari est le chef de la femme, comme le Christ est le chef de l'Eglise... Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle, afin de la sanctifier... » (Eph., V, 22-33).

(2) « Vous, serviteurs, soyez soumis à vos maîtres avec toutes sortes de respects, non seulement à ceux qui sont bons et doux, mais encore à ceux qui sont difficiles. Car c'est une chose agréable à Dieu, que ce soit en vue de lui que l'on endure des peines infligées injustement... C'est à quoi vous avez été appelés, puisque le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces... » (1 Petr. II, 18-23), — « Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste. Honore ton père et ta mère... Et vous, pères, n'exaspérez pas vos enfants, mais élevez-les en les corrigeant et en les avertissant selon le Seigneur. Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair avec respect et crainte et dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ, ne faisant pas seulement le service sous leurs yeux, comme pour plaire aux hommes, mais en serviteurs du Christ qui font de bon cœur la volonté de

fin de l'entière société humaine, dans les différentes classes qui la composent, et les devoirs réciproques de justice et de charité qui les lient les uns aux autres (1). Qu'on médite ces pages merveilleuses, et qu'on dise qu'ils étaient dominés par l'idée que le monde allait finir, ceux qui les ont écrites, qui y ont posé avec tant de clairvoyance les bases de la reconstruction de tout l'ordre social tant public que privé, qui d'une main si sûre y ont établi les principes de cette admirable civilisation chrétienne que les siècles à venir devaient voir s'élever sur les ruines de la barbare civilisation du paganisme ! Qu'on prétende cela, qu'on ose le soutenir, ce ne sera qu'une insulte à la raison, un défi jeté au sens commun, le plus impertinent des paradoxes, ou si l'on veut, la plus paradoxale des impertinences qui ait encore figuré dans la liste, pourtant bien longue, des aberrations humaines.

Et, pourtant, dira ici quelqu'un, toutes les raisons alléguées jusqu'à présent ne supprimeront pas les passages si nombreux où les apôtres déclarent en termes exprès qu'on était arrivé, de leur temps, aux derniers jours, à la

Dieu, assurés que chacun, soit esclave, soit libre, sera récompensé par le Seigneur de ce qu'il aura fait de bien. Et vous, maîtres, agissez de même à leur égard, et laissez là les menaces, sachant que leur Seigneur et le vôtre est dans les cieux, et qu'il ne fait pas acception de personnes. » (Eph., vi, 1-9). — Cf. Coloss., iii, 18-25 ; iv, 1, etc., etc.

(1) Jacob., ii, 1-17, et v, 1-6 ; 1 Joan., iii, 11-24, etc.

dernière heure du monde, à la fin, à la consommation des siècles. A quoi nous répondrons que, sans doute, elles ne les suppriment pas, mais que déjà elles se portent garantes d'une pleine et satisfaisante explication ; que, du reste, ces passages constituent une nouvelle catégorie de textes qui demandent des éclaircissements particuliers, à réserver pour l'article suivant.

ARTICLE HUITIEME

LA PAROUSIE DANS LES ÉPITRES DES APÔTRES. LES DERNIERS JOURS, LA DERNIÈRE HEURE, LE DÉCLIN DES SIÈCLES.

Bossuet, au livre IV de son *Histoire des Variations*, donne un bel exemple de la façon dont s'embrouillent dans la lecture de l'Écriture et des Pères, ceux qui s'y engagent dépourvus d'une préparation théologique suffisante, ignorants des règles de l'herméneutique sacrée et de ses principes fondamentaux, dédaigneux de toute direction venue de la tradition ou du magistère de l'Église, et pour tout dire en un mot, avec les seules ressources de leur bel esprit et de la commune critique littéraire. L'exemple nous est offert en la personne de Mélanchthon, qui fut en son temps le plus réputé des humanistes d'Allemagne, et représente d'ailleurs tout ce qu'il y eut d'à peu près respectable parmi les grands chefs de la Réforme. Ce Mélanchthon, auquel on ne pourrait refuser sans injustice une certaine dose de sincérité et de zèle pour la religion, avait com-

mencé d'abord par soutenir fortement la réalité de la présence de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie. Il avait même composé un livre du « sentiment des saints Pères sur la cène », où il avait recueilli beaucoup de passages très exprès pour la vérité du dogme catholique. Sauf que, dans la suite, il était venu à s'apercevoir que, parmi le grand nombre de textes cités, plusieurs étaient faussement attribués à ceux qui n'en étaient pas les auteurs, et cette désagréable découverte lui avait été la cause d'une première déconvenue. Pourtant, ce ne fut rien encore. Bientôt survint une autre raison d'embarras, et plus grave et plus foncière, que Bossuet expose en ces termes :

« Ce qui l'embarrassa davantage, c'est de trouver dans les anciens beaucoup d'endroits où ils appelaient l'eucharistie une figure. Il ramassait les passages, et il était étonné, disait-il, *d'y voir une grande diversité*. Faible théologien, qui ne songeait pas que l'état de foi ni de cette vie ne permettait pas que nous jouissions de Jésus-Christ à découvert ; de sorte qu'il se donnait sous une forme étrangère, joignant nécessairement la vérité avec la figure, et la présence réelle avec un signe extérieur qui nous la couvrait. C'est de là que vient dans les Pères cette diversité apparente qui étonnait Mélanchthon. La même chose lui eût paru, s'il y eut pris garde de près, sur le mystère de l'incarnation, et sur la divinité du Fils de Dieu, avant

que les disputes des hérétiques eussent obligé les Pères à en parler plus précisément. *Et en général, toutes les fois qu'il faut accorder ensemble deux vérités qui semblent contraires, comme dans le mystère de la Trinité et dans celui de l'Incarnation, être égal et être au-dessous* (égal au Père, et au-dessous de lui), *et dans le sacrement de l'Eucharistie, être présent et être en figure* (présent substantiellement, mais sous des espèces étrangères) : *il se fait naturellement un langage qui paraît confus, à moins qu'on n'ait, pour ainsi parler, la clef de l'Église, et l'entière compréhension de tout le mystère...* Mélanchthon n'en savait pas tant... Grand humaniste, mais seulement humaniste, il n'avait guère pu apprendre d'antiquité ecclésiastique avec son maître Luther, et il était tourmenté d'une étrange sorte, des contrariétés qu'il croyait voir dans les saints Pères. »

Telle fut, d'après Bossuet, l'histoire des doutes d'abord, puis des méprises, et finalement des palinodies de Mélanchthon sur le dogme de l'eucharistie. Or, l'histoire est à noter, elle est à retenir, car ce n'est pas un cas isolé, ni un accident fortuit; c'est, au contraire, un cas qui se répète avec la constance et la régularité d'une loi, partout où l'interprétation des Écritures est livrée, comme ici, aux seules ressources de la littérature et de l'esprit privé. Elle se répète, en particulier sur le point précis de la parousie, chez nos modernistes actuels,

que nous voyons déroutés, de la même façon et dans les mêmes conditions, par les contrariétés qu'ils croient trouver dans les écrits des apôtres. Et de fait, ne lisons-nous pas dans saint Paul, par exemple, pour ne point parler des autres, tantôt que la parousie était proche, qu'elle était aux portes, qu'elle ne pouvait plus tarder, et tantôt qu'il ne fallait ajouter aucune créance aux bruits répandus sur l'imminence de sa venue? Aucune, dis-je, et pour la bonne raison qu'avant son arrivée, bien des événements, et des plus considérables, devaient avoir à se réaliser. Et comment accorder ensemble des choses qui semblent si contraires? Être près et être loin? Encore dans l'inconnu de l'avenir, et déjà en vue, déjà sur le point de s'accomplir?

Il y aura donc une double explication. Pour ceux qui se servent de « la clef de l'Église », de la clef qui donne « l'entière compréhension de tout le mystère » tel qu'il est envisagé par l'Écriture, ils reconnaîtront sans difficulté les deux points de vue que nous avons longuement expliqués dans les articles précédents. Ils diront que la parousie selon saint Paul, si loin qu'elle pût être par rapport à l'universalité du monde, ne laissait pas que d'être en même temps très proche par rapport à chaque homme en particulier, et à ceux-là notamment, parvenus pour la plupart au terme de la carrière, que l'apôtre exhortait et avait directement en

vue. Et cette explication si naturelle et si simple, pour peu qu'on ait compris le principe sur lequel elle repose, a le double avantage de donner, d'une part, pleine satisfaction à l'esprit, et de l'autre, d'être en parfait accord avec les données générales de la foi, qui ne souffrent dans les livres inspirés d'erreur d'aucune sorte.

Mais combien différente sera la solution de ceux qui, sans aucun souci de la clef dont l'Église a la garde, sans nul égard à la règle de la tradition, sans s'être même jamais donné la peine de savoir qu'il existe un glossaire propre aux écrivains sacrés, sont demeurés ainsi que Mélanchthon, « seulement humanistes » ! Pour eux, ils ne sauront qu'une chose : c'est que les premières générations chrétiennes étaient obsédées de l'idée que le monde allait finir, et que, *malgré certains traits épars qui nous montrent saint Paul affranchi par instants de cette obsession* (1), il faut bien reconnaître qu'elle a pesé sur l'esprit des apôtres eux-mêmes, et jusque dans la rédaction de leurs épîtres, que pourtant tout chrétien est tenu de révérer comme écrites sous la dictée ou inspiration de l'Esprit de Dieu. Et voilà leur explication à eux : explication ouvertement contraire à la foi catholique, mais à laquelle les conduit fatalement l'ignorance où ils sont

(1) L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Eglise*, tome 1, chap. 4, pag. 41 (Edition de 1906).

des idiotismes de l'Écriture, et de sa manière propre d'envisager les choses.

Autant faudra-t-il en dire maintenant, des conclusions qu'ils tirent d'une autre catégorie de textes, que la suite de notre sujet nous amène à examiner ; je veux parler de ceux où les apôtres appellent couramment le temps où ils vivaient, *les derniers jours* (1), *la dernière heure* (2), ou encore *la fin et le déclin des siècles* (3).

*
* *

Certes, s'il est un point où l'Écriture a une manière de parler qui lui soit entièrement propre, c'est bien celui qui concerne la chronologie du monde. Il suffirait, pour s'en convaincre, de l'ouvrir à la toute première page, là où est racontée la formation de l'univers en six différentes périodes qui sont appelées les six jours. Il est vrai qu'on remplirait des bibliothèques entières avec les opinions si diverses et si contradictoires qui furent émises au cours des âges sur les jours de la Genèse. Que n'en a-t-on pas dit, que n'en a-t-on pas écrit ? Toutefois, il semble bien qu'aujourd'hui, après tant de découvertes faites dans les entrailles du globe, où se conservent intacts les registres authentiques du processus de la création (du

(1) Act., II, 16 *sqq.* ; II Tim., III, 1 ; I Petr. III, 3, etc.
(2) I Joan., II 18.
(3) I Cor., X, Hebr., IX, 26.

moins à partir de l'époque où commença l'individualisation de la terre par sa séparation d'avec la masse primitive), il ne soit plus guère possible de conserver le moindre doute sur leur véritable signification.

Laissons donc de côté l'interprétation de saint Augustin: interprétation à laquelle il ne fut amené que par une version fautive d'un texte de l'Ecclésiastique(1), et aussi, et principalement, comme il l'explique lui-même à différentes reprises, par la nécessité d'échapper à des difficultés d'ordre physique, auxquelles il ne voyait, dans l'état des sciences naturelles de son temps, aucune sorte de solution (2). Ne parlons pas non plus de l'invention de quelques modernes, pour qui la semaine génésiaque n'aurait été qu'une semaine commune et vulgaire, pendant les six jours de laquelle Dieu aurait représenté à Adam nouvellement créé, en autant de tableaux distincts, c'est-à-dire en six grandes visions imaginaires, l'histoire de l'origine des choses. Étrange idée en vérité, qui permettrait encore de dire que Dieu a révélé en six jours la création du ciel et de la terre, mais non plus, qu'il *les a faits en six jours*,

(1) Eccl., XVIII, 1. Saint Augustin lisait avec la Vulgate : *Qui vivit in aeternum creavit omnia simul*, celui qui vit éternellement a tout créé *en même temps*. Au lieu que le grec porte : a tout créé, κοινῄ, *communiter*, c'est-à-dire, tout *sans exception*.

(2) *De Gen. ad litt*, liv. I, c. 19; liv. IV, c. 28, *et alibi passim*.

selon que le dit formellement l'Écriture en maints endroits divers (1). Ne nous embarrassons pas davantage dans l'ancienne opinion classique qui tenait ces jours de la création pour des jours de vingt-quatre heures : opinion démentie et démontrée insoutenable, moins encore, s'il se peut, par les fouilles exécutées dans les entrailles du sol, que par les particularités si frappantes du texte de Moïse. Je dis : les particularités du texte de Moïse, au nombre desquelles il en est une qui, plus que toutes les autres, devra ici retenir notre attention. C'est que les jours dont il y est parlé, sont visiblement des jours qui, bien loin d'être réglés par le cours uniforme du soleil ou d'un astre quelconque, n'ont d'autre mesure de leur durée que la durée même des ouvrages auxquels ils correspondent, et d'après lesquels ils se distinguent ; qui commencent avec un ouvrage commençant, pour finir avec ce même ouvrage finissant ; qui se déroulent et se succèdent selon que se déroulent et se succèdent les grandes phases de l'œuvre de la formation du monde, et ainsi, se donnent d'eux-mêmes pour des jours d'une bien autre condition que ceux qui composent nos semaines, nos mois et nos années (2).

Reste alors à y voir les grandes époques cosmiques, que l'Écriture, il est vrai, ne nous dé-

(1) Exod., xx, 11 ; xxxi, 17, etc.

(2) Dixitque Deus : fiat... et factum est ita... et factum est dies unus, dies secundus, dies tertius, etc.

crit que dans leurs traits les plus généraux et les plus saillants ; mais encore le faut-il reconnaître, en toutes les choses du moins qui sont susceptibles de passer par notre contrôle, d'une manière merveilleusement concordante avec les plus fermes données de nos sciences modernes, et notamment de la géologie. En effet, une fois mise à part l'œuvre des deux premiers jours, étrangère celle-là à la géologie proprement dite, « laquelle ne prend la terre qu'à l'époque où les sédiments commencèrent à se déposer au fond des mers, et où la vie put naître et se développer sur son écorce suffisamment refroidie (1) », il n'est rien dans la description de Moïse, que n'appuient de la manière la plus nette, je ne dis pas les hypothèses ou conjectures, mais les mieux fondées des conclusions de cette science : soit qu'il s'agisse de la première formation des mers et de *l'aride*, autrement dit des continents, par laquelle débute l'œuvre du troisième jour, ou encore de l'admirable végétation qui se produisit à cette époque sur les terres nouvellement émergées, et nous valut ces immenses dépôts de charbon où l'industrie moderne a trouvé le principe de sa force motrice ; soit qu'il s'agisse de la nouvelle répartition de la chaleur et de la lumière qui se fit au quatrième jour, par l'organisation définitive

(1) A. de Lapparent, *Traité de Géologie, Morphologie terrestre.*

de notre système solaire actuel, avec lequel commença la différence des climats ; soit enfin et surtout, qu'il s'agisse de l'ordre selon lequel la vie animale prit graduellement possession de notre planète, par la création des animaux aquatiques d'abord, puis des bêtes terrestres, et tout à fait en dernier lieu, de l'homme (1).

Tels sont donc les jours de la Genèse : des époques d'une immense durée, divisées entre elles selon les différents progrès par lesquels il a plu à Dieu d'amener le monde de l'état informe et chaotique où il le fit en la création première, à l'état de beauté et de perfection où nous le voyons présentement. Car, « lui qui pouvait tout, qui pouvait par un seul décret de sa volonté créer et arranger toutes choses, et par un seul trait de sa main, pour ainsi parler, mettre l'ébauche et le fini dans son tableau, et tout ensemble le tracer, le dessiner et le parfaire, il a voulu néanmoins... faire et marquer l'ébauche de son ouvrage, avant que d'en montrer la perfection ; et après avoir fait d'abord comme le fond du monde, il en a voulu faire l'ornement avec six différents progrès qu'il a voulu appeler six jours (2) ». Six jours ! Certes, nul ne disconviendra qu'il y ait là une manière de dire qui n'est pas dans la façon du parler ordinaire ; que ne comportent pas les conven-

(1) Cf. de Lapparent, *op. cit.*, passim.

(2) Bossuet, *Elévations*, 3e Semaine, V.

tions reçues, surtout au regard du style uni de la simple narration; dont on chercherait en vain un autre exemple dans les littératures profanes, et que partant il faut reconnaître comme appartenant au glossaire propre de l'Écriture, aux yeux de laquelle, « mille ans sont comme le jour d'hier quand il passe, et comme une veille de la nuit (1) ».

Or, ce qui maintenant demande à être bien considéré, c'est que cette façon si particulière de distinguer les époques à travers la durée des temps géologiques, s'est ensuite étendue aux temps de notre histoire, en ce qui concerne la suite de la religion, depuis son premier commencement après la chute originelle, jusqu'à son terme final à la consommation des siècles. « Je vois, dit saint Augustin, dans le texte des divines Écritures, comme six âges laborieux qui sont distingués les uns des autres par certaines lignes de démarcation, et ont un rapport de similitude avec les six jours dans lesquels Dieu est dit avoir fait le ciel et la terre (2). » Et ailleurs : « Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre, et depuis lors jusqu'aux temps actuellement en cours inclusivement, on compte six âges, comme vous le savez pour l'avoir souvent entendu dire : d'Adam au déluge, du déluge à Abraham, et selon que saint

(1) Psaume LXXXIX, 4.

(2) August., *de Genes. contra Manichaeos*, liv. I, c. 23.

Matthieu en son évangile continue et distingue, d'Abraham à David, de David au retour de la déportation à Babylone, du retour de la déportation à Babylone au premier avènement de Jésus-Christ, de là à la fin du monde (1). » Et ces différents âges se divisent entre eux, non par une longueur ou mesure de temps déterminée, à la façon de nos jours, de nos années et de nos siècles, mais seulement à la façon des jours de la Genèse, selon les différents progrès qui ont marqué sur terre l'évolution de la religion, laquelle, toujours une et identique à elle-même quant à son fond, a eu cependant diverses phases ou divers états successifs : « Sous la loi de nature et sous les patriarches, sous Moïse et sous la loi écrite, sous David et sous les prophètes ; depuis le retour de la captivité jusqu'à Jésus-Christ, et enfin sous Jésus-Christ même, c'est-à-dire sous la loi de grâce et sous l'Évangile (2) ».

(1) August., *in Joan.*, tract. 9, n. 6. — Cf. *Contra Faustum*, liv. XII, c. 8 ; *Contra Adimantum*, c. 7, etc.

(2) Cette distinction des différents âges de la religion doit être soigneusement notée comme étant une clef pour la solution de nombre de difficultés. Combien, par exemple, à qui les choses de l'histoire sainte ancienne paraissent au-dessus de toute créance, pour la raison qu'ils n'en veulent juger que d'après les critériums propres aux temps de l'évangile, semblables en cela à des gens qui s'attendraient à voir en hiver ce qui n'appartient qu'à la saison d'été, ou *vice versa*. C'est ce que fait souvent observer saint Augustin dans ses livres contre Fauste le Manichéen, et autres adversaires de la Loi et des Prophètes.

C'est d'abord l'âge patriarcal. On y voit le commencement de la révélation dans ses deux articles fondamentaux, touchant la fin surnaturelle, d'une part, et la providence qui nous y conduit, de l'autre (1) ; puis, dès que le péché eut renversé l'économie première, la promesse du relèvement par le Rédempteur (2). Alors donc, la foi en ce Rédempteur à venir, jointe à l'observance de la simple loi naturelle, faisait tout le fond de la religion, qui du reste, n'avait d'autre forme sociale que la familiale, ni d'autre gouvernement que l'ancien gouvernement du genre humain, où chaque père de famille était prince dans sa maison. Cet état de choses dura jusqu'au déluge. Après le déluge il fut instauré et de nouveau mis en vigueur, avec les quelques additions que réclamaient les conditions nouvelles de l'humanité renaissante. Si ce n'est que ces conditions mêmes devaient aller toujours en empirant, car à mesure qu'on s'éloignait de l'origine des choses, les hommes brouillaient les idées qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres ; les enfants indociles ou malappris n'en voulaient plus croire leurs grands-pères décrépits qu'ils ne connaissaient qu'à peine après tant de générations. D'autre part, un mal nouveau, le mal de l'idolâtrie avait surgi, et déjà menaçait d'infecter le

(1) Heb., xi, 6.

(2) Genes., iii, 15.

monde tout entier. Ce fut alors qu'avec la vocation d'Abraham, s'inaugura une nouvelle et mémorable phase de la religion, faisant suite aux deux précédentes, anté et postdiluviennes, de l'époque patriarcale (1).

C'est qu'en la personne d'Abraham, il faut voir le peuple dont il était la souche, le peuple que Dieu entendait se réserver en le séparant des autres, pour y conserver son culte et y préparer l'avènement du Rédempteur. Voici ses tout premiers commencements sous les tentes de Mambré, de Socoth et de Sichem, puis son émigration en Égypte, sa prodigieuse multiplication, sa délivrance de la servitude, ses pérégrinations dans le désert, son entrée dans la terre promise, ses longues guerres contre les peuplades palestiniennes, suivies enfin de la paisible et tranquille possession du pays que Dieu lui avait assigné comme demeure. Tout cela pour remplir le troisième âge. Et ce troisième âge sera marqué par trois grands faits caractéristiques entre les autres: d'abord, par le renouvellement plusieurs fois répété de la promesse déposée aussitôt après la chute sur le berceau du monde; ensuite, par l'institution de la circoncision comme signe et sceau de l'alliance conclue par Dieu avec la descendance d'Abraham, d'où le Messie promis devait sortir; enfin et surtout, par la promulgation

(1) Bossuet, *Hist. univ.*, IIe partie, c. 1, *passim.*

de la loi de Moïse, dont les multiples observances, toutes figuratives du Christ à venir, allaient se greffer pour les Juifs sur le fond invariable et toujours persistant de la loi primitive. Et ainsi, à la religion patriarcale succédait la religion mosaïque, laquelle pourtant, encore a son premier stade, n'arrivait à son plein et régulier exercice qu'au début du quatrième âge qui s'ouvre avec l'avènement de David.

En effet, durant toute la période des Juges et le règne de Saül qui la suivit, le service cultuel n'avait eu encore qu'une installation provisoire. Le temple, que le Deutéronome (XII, 5 *sqq.*) désignait comme centre et foyer de la religion d'Israël, manquait toujours, et ce fut David qui le premier, après avoir affermi son trône et achevé la pacification de tout le pays, en décida la construction, en désigna l'emplacement, en rassembla les matériaux, laissant ensuite à son fils Salomon le soin d'exécuter ce que lui-même n'avait fait que préparer. La fondation du temple fut donc un événement considérable. Il marqua le commencement du fonctionnement régulier de l'institution mosaïque, et par là même le point de départ d'une époque nouvelle, laquelle pourtant se distinguera des précédentes par un caractère plus remarquable et plus nettement accusé encore. Car en même temps que le culte de l'ancienne loi arrivait au point de son plein développement, montait aussi sur l'horizon d'Israël le

plein soleil de la prophétie messianique. Le quatrième âge sera par excellence l'ère des prophètes « a Samuel et deinceps (1) » : des grands prophètes, dis-je, dont la succession se déroule pendant une durée de plus de cinq cents ans, avec des annonces admirables où les traits du Messie attendu se dessinent et se déterminent toujours davantage. C'est David, c'est Isaïe, c'est Michée, c'est Joël, c'est Osée, c'est Jérémie, c'est Ezéchiel, c'est Daniel, et les autres. Et quels noms que ceux-là ! Quels oracles magnifiques ! Quel accroissement continu des lumières de la révélation ! Quelle marche progressive vers cette plénitude des temps où, toutes promesses accomplies, la religion atteindra enfin son apogée !

Toutefois, nous n'y sommes pas arrivés encore. Reste, pour nous en séparer, tout le cinquième âge, qui comprendra les temps du second temple bâti par Zorobabel après le retour de la captivité. C'est la période de l'attente. On y remarque particulièrement trois choses : la fermeture de la prophétie de l'ancien testament (Malach., IV, 4-6) ; le dernier signal donné de l'arrivée relativement prochaine du *Désiré* de plus de quarante siècles déjà (Agg., II, 7-10 ; Zach., IX, 9 ; Malach., III, 1) ; enfin, la diffusion des Juifs dans les principales parties du monde, dans la Haute Asie, dans l'Asie Mi-

(1) Act., III, 24.

neure, dans l'Égypte, dans la Grèce, et jusqu'au centre même de l'empire de Rome, pour y répandre les Écritures, pour y faire éclater le nom et la gloire du Dieu d'Israël parmi les Gentils, pour y jeter par là les premiers fondements et comme la première amorce de leur conversion future au Messie qui arrivait.

Enfin, Jésus-Christ paraît au temps prédit par les prophètes, pour accomplir tout ce qu'avaient prédit les prophètes. Il prêche sa céleste doctrine, fonde son Église, institue ses sacrements, s'offre sur la croix, victime propitiatoire pour nos péchés à tous, ressuscite, remonte au ciel nous ouvrant par la vertu de son sang les portes de la vie éternelle. A peine remonté au ciel, il promulgue sa loi par le moyen de ses apôtres ; par leur moyen également, il l'établit par tout le monde, et voici maintenant le sixième âge. C'est celui de la révélation désormais close, de l'accomplissement de toutes les figures, de la dernière phase de la religion sur la terre, après laquelle nulle autre ne viendra plus, nulle autre ne pourrait même venir. Car la loi évangélique, dite aussi la loi de grâce, apportait, avec la plénitude des richesses de la rédemption, le don de tout ce que les lois précédentes représentaient d'espérances, et renfermaient de promesses. En conséquence, elle se substituait à elles toutes, et les abrogeait toutes, non pour être plus tard abrogée à son tour, et remplacée elle aussi par une éco-

nomie meilleure, mais pour durer à perpétuité, sans retranchement, ni addition, ni modification, jusqu'à ce que le jour du Seigneur vienne clore l'entière série des temps, et inaugurer l'aboutissement de toutes choses aux gloires de la bienheureuse éternité. C'est là ce que saint Paul montre et développe si magnifiquement dans la splendide épître aux Hébreux, qu'il faudrait rapporter ici et commenter du commencement jusqu'à la fin (1). C'est ce que quiconque a tant soit peu pratiqué nos saintes lettres, reconnaîtra aussitôt comme étant le caractère propre de la loi nouvelle et la différence essentielle qui la distingue de toutes les institutions des âges antérieurs. C'est enfin ce qui nous est une clef pour entendre clairement le véritable sens de ces expressions, « les derniers jours », « la dernière heure », « la fin ou l'achèvement des siècles », dans le style des écrivains sacrés.

En effet, ce n'étaient pas là des locutions employées pour signifier un bref intervalle de temps jusqu'à la castastrophe suprême, mais bien pour désigner, selon ce qui vient d'être exposé, le dernier et définitif état de la religion ici-bas, et, par conséquent aussi, au point de vue qui est celui de l'Écriture, le dernier âge de l'humanité : mais qu'on le remarque bien, le dernier âge dont rien pour autant ne déterminait la durée, laquelle, brève ou longue,

(1) Heb., VII-XII.

restait toujours cachée dans l'impénétrable secret où il a plu à Dieu de l'enfermer. Ce que saint Thomas, à la suite de saint Augustin, explique par la comparaison de la vieillesse qui est le dernier âge de la vie humaine, et se distingue précisément par cette particularité, qu'elle n'est pas comme l'enfance, ou la jeunesse, ou l'âge mûr, comprise en des bornes précises, mais n'a ni terme préfix, ni limites définies, ni mesure déterminée que l'on puisse lui assigner d'avance. Et ainsi, dirons-nous, en est-il, toutes proportions gardées, de ces « derniers jours », de cette « dernière heure », de cette « fin des âges » dont la mention revient si fréquemment dans les écrits apostoliques. C'est en vain qu'on y voudrait voir une indication qui ne s'y trouve absolument pas, attendu que, de la vieillesse aussi il sera toujours vrai de dire qu'elle est dans notre vie la dernière heure et la dernière phase ; ce qui n'empêche pourtant que parfois elle n'égale pas seulement, mais dépasse encore en durée chacun des âges qui l'avaient précédé (1).

(1) « Dicendum quod ex hoc quod dicitur, *novissima hora est*, vel ex similibus locutionibus quae in Scriptura leguntur non potest aliqua quantitas temporis sciri. Non enim est dictum ad significandum aliquam brevem horam temporis, sed ad significandum novissimum statum mundi, qui est quasi novissima aetas ; quae quanto temporis spatio duret, non est definitum, cum etiam nec senio quod est ultima aetas hominis, sit aliquis certus terminus definitus. » S. Thom., *Suppl.*, q. 88, a. 3 ad 3um.

*
* *

Telle est donc la solide explication que nous fournit, relativement à la difficulté présente, la tradition patristique. Et cette explication, déjà si fondée par elle-même, va maintenant recevoir une nouvelle et plus ample confirmation, de la tradition de la Synagogue : de la Synagogue, dis-je, dont nul, j'imagine, ne songera à récuser l'autorité, pour ce qui est du sens à attribuer aux locutions en usage chez les anciens prophètes. Or, c'est une chose reçue et admise sans conteste par toute l'exégèse rabbinique, que dans la langue des prophètes, la formule « les derniers jours » désigne purement et simplement *les temps du Messie et de sa loi.* « Il est dans la tradition des anciens Hébreux, observe Rosenmüller avec la compétence qu'on lui connaît, que par la formule *novissimi dies* sont désignés les temps messianiques (1). » Et que faut-il entendre par temps messianiques ? Sans contredit, selon que le nom même nous l'indique, toute l'époque allant de la venue du Messie à la consommation des siècles, en d'autres termes, du premier au second avènement du Seigneur.

En veut-on davantage ? Eh bien ! voici qui sera plus concluant encore : c'est que ce même sens, comme nous l'allons voir, est celui qui se dégage invariablement de ladite formule ou de

(1) Rosenmüller, in Isaï., II, 2 ; Jerem., XLVIII, 47 ; XLIX, 39, etc.

ses équivalents, dans tous les passages des écrits apostoliques que nous opposent nos adversaires les modernistes.

Quand saint Pierre, par exemple, dans le discours inaugural adressé à la multitude accourue aux portes du cénacle après le prodige de la première Pentecôte, débutait en disant : *Ce que vous voyez, c'est ce qui a été annoncé par le prophète Joël : Dans les derniers jours, dit le Seigneur, je répandrai de mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront*, etc., que pensons-nous que pût être alors la signification de ces mots, *dans les derniers jours* ? Y avait-il peut-être dans les circonstances du moment, y avait-il dans l'événement qui venait de se produire, y avait-il dans la mentalité actuelle des apôtres ou de la foule assemblée devant eux, quoi que ce fût qui motivât une déclaration sur les derniers jours entendus au sens où les prend l'objection ? Absolument rien. Et qui donc alors pouvait seulement songer à la venue d'une prochaine fin du monde ? Les préoccupations étaient certes bien ailleurs. Elles allaient uniquement à la question qu'avait laissée pendante le récent drame du Calvaire, et qu'avivaient encore les choses extraordinaires dont le cénacle était devenu le théâtre. Cette question, c'est celle que saint Pierre venait trancher à la face de Jérusalem, de son peuple, de ses princes, et de son Sanhédrin, en proclamant bien haut ces deux choses : première-

ment, que les temps messianiques étaient arrivés, comme le prouvait le présent accomplissement de la prophétie de Joël *sur l'effusion du Saint Esprit dans les derniers jours* (vers. 14-21), et secondement, que le Messie était ce Jésus de Nazareth peu auparavant attaché à la croix et mis à mort par la main des impies, selon que l'attestait l'éclatant miracle de sa résurrection (vers. 22-36). Voilà tout le discours du prince des apôtres en cette solennelle promulgation de la loi nouvelle ; où il est de toute évidence que *les derniers jours* par lui mentionnés ne comportaient pas d'autre signification que celle que nous avons déclarée, établie, et expliquée plus haut.

Même conclusion à tirer maintenant de l'examen des textes similaires qui se présentent dans les épîtres canoniques. Lorsque saint Paul en l'épître aux Hébreux montrait la différence entre le grand-prêtre des Juifs entrant chaque année dans le sanctuaire avec le sang des boucs et des taureaux, par lequel il était impossible que les péchés fussent expiés, *et le Christ venu une seule fois en l'achèvement des siècles*, ἐπὶ συντελείᾳ τῶν αἰώνων, *pour abolir enfin le péché par son propre sacrifice* (Heb., IX, 26) : que pouvait-il donc désigner par cette expression, συντέλεια τῶν αἰώνων, sinon le susdit âge messianique, envisagé à présent comme nécessaire dénouement et aboutissant obligé des âges qui l'avaient précédé, annoncé, préparé et préfi-

guré ? En effet, comme il le dit aussitôt après, au début du chapitre suivant (Heb., x, 1), les précédents âges n'avaient eu que les ombres des biens à venir, *umbram enim habens lex futurorum bonorum, non ipsam imaginem rerum* ; et c'est seulement dans l'âge messianique, que par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, et en Jésus-Christ, les ombres avaient pris corps, que les figures étaient passées en réalités. En ce sens, par conséquent, ce même âge était bien, et au pied de la lettre, l'*achèvement* (συντέλεια) de tous les autres. Il était leur accomplissement, leur complément, leur terme : leur terme, dis-je, quelle que dût être d'ailleurs l'étendue de sa durée, ou restreinte au court espace d'une ou deux générations, ou au contraire prolongée à travers une indéfinie série de siècles.

C'est là incontestablement la doctrine de saint Paul, la plus authentique, la plus avérée ; c'est le thème qu'il développe en long et en large, d'un bout à l'autre de l'épître aux Hébreux en particulier. Et comment alors se refuser à reconnaître le véritable sens de l'expression incriminée, en un endroit précisément où sont expressément mises en opposition, d'une part, la figure du grand prêtre de l'ancienne loi rapportée ci-dessus, et de l'autre, la réalisation de la figure en Jésus-Christ ? Qu'on y réfléchisse, qu'on y regarde de près, qu'on se réfère au contexte immédiat, aussi bien qu'à l'argument

général de la lettre tout entière, et l'on devra convenir que le sens susindiqué est le seul possible, le seul s'accordant avec le sujet et l'enchaînement du discours, sans que l'on voie la moindre place pour la question du voisinage de la parousie, ici encore entièrement hors de propos, comme de considération.

Tel également le sens d'une incise analogue du chapitre dixième de la première aux Corinthiens (x, 11), où l'apôtre, après avoir rapporté les particularités de la sortie d'Égypte et du séjour des anciens Israélites dans le désert, dit que « toutes ces choses leur étaient arrivées en figure, et avaient été écrites pour notre instruction, à nous *qui sommes parvenus à la fin des siècles : in quos fines saeculorum* (τὰ τέλη τῶν αἰώνων) *devenerunt* ». Où l'on voit exactement la même opposition entre le temps des figures sous Moïse, et celui de leur accomplissement sous Jésus-Christ ; de sorte que c'est encore l'ère messianique, conçue encore comme terme et aboutissant des anciens âges, que désigne la formule τὰ τέλη τῶν αἰώνων, à peine différente d'ailleurs, quant à la forme, de celle employée par saint Paul dans le passage précédent.

Et quand à son tour saint Jean écrira, dans sa première épître (II, 18) : *C'est la dernière heure ; comme vous avez appris que l'antéchrist doit venir, il y a dès maintenant plusieurs antéchrists ; par là nous connaissons que c'est la dernière heure* : lui aussi il ne fera encore, il ne

fera toujours que désigner cette même ère messianique, quoique maintenant par une autre particularité qui lui est propre. Car si, comme il le dit un peu plus bas (III, 8), c'est pour détruire les œuvres du diable que le Fils de Dieu a paru, il va de soi que ce ne pouvait être sans que le diable se posât, soit de sa personne, soit par le moyen de ses suppôts, en antagoniste déclaré de qui venait le déposséder de son empire. De là donc, en ce qui regarde les temps messianiques, un nouveau caractère marqué ici par saint Jean, qui est d'être les temps des *antimessies*, autrement dit, des antéchrists, et non seulement de l'antéchrist par excellence, annoncé pour les approches de la catastrophe finale, mais encore des antéchrists précurseurs, des antéchrists hérésiarques, chefs de sectes, coryphées d'impiété, venus et à venir avant que s'engage la lutte suprême et définitive.

Saint Jean n'a donc pas une conception différente de celle de saint Paul et de saint Pierre, et si tous trois s'accordent pour parler de la dernière époque du monde comme d'une époque déjà courante de leur temps, c'est toujours et partout, qu'on le retienne bien, en vertu de ce principe, que pour eux la dernière époque, le dernier âge, c'est l'âge que nous avons dit, qui d'un autre nom s'appelle l'ère de la loi chrétienne, ou, ce qui revient au même, de la loi évangélique sous laquelle nous avons l'honneur et le bonheur de vivre.

*
* *

Mais une dernière difficulté maintenant se présente. On nous objecte une chose qui suffirait pour rendre inutile tout ce qui a été dit jusqu'ici. C'est que, de quelque nom qu'on le décore, ce dernier âge était positivement réduit par saint Paul à la pure et simple durée de la première génération chrétienne, et cela dans trois passages formels, explicites, catégoriques, à savoir : dans la première aux Thessaloniciens (IV, 13-18), et dans deux autres endroits parallèles (I Cor., XV, 51-52, et II Cor., V, 3), où l'apôtre, parlant des vivants que le dernier jour trouvera encore sur la terre, témoignait assez, par l'emploi constant de la première personne du pluriel, qu'il se considérait comme devant être personnellement du nombre, lui et ceux auxquels il écrivait.

« Nous ne voulons pas, écrivait-il aux Thessaloniciens, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui se sont endormis, afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres qui n'ont pas d'espérance. Car si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se sont endormis en lui. En effet, nous vous déclarons ceci d'après la parole du Seigneur : *Nous, les vivants, les laissés de reste pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis*. Car au

signal donné, à la voix de l'archange, au son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui sont morts dans le Christ ressusciteront d'abord. *Puis nous, les vivants, les laissés de reste, nous serons emportés avec eux à la rencontre du Seigneur dans les airs, et de cette façon nous serons pour toujours avec lui.* Ainsi donc consolez-vous les uns les autres par ces paroles ». Voilà comment parlait saint Paul, en raison apparemment de la ferme conviction où il était, que de son vivant, que du vivant des fidèles qu'il instruisait, viendrait le grand jour de Dieu. Car autrement qu'aurait-il voulu dire par ces paroles si précises du verset 15 : *Nos qui vivimus, qui residui sumus in adventum Domini*, qu'il repète encore au verset 17, comme pour en souligner la portée, et y mieux fixer l'attention de ses lecteurs ? *Nous les vivants*, dit-il. Et qui, *nous*, sinon Paul lui-même, avec ceux auxquels sa lettre s'adressait ? C'est sur quoi se fondent les adversaires, c'est où ils voient une pièce de conviction décisive, un argument sans réplique.

Mais pour nous (qu'est-il besoin de le dire ?), nous y voyons bien autre chose, et nous tenons pour très assuré qu'aux yeux de quiconque voudra y réfléchir et y regarder de près, tout ici se réduit à une simple façon de parler que le contexte met pleinement en lumière, et non sans fournir, en surplus, une nouvelle et très positive confirmation de toutes nos conclu-

sions antécédentes, ainsi qu'avant de finir, nous essayerons de le montrer.

Remarquons d'abord quelle est l'erreur que saint Paul se proposait de corriger. C'était l'erreur de ceux qui, encore novices dans la doctrine de la foi, s'étaient persuadés qu'à la gloire du jour du Seigneur n'auraient point de part les morts déjà couchés dans leurs tombeaux, mais que des seuls vivants se devait entendre ce qu'on lit dans l'Évangile, *qu'arrivant sur les nuées du ciel, le Fils de l'homme enverrait ses anges rassembler ses élus des quatre vents, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre*, pour les rendre participants de son triomphe (Matth., XXIV, 31). Et dans cette fausse persuasion, ils s'affligeaient outre mesure au sujet de leurs défunts ; ils les pleuraient, ou bien comme ne devant pas ressusciter du tout, ou du moins comme devant manquer à cette éclatante manifestation du Christ en sa parousie, objet, comme l'on sait, des plus ardentes aspirations des chrétiens de la première heure. Saint Paul les instruit donc, et les rassure entièrement aussi bien sur l'un que sur l'autre point. La résurrection glorieuse de ceux qui se sont endormis dans la foi et la charité de Jésus, est une conséquence nécessaire de la résurrection de Jésus lui-même ; il n'y a donc pas lieu de les pleurer comme s'ils ne devaient pas se relever, en la bienheureuse immortalité, de la poussière de leurs tombeaux : c'est la première chose. Et

vient ensuite la seconde, qui est que les vivants du dernier jour, réservés pour l'avènement du Seigneur, ne seront en rien avantagés au-dessus des autres, en ce qui regarde la participation au triomphe de la parousie. Car les « dormants » se réveilleront de leur sommeil à la vie immortelle, tandis que les vivants, de leur côté, y entreront par un rapide changement ne comportant aucune pause durable dans la mort, *et tous ensemble, tous en même temps, vivants et dormants de tout à l'heure*, seront emportés à la rencontre du Seigneur, dont à tout jamais ils ne seront plus séparés. Tel est, dis-je, l'enseignement précis par lequel saint Paul combattait et détruisait la fausse idée que ses néophytes s'étaient faite au sujet des morts, et nous n'avons pas à entrer ici dans des développements qui seraient étrangers à notre sujet. Mais il faut nous arrèter sur la seule chose qui importe à la solution que nous cherchons, savoir sur la manière dont l'épître désigne chacune des deux catégories qu'il vient de mettre en scène, comme devant avoir une égale part au triomphe du Christ en son dernier avènement.

Voici, en premier lieu, les morts, et quels sont ces morts ? Évidemment, il ne peut s'agir ici de l'universalité des morts, j'entends de tous ceux indistinctement, qui seront gisants dans les sépulcres à l'arrivée du Fils de l'homme. Car parmi eux, combien de réservés à ce que l'Évangile appelle la résurrection de condamna-

tion, tandis que ceux-là seuls sont maintenant en cause, qui ressusciteront pour la vie, et la vie de l'éternelle gloire. On comprend donc pourquoi, en parlant de ces morts, saint Paul ne dit jamais *les morts* tout court, mais bien, *les morts dans le Christ*, οἱ νεκροὶ ἐν Χριστῷ (*vers.* 16), ou encore : *ceux qui se sont endormis en Jésus*, κοιμηθέντας διὰ τοῦ Ἰησοῦ (*vers* 14); par où il désigne les seuls élus, les seuls prédestinés. Au surplus, c'est chose assez claire par elle-même, qui n'a besoin d'aucune explication, et si nous la signalons à la particulière attention du lecteur, c'est qu'elle va servir maintenant à éclaircir ce qui est dit de la seconde catégorie, celle des vivants, où réside toute la difficulté.

Les vivants qui seront sur la terre à l'arrivée du grand jour, et qui, de compagnie avec les morts dont il vient d'être parlé, en partageront la gloire, sont désignés par la formule suivante du *verset* 15, répétée encore au 17 : Ἡμεῖς οἱ ζῶντες οἱ περιλειπόμενοι εἰς τὴν παρουσίαν τοῦ Κυρίου, de mot à mot, *nous, les vivants, les laissés de reste pour l'avènement du Seigneur*. Examinons-en attentivement tous les termes, et pour plus de clarté, dans l'ordre que voici : premièrement οἱ ζῶντες ; secondement, ἡμεῖς ; troisièmement, οἱ περιλειπόμενοι. Et de cet examen ressortira peut-être un sens bien différent de celui où nos modernistes triomphent, et que la première vue aurait pu nous laisser supposer à nous-mêmes.

Οἱ ζῶντες d'abord : les vivants, ceux du dernier jour, c'est entendu ; mais lesquels ? Peut-être l'universalité de ceux qui peupleront le monde au moment où les signes avant-coureurs du jugement commenceront à éclater ? Evidemment non, car dans le nombre, combien de pécheurs impénitents, combien d'incroyants, combien d'infidèles, combien de réprouvés, qui loin d'être emportés glorieux à la rencontre du Seigneur, seront laissés en perdition au milieu de l'effondrement universel ! « Et comme il arriva aux jours de Noé, dit Notre Seigneur dans l'évangile, ainsi il arrivera à l'avènement du Fils de l'homme. Les hommes mangeaient et buvaient, ils se mariaient et mariaient leurs filles jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et le déluge les surprit. *Alors, de deux hommes qui seront dans un champ, l'un sera pris, l'autre laissé ; de deux femmes qui seront à moudre à la meule, l'une sera prise, l'autre laissée.* » Telle est la séparation qui se fera des vivants d'avec les vivants, à cette heure dernière du monde ! De même donc que, tout à l'heure, il ne pouvait s'agir de l'universalité des morts, ainsi maintenant ne peut-il s'agir de l'universalité des vivants, et par suite il fallait un déterminatif qui limitât la compréhension du terme οἱ ζῶντες aux seuls justes, aux seuls fidèles, aux seuls amis de Jésus. Et ce déterminatif, où le trouverons-nous ? Justement dans le terme incriminé, dans ce pronom de la première personne du pluriel

accolé ici par l'apôtre qui dit : Ἡμεῖς οἱ ζῶντες, *nous, les vivants*, au même sens qu'il avait dit en parlant des morts, οἱ νεκροὶ ἐν Χριστῷ, les morts dans le Christ, κοιμηθέντας διὰ τοῦ Ἰησοῦ, endormis en Jésus.

Et, en effet, qui ne sait que ledit pronom de la première personne du pluriel est couramment employé dans le langage usuel pour désigner confusément, et sans autre détermination particulière, ceux de la classe, de la catégorie à laquelle appartient celui qui parle, surtout si à la même classe, à la même catégorie, appartiennent, avec lui, ceux à qui ou devant qui il parle ?

Assurément, si moi Français, je disais que *nous* venons de gagner une seconde bataille de la Marne, à personne pour autant ne viendrait l'idée que je me mets personnellement du nombre de ceux qui l'ont gagnée (1). Et si, parlant devant un public nombreux, j'ajoutais que, selon toutes les probabilités, *nous* serons à Berlin dans un avenir plus ou moins rapproché, personne non plus de ceux qui sont dans l'auditoire, ne se croirait personnellement compris dans l'amplitude du *nous* collectif dont je me serais servi. En vérité, il serait bien inutile, pour une chose si simple, de multiplier les exemples qui viennent d'eux-mêmes se présenter à l'esprit, et il n'y a plus qu'à faire

(1) Ces lignes étaient écrites au mois d'octobre 1918.

l'application au cas qui nous occupe. Car, ne serait-ce pas peut-être, dans l'acception qui vient d'être indiquée, que saint Paul prendrait maintenant ce *nous*, ἡμεῖς, qui fait à quelques-uns si grosse difficulté ? N'est-ce pas la catégorie, la classe des fidèles comme tels, qu'il avait ici en vue, plutôt que les Titius, les Caius, les Sempronius qui la composaient au moment où il écrivait ? Bref, quand pour désigner les vivants que le dernier jour verra se joindre à l'armée triomphante des glorieux ressuscités, enlevés dans les airs à la rencontre du Seigneur, l'apôtre disait, parlant à ses fervents néophytes, *nous, les vivants*, ἡμεῖς οἱ ζῶντες, n'est-ce pas comme s'il eût dit, sans autre précision ni détermination de personnes, *les nôtres alors vivants ?* Les nôtres, c'est-à-dire ceux de notre bord, de notre parti, de notre communion, les croyants, les amis de Jésus et de son avènement, par opposition à ceux que la seconde aux mêmes Thessaloniciens présente (I, 8-10) comme ne connaissant pas Dieu, n'obéissant pas à l'Évangile, et devant par suite, au jour de la parousie, subir la peine d'une perdition éternelle, loin de la face du Seigneur et de l'éclat de sa puissance ? Oui, sans le moindre doute possible, voilà bien le sens que rend la teneur de la lettre, et que confirme encore de la façon la plus expresse, tout l'ensemble du contexte.

Pour ce qui est du contexte, nous ne saurions,

sans nous exposer à de fatigantes redites, en examiner ici les coins et les recoins. Nous ne le ferons donc pas. Il est toutefois un point qui ne se peut absolument passer sous silence, et qu'il faut en finissant signaler brièvement à l'attention du lecteur. C'est le trait par lequel l'apôtre achevait de désigner les derniers fidèles que la dernière heure du monde devait trouver vivants sur la terre : οἱ περιλειπόμενοι εἰς τὴν παρουσίαν τοῦ Κυρίου. Car, que ce trait est significatif, qu'il vient bien à notre affaire, et quelle nouvelle confirmation il apporte à nos précédentes assertions, en détruisant toujours plus à fond le dire des adversaires, qui est que, par ces mots, *nous*, *les vivants*, saint Paul se serait visé personnellement lui-même, avec ceux à qui sa lettre s'adressait ! Toute la remarque porte sur le participe περιλειπόμενοι, du verbe λείπω, λείπομαι, qui partout où il est employé, partout où il entre, soit comme radical, soit comme composant, donne l'idée d'un reste, d'un faible reste détaché de la masse. C'est ainsi, par exemple, que dans l'épître aux Romains (IX, 27), saint Paul, citant Isaïe, écrit : *Quand le nombre des fils d'Israël serait comme le sable de la mer, un faible reste seulement sera sauvé*, τὸ ὑπόλειμμα σωθήσεται. Et plus bas (XI, 5), comparant le petit nombre des Juifs convertis à l'Evangile, avec les sept mille hommes qui n'avait pas fléchi le genou devant Baal : *Aujourd'hui aussi*, dit-il, *il y a un reste selon un choix de grâce*, λίμμα κατ' ἐκλογὴν

χάριτος. Mais avec combien plus de force encore, cette même idée ne ressort-elle pas dans la phrase de notre texte : *Nous les vivants, les laissés de reste pour l'avènement du Seigneur !* Ils ne devaient donc être qu'un reste, un reliquat ; s'il était permis de parler de la sorte, un résidu, *qui residui sumus*, selon la traduction très exacte de la Vulgate ; quelque chose enfin comme une arrière-garde venant en tout dernier lieu, après que le gros de l'armée est déjà passé. Ce qui, en d'autres termes, voulait dire que dans l'idée de saint Paul les fidèles vivants du dernier jour ne seraient qu'un tout petit nombre, une toute petite minorité, comparativement à la masse des chrétiens endormis dans le Christ : juste l'inverse, comme cela saute aux yeux, de ce que comportait l'hypothèse du jugement arrivant aux cours de l'âge apostolique.

C'est ainsi que l'exégèse moderniste est déboutée de ses prétentions, et perd ses positions les unes après les autres. Il n'est pas un seul passage des épîtres des apôtres sur lequel elle puisse établir un argument tant soit peu fondé en raison. Resterait maintenant l'Apocalypse de saint Jean qui exige un examen à part, et cet examen fera la matière des deux articles suivants.

ARTICLE NEUVIÈME

La parousie dans l'Apocalypse. Le véritable sujet de la grande prophétie du Nouveau Testament.

La révélation de Jésus-Christ que Dieu lui a donnée, pour découvrir à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt, et qu'il a fait connaître en l'envoyant par son ange à Jean son serviteur, qui a rendu témoignage à la parole de Dieu, et de tout ce qu'il a vu de Jésus-Christ. Heureux celui qui lit et qui écoute les paroles de cette prophétie, et garde les choses qui y sont écrites, car le temps est proche. C'est ainsi que commence l'Apocalypse (I, 1-3).

Et voici maintenant comment elle se termine (XXII, 6-20) : *Le Seigneur Dieu des esprits des prophètes a envoyé son ange pour découvrir à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt. Voici que je viens bientôt... Ne scellez pas les paroles de la prophétie de ce livre, car le temps est proche... Je viendrai bientôt, et ma rétribution est avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres... Moi Jésus, j'ai envoyé mon ange pour*

vous rendre témoignage de ces choses dans les Églises... Oui, je viendrai bientôt. Amen : venez, Seigneur Jésus.

On le voit, la déclaration de la fin n'est que la répétition de celle du commencement, et cette déclaration qui ouvre et ferme l'Apocalypse, qui l'encadre en son entier et en embrasse tout le contenu, qui en est le premier et le dernier mot, l'alpha et l'oméga, se présente par là même comme chose de toute première importance dans l'économie du livre. Ce n'est pas là un trait accidentel qu'il soit loisible de négliger et de mettre de côté, un détail incidemment ajouté, un accessoire enfin, sans connexion avec l'argument principal. C'est au contraire un point essentiel entre tous, qui porte sur tout l'ensemble de la révélation que saint Jean, par le ministère de l'ange, a reçue de Jésus-Christ : où, par conséquent, force nous est de voir une indication donnée sur le sens général de la prophétie, un jour jeté sur ses obscurités, et une clef devant servir à en ouvrir les arcanes.

D'un autre côté, deux affirmations bien nettes et bien catégoriques y sont à relever : la première, que les événements qui font l'objet des prédictions apocalyptiques devaient arriver bientôt, *quae oportet fieri cito* ; la seconde, que bientôt aussi viendrait Jésus apportant avec lui sa rétribution, pour rendre à chacun selon ses œuvres, *ecce venio cito, et merces mea me-*

cum est, reddere unicuique secundum opera sua. Et ces deux affirmations, considérées surtout en tant que se complétant et s'éclairant l'une l'autre, paraîtront sans doute, aux yeux de beaucoup, justifier les idées modernistes sur l'annonce, dans les écritures du Nouveau Testament, d'une parousie toute prochaine.

Car il ne faudrait pas songer à contester ici le sens du mot *bientôt* (ταχύ, ἐν τάχει), qui visiblement doit être pris dans son sens obvie et naturel, sans qu'il y ait lieu d'en appeler, pour se tirer d'embarras, à la parole de saint Pierre disant que, « pour le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour ». Autre chose, en effet, est l'estimation du temps comparativement à l'éternité de Dieu, autre chose son évaluation par rapport à nous qui y sommes sujets. On comprend fort bien que, quand on parle de Dieu, on dise que devant lui, et par rapport à l'éternité qui lui est toujours présente, tout est court. Mais ce qu'assurément on ne comprendrait plus du tout, c'est que Dieu, à nous parlant, usât de la même mesure, d'une mesure qui, en abrégeant également tous les temps, en supprime aussi par là même toutes les différences ; et que, pour nous marquer des événements devant arriver, par exemple, dans mille, dix mille, cent mille ans d'ici, il nous assurât qu'ils viendront bientôt, et que le temps en est proche. Beaucoup moins encore comprendrait-on qu'il insistât sur

la prochaine échéance des événements annoncés, avec ce luxe d'expressions qui se remarque dans les derniers versets du dernier chapitre, où la proximité est affirmée, assurée, inculquée coup sur coup, de toutes les manières possibles jusqu'à cinq fois consécutives : *quae oportet fieri cito* (vers. 6) *et ecce venio velociter* (vers. 7) ; *tempus prope est* (vers. 10) ; *ecce venio cito* (vers. 12) ; *etiam, venio cito* (vers. 20). Nous faudrait-il quelque chose de plus ? Eh bien ! voici plus encore. Car tandis qu'il avait été dit à Daniel recevant l'annonce prophétique de la persécution d'Antiochus, qui elle-même était le type et comme le crayon de la suprême persécution de l'antéchrist : *Scelle la prophétie, car le temps est éloigné* (Dan., VIII, 26, à comparer avec XII, 4, 9) ; maintenant, au contraire, il est dit à saint Jean (Apoc., XXII, 10) : *Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre*, comme si ce livre devait rester longtemps fermé. Et la raison lui en est aussitôt donnée : parce que le temps où doit éclater l'accomplissement des prédictions qu'il renferme, va arriver, *tempus enim prope est.* Ce qui donnait à entendre de la manière la plus formelle et la plus évidente du monde, que, si les choses révélées à Daniel lui étaient annoncées pour un lointain avenir, il n'en était pas ainsi de celles révélées à saint Jean, qui devaient commencer à se dérouler incontinent après lui.

Voilà donc les deux points sur lesquels porte

toute la difficulté que présente l'Apocalypse, et qu'il nous reste à éclaircir dans ces derniers articles : en premier lieu, l'annonce de l'accomplissement prochain des prédictions apocalyptiques ; en second lieu, l'annonce de la venue également prochaine de Jésus pour rendre à chacun selon ses œuvres. Et comme l'un et l'autre de ces deux points réclament une explication à part, nous les examinerons séparément l'un après l'autre, en commençant par le premier qui est aussi le principal, le second n'ayant besoin pour s'éclaircir que des principes antécédemment posés, lesquels, ainsi qu'on le verra, trouveront derechef, et dans l'Apocalypse elle-même, une nouvelle, formelle, et définitive consécration.

*
* *

Parmi les préjugés concernant les livres de la sainte Écriture, il n'en est pas de plus généralement répandu que celui qui tient l'Apocalypse pour être, ou exclusivement, ou du moins dans sa partie principale, la prophétie de la fin des temps, de ses signes avant-coureurs, des événement qui la précéderont, des catastrophes qui l'annonceront. Interrogez, en effet, à ce sujet la plupart de ceux qui s'intéressent aux choses de la religion, et y ont quelque culture : immanquablement, et à bien peu d'exceptions près, ils vous répondront que d'abord l'Apocalypse est un livre sibyllin qu'il ne faut pas

même tenter de déchiffrer, vu que tous ceux qui en ont voulu faire l'essai, y ont misérablement échoué ; qu'au surplus, si l'intelligence en est peut-être réservée à l'avenir, pour le moment du moins on n'en sait vaguement qu'une seule chose : c'est que ce sont des prédictions regardant l'antéchrist, les derniers combats de l'Église, la persécution suprême, la venue d'Hénoch et d'Élie, l'apparition du juge des vivants et des morts, les assises générales de l'humanité avec ce qui s'ensuivra dans les éternels châtiments et les éternelles récompenses.

Mais combien étrange, combien incroyable, combien paradoxale surtout, leur paraîtrait l'opinion de celui qui, même appuyé sur la grande autorité de Bossuet, essayerait timidement de soutenir que la partie de l'Apocalypse visant directement et immédiatement les derniers jours, tient tout juste dans le livre la place d'une dizaine de versets, exactement des neuf derniers du chapitre xxe ! Sûrement, comme à saint Paul prononçant dans l'Aréopage le mot de résurrection des morts, on lui dirait de revenir pour se faire entendre une autre fois, si grande et si considérable est la puissance du préjugé communément reçu. Or, ce préjugé, l'école moderniste ne pouvait naturellement se faire faute de le mettre en valeur dans la question de la parousie, et d'y chercher une base très assurée d'argumentation. Et de fait, s'il est vrai que la fin du monde est l'objet, ou unique

ou du moins principal, des prédictions de l'Apocalypse ; si d'autre part, selon que nous l'avons clairement montré plus haut, ces mêmes prédictions y étaient incontestablement données comme devant s'accomplir bientôt, il s'ensuit rigoureusement qu'au dire de nos Écritures, le monde, au moment des visions de Patmos, était bien à la veille de finir, et la grande révélation du Christ sur le point d'avoir lieu.

Ainsi toute la question présente se réduit à un seul point : quel est le véritable objet des prédictions apocalyptiques ? Est-ce la fin du monde ? Alors nous n'avons plus qu'à nous incliner, et à passer condamnation. Est-ce au contraire quelque autre chose ? Alors la difficulté s'écroule, comme s'écroule une construction dont s'évanouit la base. La chose vaut donc la peine d'être examinée de près, et afin de mieux circonscrire le champ sur lequel doit porter la discussion, commençons par jeter un rapide coup d'œil sur le plan et la division de la grande prophétie du Nouveau Testament.

Comme le fait observer Bossuet au commencement de son admirable commentaire, les fonctions du ministère prophétique se réduisaient à trois principales, dont la première était de reprendre, d'avertir et d'exhorter ; la seconde, de prédire et d'annoncer l'avenir ; la troisième, de consoler et d'encourager par la promesse des récompenses. N'allons donc pas chercher ailleurs le plan et l'ordonnance de

l'Apocalypse, cette prophétie incomparable, terme et couronnement de toute l'œuvre des anciens prophètes. Et en effet, après le chapitre Ier qui tient lieu de prologue ou de préface, nous trouvons les avertissements et les exhortations. Ils remplissent les chapitres II et III, où saint Jean reçoit ordre d'envoyer aux sept évêques d'Asie les blâmes ou les éloges que méritaient leurs Églises, avec les recommandations appropriées aux conditions de chacune d'elles. Puis, viennent en second lieu les prédictions, qui sont la partie de beaucoup la plus considérable de l'ouvrage, et vont du chapitre IV au chapitre XX inclusivement. Toutes, elles se tirent de ce livre de l'avenir, fermé et scellé, que personne ne pouvait ni ouvrir ni regarder, mais qui, une fois remis aux mains de l'Agneau pour qu'il en rompît les sceaux (V, 1-10), laissait échapper ses mystérieux secrets. Enfin, voici en troisième lieu les promesses de la félicité future, dont nous est fait le ravissant tableau dans les deux derniers chapitres XXI et XXII, où paraît la céleste Jérusalem « toute belle et toute parfaite dans le recueillement de tous les saints, et le parfait assemblage de tout le corps mystique de Jésus-Christ ».

Telle est, dis-je, la division très naturelle de l'Apocalypse, et l'on voit de suite, par ce rapide exposé, que ce n'est ni la première partie, ni la troisième, mais seulement la seconde, celle des prédictions, qui entre présentement

en cause. Encore faudra-t-il en éliminer les chapitres IV et V, qui ne sont qu'un prélude consacré à représenter le théâtre de la vision, et à décrire l'appareil de la scène où l'Agneau, divin protagoniste, reçoit des mains de celui qui était assis sur le trône le livre mystérieux dont il allait lever les scellés. De sorte qu'en fin de compte la série des oracles concernant les événements à venir commence exactement avec le chapitre sixième, pour se clore définitivement avec le vingtième.

C'est donc sur les quinze chapitres inclus et compris dans ces deux termes extrêmes, que porte la question posée plus haut ; j'entends la question de savoir s'il est vrai, oui ou non, que, conformément au préjugé vulgaire, les prédictions apocalyptiques visent directement, soit en leur entier, soit dans leur majeure et principale partie, la suprême catastrophe et les événements avant-coureurs. A quoi nous répondons sans hésiter par une dénégation absolue, que justifieront, si nous ne nous abusons, les multiples raisons qui vont être proposées à la considération et aux réflexions du lecteur.

*
* *

Et d'abord une observation préliminaire. C'est que, s'il fut jamais une prophétie qui, selon les principes exposés au début de cette étude, ne se puisse bien comprendre qu'après

coup, c'est-à-dire à la lumière des faits accomplis (du moins dans tout son ensemble et la liaison de ses diverses parties), ce doit être, avant toutes les autres, celle de l'Apocalypse. Cela ressort avec une pleine évidence de la manière qui lui est propre, du style énigmatique dans lequel elle est écrite, des symboles, des images, des métaphores tout à fait *sui generis* dont elle est enveloppée et comme voilée du commencement jusqu'à la fin : bref, de tout ce qui faisait dire à saint Jérôme, qu'elle contenait autant de mystères que de mots, *tot sacramenta quot verba*. Et n'y aurait-il pas là déjà, de quoi exclure *a priori* l'hypothèse d'une Apocalypse ayant pour unique, ou du moins pour principal objet, ce qui ne devait arriver que quand le monde aurait été au point même de finir ? Car on se demande aussitôt quelle en eût pu être alors l'utilité, également nulle, à ce qu'il semblerait, soit qu'on se place avant, soit qu'on se place après l'événement : si l'on se place après, parce que, dans l'hypothèse, le temps d'après ne serait plus que celui de la vie future, pour lequel, visiblement, les prophéties ne sont pas faites ; et si l'on se place avant, parce qu'il n'y a pas d'apparence que sans le fil conducteur des faits accomplis, on parvienne jamais à une interprétation, je ne dis pas conjecturale et fantaisiste dont nous n'avons que faire, mais certaine et authentique, de tant de mystérieuses figures formant un labyrinthe plus compliqué

encore, et plus ténébreux que celui d'où jadis Ariane donna à Thésée le moyen de sortir.

Aussi bien, n'est-ce pas ici l'unique raison de l'idée si généralement répandue, à laquelle nous faisions allusion plus haut ? Je dis de cette idée qui tient l'Apocalypse pour un logogriphe inintelligible et indéchiffrable, disons le mot, pour une sorte de rébus pouvant tout au plus servir à exercer l'imagination de désœuvrés, qui n'ayant rien à faire dans le monde tandis qu'il dure, ont du moins la prétention de lui apprendre quand et comment il finira : chimériques créateurs d'interprétations plus chimériques encore. Mais maintenant, je le demande à tous ceux qui croient à l'inspiration de nos saintes Écritures : serait-il possible que telle fût la vraie et réelle condition d'un livre dont Dieu lui-même serait l'auteur, et qu'il aurait donné, ainsi que tous les autres, à son Église comme devant servir à enseigner, à convaincre, à corriger, à instruire, selon cette parole de saint Paul à Timothée : *Omnis scriptura utilis ad docendum, ad arguendum, ad erudiendum in justitia?* Certes, poser la question dans ces termes, c'est déjà la résoudre, et j'imagine que ceux-là mêmes qui parlent de la désespérante incompréhensibilité de l'Apocalypse, ne pourront guère s'empêcher de voir ici tout ce que l'hypothèse renfermerait d'invraisemblable, disons plutôt, d'inadmissible. Que ce leur soit donc un premier indice qu'ils pour-

raient bien se tromper sur le véritable objet de la prophétie de saint Jean, et qu'ils le situent fort mal, dans un avenir où les faits de l'histoire ne devant jamais servir à trouver le fil de tant d'oracles si disparates et si obscurs pour la plupart, il n'y aurait plus de place que pour des interprétations en l'air, ne reposant sur aucun fondement objectif ferme et assuré.

Mais, je le répète, ce n'est là encore qu'une remarque préliminaire, et qui ne vaudra, si l'on veut, contre les adversaires, qu'à titre de pure et simple présomption. Venons-en maintenant à des arguments plus topiques, et commençons par en établir la base, cette solide base qui, comme il vient d'être dit, fera toujours défaut à quiconque se lancera dans l'exégèse apocalyptique sur les seules données du texte, indépendamment de toute direction ou information puisée aux sources de l'histoire.

*
* *

Si nous parcourons les grands faits de l'histoire depuis l'époque de saint Jean à Patmos jusqu'à nos temps modernes, nous n'en trouverons certainement aucun qui égale, pour l'importance et l'étendue, l'écroulement de l'empire romain sous les coups redoublés des Barbares au commencement du Ve siècle, et la décomposition qui, s'en étant suivie, finit par

aboutir, contre tout ce que l'on aurait pu attendre, à la formation des divers royaumes de la chrétienté, sortis les uns après les autres de cet immense chaos. Que l'on se place en effet au point de vue de l'historien, ou que l'on remonte avec le théologien jusqu'aux raisons dernières des choses, d'un côté comme de l'autre on arrive à la même constatation d'un événement absolument hors de pair. Pour l'historien, ce sera la disparition définitive de la civilisation antique, allant faire place à une civilisation entièrement nouvelle, c'est-à-dire à un état social désormais réglé suivant les principes et les lois de l'Évangile. Pour le théologien, ce sera l'étonnante réalisation des grandes lignes du plan divin, si longtemps à l'avance marquées dans les anciennes prophéties, et notamment dans celle de Daniel sur la succession des empires, lorsque le colosse qui avait paru en songe à Nabuchodonosor, « fut réduit en cette fine poussière qu'emporte le vent d'été », et que « la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne, et remplit toute la terre ».

Eh bien ! c'est ce fait immense, le plus vaste, le plus fécond de l'histoire, qu'à la lumière de l'histoire elle-même, nous allons trouver prédit dans l'Apocalypse, et avec une telle netteté, une telle abondance de preuves, une telle précision de détails, qu'il sera impossible aux plus aveugles de ne pas le reconnaître. C'est le

maître événement qui occupe la principale place dans la prophétie de saint Jean, qui en donne aussi la clef, en indique le sens, et du point central où il est mis, en éclaire toute la suite, assez du moins, pour qu'il ne puisse plus rester de doute sur l'objet véritable et adéquat des prédictions apocalyptiques.

Ouvrons donc cette mystérieuse Apocalypse aux chapitres XVII et XVIII, qui sont précisément le point central d'où nous avons dit que doit venir la lumière, et voyons-y en tout premier lieu, présentée sous le nom mystique de Babylone, la Rome impériale, la Rome déesse de la terre et des nations, mère de l'idolâtrie et persécutrice des saints.

Nous sommes à l'endroit de la vision où sept anges viennent de recevoir sept coupes pleines de la colère de Dieu, avec ordre de les verser sur la terre (XVI, 1). Dieu s'est ressouvenu *de la grande Babylone qui a fait boire à tous les peuples du vin de la fureur de sa prostitution* (XIV, 8), et il va maintenant *lui donner à boire le vin de l'indignation de sa colère* (XVI, 19). C'est alors qu'un des sept anges s'approche de saint Jean et lui dit (XVII, 1 *sqq.*) : *Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux, avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus... Et je vis*, continue saint Jean, *une femme assise sur une bête couleur d'écarlate, pleine de noms de blasphèmes, qui avait sept têtes et dix cornes.*

La femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierres précieuses et de perles, et tenait en sa main un vase d'or plein de l'abomination et de l'impureté de sa fornication. Et ce nom était écrit sur son front : Mystère : la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre. Et je vis la femme enivrée du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus... L'ange me dit alors : Je vais te dire le mystère de la femme et de la bête qui la porte, et qui a sept têtes et dix cornes... Les sept têtes sont sept montagnes (ou collines) *sur lesquelles la femme est assise... Et la femme que tu as vue, est la grande ville qui règne sur les rois de la terre.*

Certes, voilà qui déjà semblerait ne pouvoir donner lieu à aucune équivoque, car à des traits si marqués, qui ne reconnaîtrait dans la Babylone mystique dont nous est ici présentée l'image, la Rome du paganisme ? « Saint Jean, observe Bossuet dans sa préface, lui donne deux caractères qui ne permettent pas de la méconnaître. Car premièrement (XVII, vers. 9). c'est *la ville aux sept montagnes* (particularité topographique partout reçue comme la caractéristique de Rome) ; et secondement (vers. 18), c'est la *grande ville qui commande à tous les rois de la terre* (autre caractère, d'ordre politique celui-là, qui au temps de saint Jean était plus manifeste encore, et plus certain). Si elle est aussi représentée sous la figure d'une *pros-*

tituée (vers. 1), on reconnaît le style ordinaire de l'Écriture, qui marque l'idolâtrie par la prostitution. S'il est dit de cette ville superbe, qu'elle est *la mère des impuretés et des abominations de la terre* (vers. 5), le culte de ses faux dieux, qu'elle tâchait d'établir avec toute la puissance de son empire, en est la cause. *La pourpre* dont elle paraît revêtue (vers. 4) était la marque de ses empereurs et de ses magistrats ; *l'or et les pierreries* dont elle est couverte (*ibid.*) font voir ses richesses immenses. Le mot de *Mystère* qu'elle porte écrit sur son front (vers. 5), ne nous marque rien au delà des mystères impies du paganisme, dont elle s'était rendue la protectrice. Les autres marques de la bète et de la prostituée qu'elle porte, sont visiblement de même nature, et saint Jean nous montre très clairement les persécutions qu'elle a fait souffrir à l'Église, lorsqu'il dit qu'elle était *enivrée* (soûle) *du sang des martyrs de Jésus* (vers. 6). »

C'est donc une énigme bien aisée à déchiffrer, que Rome sous la figure de *Babylone* (vers. 5). Et elle le sera beaucoup plus encore, quand on aura fait réflexion que, depuis longtemps déjà, l'usage s'était établi dans l'Église, de désigner l'une par le nom de l'autre, ainsi que le prouve péremptoirement le passage bien connu de saint Pierre dans sa première épître : *L'Église qui est dans Babylone*, c'est-à-dire dans Rome, *vous salue* (I Petr., v, 13). Aussi voyons-nous

les interprètes rationalistes eux-mêmes, et des plus irréductibles, se rendre à tant de signes si convergents et si précis ; nous les voyons, dis-je, saisis en cet endroit comme à la gorge, et contraints de prononcer ce nom de Rome, qui pourtant, si je l'osais dire, devrait les étrangler, parce qu'il équivaut ici à la reconnaissance de l'une des plus splendides, comme des plus étonnantes prophéties qui soient dans nos saints Livres.

En effet, voici d'abord qu'à la peinture de la grande Babylone, succède dans saint Jean la prédiction vérifiée depuis, à la face de l'univers, de son châtiment et de sa chute. C'est le sujet du chapitre XVIII, où nous trouvons les premiers grands traits de la prophétie en question. Alors que l'empire était dans toute sa fleur, et ne présentait encore aucun indice de décadence, mais qu'au contraire la croyance à sa pérennité était tellement ancrée dans les esprits, que, chrétiens aussi bien que païens, comme nous le verrons plus bas, ne lui donnaient pas moins de la durée du monde : précisément alors, plus de trois siècles avant l'événement, était révélé à saint Jean, et par lui à l'Église, que le colosse tomberait. Alors, à Patmos se dessinait le tableau de ce qui s'accomplit effectivement sous Alaric, quand assiégée, prise, mise à sac, ravagée par le fer et par le feu, l'ancienne Rome reçut le coup fatal dont elle ne devait plus se relever, et que, comme nous le lisons dans

tous les auteurs contemporains, saint Jérôme, saint Augustin, Paul Orose et tant d'autres, toute la terre fut dans l'effroi à la vue de sa désolation.

Après cela, reprend saint Jean, *je vis un autre ange qui descendait du ciel, ayant une grande puissance. Il cria de toute sa force : Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone, et elle est devenue une habitation de démons, un séjour de tout esprit impur, un repaire de tout oiseau immonde et qui donne de l'horreur... J'entendis aussi une autre voix du ciel qui dit : Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppés dans sa calamité... Les rois de la terre qui se sont corrompus avec elle, pleureront sur elle, et se frapperont la poitrine en voyant la fumée de son embrasement. Ils se tiendront loin d'elle en disant : Malheur ! Malheur ! Babylone, grande ville, ville puissante, ta condamnation est venue en ce moment. Et les marchands de la terre pleureront et gémiront sur elle, parce que personne n'achètera plus leurs marchandises, ces marchandises d'or et d'argent, de pierreries, de perles, de fin lin, de pourpre, de soie, d'écarlate, de toutes sortes de bois odoriférants et de meubles d'ivoire, d'airain, de fer, de marbre, de cinnamome, de senteurs, de parfums, d'encens, de vin, d'huile, de fleur de farine, de blé, de bêtes de charge, de chevaux, de chariots, d'esclaves, et d'âmes d'hommes... Alors un ange*

fort leva en haut une pierre comme une grande meule, et la jeta dans la mer en disant : Babylone, cette grande ville, sera ainsi précipitée... Et on a trouvé dans cette ville le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre. Telle est, en raccourci, l'annonce prophétique à laquelle faisaient écho trois cents ans plus tard les paroles de saint Jérôme, qui, recevant à Bethléem la foudroyante nouvelle de l'immense désastre, écrivait que « la lumière de l'univers était éteinte, la tête de l'empire romain tranchée, ou, pour parler plus exactement, l'univers entier renversé dans une seule ville (1) ».

*
* *

Mais pourtant ce n'est pas là encore le fort de la prophétie ; ce n'est pas non plus, qu'on le remarque bien, le fort de notre démonstration. Aussi bien, n'ignorons-nous pas que, quelque précis que soient les caractères qui tout à l'heure nous ont servi à identifier la Babylone apocalyptique, et par suite à reconnaître, dans l'annonce de sa ruine, l'annonce du grand événement qui a marqué dans l'histoire les débuts du moyen âge, il ne manque pas d'esprits

(1) Postquam clarissimum terrarum omnium lumen exstinctum est, imo Romani imperii truncatum caput, et ut verius dicam, in una Urbe totus orbis interiit, *obmutui et humiliatus sum, et dolor meus renovatus est*, etc., Lib. 1 in *Ezech.*, Prooem.

plus exigeants, auxquels nos précédents arguments ne sauraient encore suffire, et qui veulent voir dans ladite Babylone, plutôt que la Rome des Césars, un être collectif et moral sans aucune détermination particulière, comme serait la société antichrétienne en général, autrement dit, « la cité des hommes opposée à la cité de Dieu », dont le renversement définitif ne doit être attendu que pour la fin des temps. C'est pourquoi il nous faut aller plus avant maintenant, et mettre en lumière l'endroit de la prophétie fait pour forcer la conviction des plus difficiles, et emporter les derniers restes de leurs hésitations : l'endroit, dis-je, où les choses sont tellement déterminées, tellement particularisées, tellement circonstanciées, que le nom même de l'ancienne Rome, qu'en toutes lettres on y verrait écrit, n'y serait ni d'une indication plus claire, ni d'une plus sûre information. Cet endroit est celui qui tient le milieu entre les deux passages rapportés plus haut, et qui, faisant suite à la description de la grande prostituée, ou Babylone mystique, précède et prépare le tableau déjà présenté de son renversement et de sa chute.

Un ange y explique à saint Jean (xvii, 7) le mystère de la prostituée, et de la bête aux sept têtes et aux dix cornes, sur laquelle elle est assise : symboles l'une et l'autre, comme le contexte le fait assez comprendre, d'une seule et même chose, que nous disons, nous, être Rome

idolâtre et son empire (1). Dans l'explication qu'il donne, l'ange instructeur passe successivement en revue les diverses pièces de la figure mystérieuse, et s'arrêtant enfin sur les dix cornes de la bête, il poursuit: *Les dix cornes que tu as vues, sont dix rois qui n'ont pas encore reçu leur royaume, mais qui recevront comme rois la puissance à la même heure après la bête. Ceux-ci ont un même dessein, et ils donneront leur force et leur puissance à la bête. Ils combattront contre l'Agneau, mais l'Agneau les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs, et ceux qui sont avec lui sont les appelés, les élus et les fidèles. Il* (l'ange) *me dit encore : Les dix cornes que tu as vues dans la bête, ce sont ceux qui haïront la prostituée ; et ils la réduiront dans la dernière désolation, ils la dépouil-*

(1) « La bête et la femme, observe Bossuet dans le commentaire du chapitre XVII, ne sont au fond que la même chose... C'est pourquoi, la bête est représentée comme celle qui a sept montagnes (vers. 9), et la femme est la grande ville qui domine sur les rois de la terre (vers. 18). L'une et l'autre est donc Rome. Mais la femme est plus propre à marquer la prostitution, qui est dans les Ecritures le caractère de l'idolâtrie. » A cela nous pouvons ajouter que partout où paraît dans l'Apocalypse un personnage monté, la monture et le personnage figurent ensemble la même chose, comme par exemple au chapitre VI, le cheval roux, le cheval noir, et le cheval pâle, chacun avec celui qui le monte, figurent respectivement, la guerre, la famine et la peste. Et au même chapitre VI, comme plus loin au chapitre XIX, le cheval blanc avec son cavalier représente un objet unique, qui est Jésus-Christ vainqueur. Unique donc sera aussi l'objet *du mystère de la femme et de la bête sur laquelle elle est assise.*

leront, ils dévoreront ses chairs, et ils la feront brûler au feu. Car Dieu leur a mis dans le cœur d'exécuter ce qu'il lui plaît; de donner leur royauté à la bête jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies. Et la femme que tu as vue, est la grande ville qui règne sur les rois de la terre (XVII, 12-18). Voilà, encore une fois, le passage essentiel où selon nous est renfermé le clair dénouement de la prophétie, et sur lequel par conséquent nous avons à appeler toute l'attention du lecteur.

Et d'abord, ce qui paraît à première vue, c'est que les rois en question sont les exécuteurs de la vengeance divine contre la grande Babylone figurée par la prostituée et la bête qui la porte : exécuteurs qui ont reçu mission de la détruire, et qui la détruiront en effet, selon qu'il est marqué dans la seconde moitié du passage précité, versets 16 et 17 : *ils haïront la prostituée, ils la réduiront à la dernière désolation, ils dévoreront ses chairs, car Dieu leur a mis dans le cœur d'exécuter ce qui lui plaît.* Certes, on ne peut rien imaginer de plus exprès, et ici assurément, tout commentaire serait superflu. Mais notons maintenant les particularités de ces rois destructeurs, et les caractères sous lesquels ils nous sont présentés.

Quatre choses sont à relever. Premièrement, la prophétie les compte au nombre de dix, *decem reges sunt* (vers. 12), et soit qu'il faille entendre par là un nombre précis, soit

plutôt un nombre rond et approximatif, ce sera toujours un nombre considérable pour des rois, surtout pour des rois qui, tout indépendants qu'ils soient les uns des autres, agissent comme de concert, contre un même ennemi, et dans l'unité d'un même dessein.

Secondement, circonstance bien plus singulière et plus remarquable encore, tous les dix sont des rois sans royaume, *qui regnum nondum acceperunt*, devant entrer en même temps, et seulement après la bête abattue, en pleine possession de la puissance royale, *sed potestatem tamquam reges una hora accipient post bestiam* (vers. 12).

Troisièmement, et ceci devient une véritable énigme dont on ne sait plus comment accorder les données, tant elles sembleraient contradictoires; ces mêmes rois qui réduiront la bête à la dernière désolation, qui en dévoreront les chairs, et en sont donc les implacables ennemis, sont pourtant présentés comme étant les cornes, et conséquemment, les défenses de la bète elle-même; bien plus, selon qu'il est expressément marqué, comme lui donnant, à elle, la bête, leur force et leur puissance, *et virtutem et potestatem suam bestiae tradent* (vers. 13).

Quatrièmement enfin, comme si tout cela n'était pas encore assez, voici que ces rois, ministres des hautes œuvres de Dieu « qui leur a mis au cœur d'exécuter ce qui lui plaît », n'en sont pas moins dits devoir combattre contre

Dieu même, ou, ce qui est la même chose, contre l'Agneau, qui les vaincra cependant, parce qu'il est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, et que ceux qui sont avec lui, sont les appelés, les élus et les fidèles ; *cum Agno pugnabunt, et Agnus vincet illos, quoniam dominus dominorum est, et qui cum illo sunt, vocati, fideles et electi* (vers. 14).

Qui ne voit que l'on tenterait en vain de pénétrer, avec les seules ressources du texte, le mystère d'une si extraordinaire complication ? Mais qui ne voit aussi, que si l'histoire du passé nous présentait quelque part un ensemble d'événements et de choses, auquel s'appliquât de point en point, et dans toute l'étendue du cadre, non moins que dans le détail des particularités les plus caractéristiques, le tableau que nous venons de voir, il y aurait dans ce seul fait, avec la preuve de la divine origine de la prophétie, l'indice certain et indubitable de ce qui en est le véritable objet ? Eh bien ! voici maintenant, l'histoire en main, la constatation de l'entière réalisation de l'hypothèse : voici, dis-je, le tableau qu'on vient de voir, s'appliquant effectivement, de point en point, dans toute l'étendue de son cadre, jusque dans le détail des plus singulières particularités, et avec la plus étonnante précision, à tout cet ensemble d'événements et de choses qui a rempli l'époque remarquable entre toutes, de la destruction de l'ancienne Rome, du démembrement

de son empire, et de la pose des premières assises de ce qui s'est appelé plus tard l'édifice politique de la chrétienté. Pour justifier cette assertion, nous n'aurons qu'à présenter un abrégé de la glose de Bossuet sur le passage qui nous occupe, laquelle jointe à tout ce qui a précédé déjà, équivaudra, si nous ne nous trompons, à la plus convaincante des démonstrations (1).

*
* *

Il est donc question de dix rois, exécuteurs, répétons-le, des hautes œuvres de Dieu contre la grande cité, mère des abominations de la terre. *Decem reges sunt.* Dix rois ! Voilà qui déjà est bien suggestif, car à ce nombre considérable de chefs de peuples venus de divers points pour abattre un grand empire et s'installer dans ses terres, la pensée se reporte d'elle-même à l'époque de l'invasion des Barbares, et qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, on songe aussitôt à ceux qui ruinèrent Rome et en renversèrent la puissance, principalement en Occident. Alors, en effet, on vit apparaître, presque dans le même temps, les Vandales, les Huns, les Francs, les Bourguignons, les Suèves, les Alains, les Hérules, les Lombards, les Allemands, les Saxons, et plus que tous ceux-là, les Goths qui furent les prin-

(1) Bossuet, *l'Apocalypse avec une explication*, chap. XVII, explication de la seconde partie.

cipaux destructeurs de l'empire. Du reste, « rien ne force à se tourmenter pour les réduire précisément au nombre de dix, encore qu'on les y pût à peu près réduire par rapport aux royaumes fixes qu'ils y ont établis. Mais un des secrets de l'interprétation des prophètes est de ne pas chercher de finesse où il n'y en a point, et de ne pas se perdre dans les minuties quand on trouve de grands caractères qui frappent la vue d'abord. Ici, sans qu'il soit besoin d'un plus grand détail, c'est un caractère assez remarquable, que d'un seul empire il se forme tant de grands royaumes, en diverses provinces d'Espagne, en Afrique, dans la Gaule Celtique, dans l'Aquitanique, dans la Séquanaise, dans la Grande-Bretagne, dans l'Italie, et ailleurs, et que l'empire romain soit abattu dans sa source, c'est-à-dire en Occident où il est né, non point par un seul prince qui commande en chef, comme il arrive ordinairement, mais par l'inondation de tant d'ennemis qui agissent tous indépendamment les uns des autres. »

Mais avançons toujours. Ces rois, qui démembrent l'empire romain, ont dans l'histoire des caractères bien accusés et bien déterminés. Passons donc en revue ceux que, de son côté, la prophétie de saint Jean attribue aux dix rois destructeurs de la grande Babylone, faisons la confrontation, et voyons s'ils correspondent.

Il y a d'abord pour les dix rois de saint Jean, un caractère qui consiste, avons-nous dit, en ce que, au temps où ils parurent pour la première fois, *ils n'avaient pas encore reçu leur royaume*, *qui regnum nondum acceperunt*.

Or, maintenant j'ouvre l'histoire, et je me demande s'il eût été possible de mieux caractériser la condition de ces aventuriers, de ces chefs barbares, que nous voyons arriver aux IVe et Ve siècles sur les terres de l'empire. Assurément, quand ils y arrivèrent, ils n'y avaient encore aucune possession. Ainsi, le royaume qu'ils y devaient avoir, ne leur était pas encore donné, et ne devait l'être effectivement qu'après la déconfiture de la bête, selon qu'il est marqué par les paroles qui suivent dans saint Jean : *sed potestatem tanquam reges accipient post bestiam*. Mais il y a plus, car non seulement ils n'avaient encore aucune possession dans l'empire, mais ni dans l'empire, ni ailleurs, ils n'avaient de domaine fixe. Les régions où ils entendaient se fixer avec leur peuple étaient à conquérir, et c'est avec beaucoup de justesse que Bossuet observe : « Les rois dont il s'agit, ne sont pas des rois comme les autres, qui cherchent à faire des conquêtes pour en agrandir leur royaume. Ce sont tous rois sans royaume, du moins sans aucun siège déterminé de leur domination, qui cherchent à s'établir dans un pays plus commode que celui qu'ils ont quitté. On ne vit jamais à la fois tant

de rois de ce caractère, qu'il en parut dans le temps de la décadence de l'empire romain, et voilà déjà un caractère bien particulier de ce temps-là, mais les autres sont beaucoup plus surprenants. »

Beaucoup plus surprenant en effet, est celui que saint Jean assigne en second lieu, et que plus haut nous disions être tout à fait inintelligible : *Et ils mettront au service de la bête leur force et leur puissance : et virtutem et potentiam suam bestiae tradent.* Mais quoi ? Au service de la bête, ceux-là mêmes que la prophétie nous donne comme suscités de Dieu pour la déchirer, la mettre en pièces, et la dévorer ? Quel est donc ce mystère, et qui pourrait concilier des choses aussi contraires ? Eh bien ! ici encore ne nous mettons pas en peine de chercher, car l'histoire nous libère de ce soin, et nous livre la clef de l'énigme en nous montrant les armées de ces rois, reçues tout d'abord à la solde de Rome, et dans l'alliance de ses empereurs. « C'est le second caractère de ces rois destructeurs de Rome, continue Bossuet, et la marque de la décadence prochaine de cette ville, autrefois si triomphante, de se trouver enfin réduite à un tel point de faiblesse, qu'elle ne puisse plus composer d'armées que de ces troupes de Barbares, ni soutenir son empire qu'en ménageant ceux qui le venaient envahir. Ce temps de faiblesse est très bien marqué dans ces paroles de Procope : *Alors la majesté des princes romains*

était si affaiblie, qu'après avoir beaucoup souffert des Barbares, elle ne trouvait point de meilleur moyen de couvrir sa honte, qu'en se faisant des alliés de ses ennemis, et en leur abandonnant jusqu'à l'Italie, sous le titre spécieux de confédération et d'alliance... Outre les Alains et les Goths, on trouve encore dans Procope, parmi les alliés des Romains, les Hérules et les Lombards, c'est-à-dire les futurs maîtres de Rome et de l'Italie. Sous Théodose le Grand et sous ses enfants, nous voyons les Francs nos ancêtres tenir un rang considérable dans l'armée romaine sous la conduite d'Arbogaste leur chef, qui pouvait tout dans l'empire. Les Alains et les Huns servaient contre Radagaise dans l'armée d'Honorius, sous la conduite de Stilicon... Les Francs, les Bourguignons, les Saxons, les Goths sont dans l'armée d'Aétius, général romain, au rang des troupes auxiliaires contre Attila. Et pour nous attacher aux Goths à qui appartient principalement ou la gloire ou le déshonneur d'avoir vaincu Rome, on les voit dans les armées de Constantin, de Julien l'apostat, de Théodose le Grand, de son fils Arcadius... Il était donc très véritable que Rome, dans un certain temps marqué de Dieu, devait être soutenue par ceux qui la devaient détruire à la fin. » Et tout cela, c'est l'accomplissement de la prophétie de saint Jean sur les dix rois : *Et virtutem et potentiam suam bestiae tradent.*

Mais voici enfin un dernier caractère qui,

nettement marqué dans saint Jean, s'accuse aussi dans l'histoire de la manière la plus frappante, et toujours en la personne de ces mêmes Barbares, ennemis jurés de Rome, venus pour la piller, la saccager, la mettre en proie, et finissant par se fixer sur les terres de l'empire abattu et détruit. *Ils combattront contre l'Agneau, mais l'Agneau les vaincra : cum Agno pugnabunt, et Agnus vincet eos.* Et comment combattront-ils contre l'Agneau ? En ce que tous, ils seront d'abord idolâtres ; puis, en partie, infectés d'arianisme ; souvent aussi, cruels persécuteurs. Comment, au contraire, seront-ils vaincus par lui ? En ce qu'à la fin ils deviendront tous chrétiens, tous catholiques, comme les Goths en Espagne, les Francs et les Bourguignons dans les Gaules et la Germanie, les Lombards en Italie, les Saxons en Angleterre, les Huns dans la Hongrie. Car telle fut la belle, la magnifique, la splendide victoire qu'il convenait à l'Agneau de remporter sur eux : bien différente de celle qui est décrite plus bas (XIX, 11-21), où l'on voit le Fidèle et le Véritable monté sur le cheval blanc, avec des yeux comme une flamme de feu, vêtu d'une robe teinte de sang, ayant dans la bouche l'épée à deux tranchants, armé pour le jugement, la défaite et l'extermination des impies. Ici, au contraire, c'est le doux Agneau, ayant sans doute dans son carquois des flèches aiguës pour en percer ses ennemis, et faire tomber les peuples à ses pieds (Ps. XLIV,

6), mais des flèches d'amour qui changent les ennemis en amis, et en font, selon que saint Jean le dit ici expressément (vers. 14), *des appelés, des élus et des fidèles* : *et qui cum eo sunt, vocati, fideles, et electi* (1).

Concluons donc qu'à n'en pouvoir douter, l'oracle de saint Jean sur la grande Babylone avait bien réellement pour objet la chute de l'ancienne Rome, païenne et idolâtre : de l'ancienne Rome, dis-je, qui même après que Constantin y eut érigé l'étendard de la croix, malgré la grande et glorieuse Église chrétienne qu'elle avait dans son sein, en dépit de l'exemple et des défenses de ses derniers empereurs, n'en était pas moins restée la prostituée que nous présente la prophétie : toujours attachée à ses vieux dieux, toujours soupirant « après ces amants impurs », toujours prête à s'y livrer à la première occasion, ainsi qu'il parut sous Julien l'apostat, toujours protestant contre l'interdit jeté sur les temples de ses idoles, comme on le vit sous Théodose par exemple, dans les instances du sénat pour le rétablissement de l'autel de la Victoire (2), et jusqu'au temps même d'Alaric, dans les violentes récriminations par-

(1) Voir, sur tout ce passage, l'explication d'un Commentaire de l'Apocalypse attribué à saint Ambroise. Migne *P. L.*, t. XVII, col. 914 et 915.

(2) Voir à ce sujet la lettre de saint Ambroise à l'empereur Valentinien. Migne. *P. L.*, t. XVI, col. 961 *sqq*. Et la réponse du même au rapport de Symmaque, préfet de Rome, *Ibid.*, col. 971 *sqq*.

tout répandues et vigoureusement réfutées par saint Augustin en sa *Cité de Dieu*, qui attribuaient à l'abandon de l'ancien culte tous les malheurs de l'empire (1). Concluons encore que cette chute définitive de la Rome païenne, prélude nécessaire de l'établissement du règne social de Jésus-Christ et de son Église dans le monde, est le grand et mémorable événement que saint Jean avait principalement en vue : d'où il résulte par une naturelle conséquence, que c'est aussi ce qui doit servir comme de clef à tout le reste de la prophétie, et dans ce qui précède, aussi bien que dans ce qui suit.

*
* *

Et d'abord dans ce qui précède. Car tout ce qui précède, à partir de l'endroit où commencent les prédictions apocalyptiques, a une connexion étroite avec ce que nous venons de voir touchant la condamnation et exécution de la grande Babylone, et est à ce grand fait, suivant l'heureuse comparaison de Bossuet, ce que le corps d'un poème est à la catastrophe qui le termine et le dénoue. De quoi je ne voudrais pas d'autre preuve, si pourtant de preuves il

(1) Hoc (Radagaiso) Romanis arcibus imminente, fit omnium paganorum in Urbe concursus : hostem adesse cum utique virium copia, tum maxime praesidio deorum potentem; Urbem autem ideo destitutam et mature perituram, quia deos et sacra perdiderit, etc, Orosius, *Hist.*, l. VII, c. 37. Migne, *P. L.*, t. XXXI, col. 1159.

était ici besoin, que la vision qui ouvre le chapitre VI, et revient encore à la fin du chapitre XIX, comme pour enfermer dans le cadre d'un même tableau et l'unité d'un même drame, toute la série des visions interposées.

Dès le début du chapitre VI, en tête de toutes les visions d'avenir, aussitôt après l'ouverture du premier sceau, paraît un mystérieux cavalier monté sur un cheval blanc, tel qu'en avaient les vainqueurs au jour de leur entrée et de leur triomphe : *Je regardai*, dit saint Jean (VI, 2), *et je vis un cheval blanc ; celui qui était monté dessus avait un arc*, *et on lui donna une couronne, et il partit en vainqueur qui va remporter victoires sur victoires. Et exivit vincens ut vinceret.* Ce cavalier mystérieux est évidemment Jésus-Christ lui-même, qui déjà vainqueur de la mort en sa glorieuse résurrection, nous est représenté ici dans l'acte de partir pour des victoires nouvelles, lesquelles, évidemment encore, ne peuvent être que des victoires à remporter sur l'enfer et ses suppôts, conjurés pour empêcher par tous les moyens en leur pouvoir, le définitif et universel établissement du royaume de Dieu, c'est-à-dire de l'Église, dans le monde.

Que seront alors les visions qui suivent, sinon autant de tableaux prophétiques des moyens providentiels devant servir à cet établissement et à ce triomphe du christianisme? des sanglantes persécutions à souffrir, des formidables obstacles à surmonter avant d'y arriver, des di-

verses sortes d'adversaires à réduire, et aussi des terribles jugements que Dieu exercera sur ses ennemis pour l'exécution de son dessein ? Voici donc les oracles successifs des sept sceaux, des sept trompettes, des sept coupes, des trois *vae* ou malheurs. Voici la bête paraissant dès le chapitre XIII, et d'abord avec ses sept têtes et ses dix cornes, plus loin (chap. XIV, XVI) sous le nom mystique de grande Babylone, plus loin encore (chap. XVII) comme ne faisant qu'un avec l'opulente et cruelle prostituée, mère des abominations de la terre. Voici son jugement, sa condamnation, son châtiment, son renversement jetant le monde entier, ainsi qu'il a été dit, dans la consternation. Voici maintenant, par manière d'épilogue (XIX, 1-8), le cantique de louanges que les saints du ciel chantent à Dieu pour ce grand œuvre de sa justice, de sa puissance, et de son admirable providence sur l'Église. Et enfin, en dernier lieu, pour clore tout l'ensemble de ces scènes grandioses autant que terribles, la réapparition du cavalier qui avait d'abord paru au lever du rideau : *Je vis alors*, ajoute saint Jean (XIX, 11-16), *le ciel ouvert, et il parut un cheval blanc ; celui qui était monté dessus s'appelait le Fidèle et le Véritable qui juge et qui combat justement. Ses yeux étaient comme une flamme de feu... Il était vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appelle le Verbe de Dieu. Les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un lin blanc et pur. Et*

il sort de sa bouche une épée à deux tranchants pour en frapper les nations... Et je vis la bête et les rois de la terre et leurs armées assemblées pour faire la guerre à celui qui était monté sur le cheval, et à son armée. Mais la bête fut prise... et jetée dans l'étang brûlant de feu et de soufre.

Certes, bien superflu serait le soin que l'on prendrait de démontrer plus au long l'identité du cavalier ici présenté avec celui de tout à l'heure, tant il est manifeste que, de part et d'autre, c'est un seul et même personnage, et que ce personnage est Jésus-Christ. Avec cette différence toutefois, que d'abord il était montré dans l'acte d'entreprendre l'expédition, et comme en tenue du guerrier partant pour le combat, au lieu que maintenant il reparaît, étant encore, si je pouvais m'exprimer de la sorte, dans tout l'échauffement de la lutte, et avec les sanglantes marques du carnage, mais de la lutte et du carnage achevés, et dans l'acte de consommer la victoire. De la sorte, toute la partie de l'Apocalypse qui s'étend du chapitre VI au chapitre XIX inclusivement, nous présente un ensemble compact de faits, d'événements et de choses, aboutissant finalement à l'exécution de la bête, c'est-à-dire au renversement de l'ancienne Rome, comme au terme où est accompli ce que saint Jean avait en vue, savoir : Jésus-Christ vainqueur, sa religion triomphant des obstacles humainement insurmontables qui

s'opposaient à son solide et définitif établissement ; l'Église libérée, délivrée de toute entrave, à même désormais de prendre dans le monde la haute direction des affaires ; en un mot, Satan dépossédé, jeté dehors, et l'idolâtrie abattue avec l'empire qui la soutenait. « Voilà, conclut Bossuet, ce que célèbre saint Jean dans l'Apocalypse ; voilà où il nous mène par une suite d'événements qui durent plus de trois cents ans, et c'est par où se termine enfin ce qu'il y a de principal dans sa prédiction (1) ».

(1) Ainsi, la première et principale partie des prédictions apocalyptiques aurait déjà reçu, et depuis longtemps, au moins quant à son sens premier et immédiat, un plein et entier accomplissement. Ce qui assurerait à l'exégète, dans les données de l'histoire du second, du troisième et du quatrième siècle, la plus sûre des règles directives d'interprétation. Pour ne signaler ici, dans leurs grandes lignes, que les choses les plus marquantes : A cette lumière de l'histoire on pourra voir en premier lieu, *aux chapitres VII et VIII*, la vengeance divine, s'abattant d'abord sur les Juifs, comme sur les premiers auteurs ou instigateurs des persécutions contre l'Eglise ; vengeance un instant suspendue en faveur des douze mille *signati* de chacune des douze tribus, qu'il fallait au préalable séparer du reste de la nation, mais se déchaînant bientôt, terrible et inexorable, sous Trajan et surtout sous Adrien, sur ces malheureux restes d'Israël que la ruine de Jérusalem sous Titus avait épargnés. On verra ensuite *au chapitre IX*, dans les mystiques sauterelles sorties du puits de l'abîme, un autre genre d'ennemis infiniment plus dangereux encore, dont l'Eglise en ses commencements devait aussi triompher : à savoir, les premières hérésies issues pour la plupart des opinions judaïques, et pour cette raison rattachées, dans la prophétie, aux persécutions exercées par les Juifs eux-mêmes. Puis, voici qu'avec

*
* *

Et maintenant, le sens de cette première et principale partie une fois bien déterminé et bien établi, le reste ne peut plus faire de difficulté, car le reste n'est plus que la continuation et l'achèvement de ce qui précède. Le reste, c'est le chapitre XX, où saint Jean, reprenant la suite de sa prophétie à partir de la chute de l'empire romain, en déroule la trame jusqu'à la fin des siècles. Et en effet, il était naturel qu'après avoir prophétiquement décrit le premier temps de l'Église, ses premières luttes, ses premières épreuves, et ce qu'on pourrait appeler sa première prise de possession du monde, il en décrivît aussi la destinée dans le cours ultérieur des âges. Il ne le fait pourtant que d'une manière extrêmement sommaire, et pour ainsi

le chapitre XI, nous arrivons aux persécutions romaines, que saint Jean résume en celle de Dioclétien, de toutes la plus longue, la plus violente, la plus cruelle, la plus universelle, et qu'il décrit avec des caractères si précis et si particuliers, qu'une fois qu'on en a connu la clef, on croit voir se dérouler des tableaux tirés du vif des événements. Mais plus on avance, et plus se multiplient les sujets de surprise. *Le chapitre XIII* nous montrera la bête, c'est-à-dire l'idolâtrie romaine, blessée à mort par la victoire de Constantin, rendue ensuite à la vie sous Julien, et dans cette sorte de résurrection admirée comme miraculeuse, recevant les services d'une autre bête, en laquelle on reconnaît la philosophie pythagoricienne, « qui soutenue par la magie, faisait concourir à la défense de l'idolâtrie ses raisonnements les plus spécieux et ses prodiges les plus étonnants ». Le reste (XIV-XIX) vise directement le renversement de l'empire romain, selon qu'il a été dit et expliqué plus haut.

dire, en deux ou trois coups de pinceau. On dirait d'un peintre, « qui après avoir peint avec de vives couleurs ce qui fait le sujet principal de son tableau, trace encore dans un lointain obscur et confus, d'autres choses plus éloignées de cet objet ». Toutefois, quelle que soit l'indétermination où il a plu à l'Esprit de Dieu de laisser cette dernière esquisse de l'avenir, on y voit très nettement et très distinctement marqués deux autres temps de l'Église venant après celui de ses premiers commencements : le temps de son règne sur la terre d'abord (vers. 1-6), et ensuite le temps de sa suprême et plus terrible épreuve (vers. 7-10), aussitôt suivie du jugement universel dont saint Jean pour finir, nous donne (vers. 11-15), un tableau en réduction.

Du règne de l'Église sur la terre (qui sera aussi, comme il est dit au verset 4, le règne des saints martyrs, à cause de la gloire dont ils seront environnés, des grands honneurs qui leur seront rendus, et des miracles éclatants par lesquels Dieu autorisera leur pouvoir auprès de lui), une seule chose nous est révélée ici, c'est qu'il sera relativement long et tranquille. Relativement long, comme on le voit par les mille ans que lui attribue la prophétie, car ce nombre, tout figuratif qu'il soit, ne peut évidemment représenter qu'une période d'une durée considérable. Relativement tranquille aussi, comme il apparaît par l'enchaînement du

dragon, c'est-à-dire de Satan « enfermé dans l'abîme, afin qu'il ne séduise plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis ». Ce qui pourtant se devra entendre conformément à l'ordre actuel de providence, qui ne comporte pas une totale exclusion de l'action diabolique dans le monde, et en tenant compte de cette façon de parler, fréquente dans l'écriture, qui consiste à représenter une chose, non pas tant d'après ce qu'elle est en elle-même, que d'après ce qu'elle paraît être par comparaison avec une autre. Ainsi maintenant faudra-t-il voir dans cet enchaînement de Satan un enchaînement relatif, c'est-à-dire, ne méritant ce nom que comparaison faite avec la liberté qui lui avait été laissée dans les temps anciens, et lui avait permis d'établir une idolâtrie universellement dominante, corruptrice de la terre entière, partout oppressive et persécutrice des chrétiens.

Quant au temps de la dernière épreuve, qui est celui du déchaînement de Satan et de la persécution de l'antéchrist, il nous est décrit en moins de quatre versets, et en des termes dont il serait peut-être téméraire, surtout pour ce qui concerne Gog et Magog, de vouloir dès maintenant préciser le sens. Laissons donc à l'avenir le soin de lever ici le voile, et contentons-nous de ce que saint Jean a explicitement marqué, qui est, que cette persécution suprême sera courte (vers. 3), qu'elle sera une persé-

cution plus encore de séduction que de violence (vers. 7), et qu'elle sera promptement suivie de la venue du Juge des vivants et des morts (vers. 11 *sqq.*).

De tout ce qui a été exposé jusqu'ici, ressort donc l'entière vérité de ce que dit saint Augustin au livre XX de la *Cité de Dieu*, chap. VIII, n. 1 : que le temps qu'embrasse le livre de l'Apocalypse, va du premier avènement de Jésus-Christ à la fin du monde, où aura lieu le second. « Totum hoc tempus quod liber iste complectitur, a primo scilicet adventu Christi usque in saeculi finem quo erit secundus ejus adventus. » Et de là aussi découle, par une conséquence nécessaire, la pleine solution de la première des deux difficultés proposées au début de cet article, de celle qui était prise du *quae oportet fieri cito*. Du moment en effet, qu'il s'agissait d'une longue suite d'événements devant se succéder les uns aux autres dans le cours des âges, le sens du *fieri cito* ne pouvait être, qu'arriverait bientôt tout l'ensemble des prédictions, mais seulement, comme la nature des choses l'indique surabondamment, que bientôt en arriverait le commencement et le début. Et de fait, les prédictions apocalyptiques portaient sur des faits qui allaient se dérouler de proche en proche, depuis la fin du règne de Domitien, date de la révélation faite à saint Jean, jusqu'à la première moitié du Ve siècle, époque de

l'effrondrement de l'empire romain, et ultérieurement, ainsi qu'il a été expliqué, jusqu'à la fin des temps.

Ici donc encore, l'exégèse moderniste est déboutée de toutes ses prétentions.

ARTICLE DIXIÈME

La parousie dans l'Apocalypse. Les deux résurrections.

On se demandera peut-être, les choses étant telles qu'elles ont été exposées dans le précédent article, d'où a pu venir l'opinion si anciennement et si généralement répandue, qui ne voyait et ne voit encore, dans l'Apocalypse, qu'un tableau prophétique de la fin du monde et de ses préludes. A quoi je répondrais que bien des causes d'ordres divers auront eu ici leur part d'influence, mais que si nous voulons remonter à l'origine, nous trouverons deux raisons principales, auxquelles les autres se pourront facilement réduire.

La première n'avait que la valeur d'un préjugé. Elle consistait dans la persuasion où étaient bon nombre d'anciens, que les destinées du monde étaient liées à celles de Rome; autrement dit, que l'empire romain ne pouvait avoir d'autre fin que celle de l'univers. C'est pourquoi, la ruine de l'empire étant si clairement visée dans l'Apocalypse, on en concluait

tout naturellement que les temps apocalyptiques ne pouvaient être que ceux du définitif déclin, et de la dernière fin des choses (1).

Mais à cette première raison venait s'en ajouter une seconde, qui, tirée celle-là du texte même de la prophétie, devait survivre au démenti que les événements se sont depuis longtemps chargés de donner à la première. C'est que, du commencement à la fin des prédictions de saint Jean, on trouve entremêlées aux visions qui vont se déroulant les unes après les autres comme les diverses scènes d'un même drame, des peintures et des descriptions qu'il semble bien qu'on doive bon gré mal gré rapporter au jugement dernier et au total effondrement du monde. Ainsi par exemple, dès le début,

(1) « Tout nous montre, écrivait Lactance, *De divin. Instit.*, liv. VII, c. 25, que la ruine suprême n'est plus loin : si ce n'est qu'elle ne semble pas devoir être à craindre tant que Rome sera debout. Mais dès que cette tête du monde sera tombée, qui pourrait douter que la fin ne soit venue ? *Illa, illa est civitas quae adhuc sustentat omnia.* » Et tel est aussi le sentiment de Tertullien, de saint Optat, de saint Jérôme, et de bien d'autres. C'est que la splendeur de Rome, leur patrie, leur en avait imposé au point de leur faire croire qu'il y avait un lien nécessaire entre le maintien de la civilisation ici-bas et la conservation de l'Empire ; que la ruine de l'Empire ne pourrait être que la destruction des cadres de la société humaine et le signal de la décomposition universelle ; et par suite, que l'Empire qui tenait le monde sous sa puissance, était précisément le mystérieux obstacle à la venue de l'antéchrist dont parle saint Paul à mots couverts dans la seconde aux Thessaloniciens, lorsqu'il dit (II, 6) : *Et nunc quid detineat scitis,* etc. Voir Bossuet, *Préface sur l'Apocalypse*, n. 22.

aussitôt après l'ouverture des six premiers sceaux (VI, 12-17), les grandes calamités dont les chapitres suivants développeront le détail, ne sont pas plus tôt montrées confusément et comme en gros, que déjà *le soleil devient noir comme un sac de crin, et la lune comme du sang; les étoiles tombent du ciel comme les figues vertes tombent d'un figuier secoué par un gros vent; le ciel disparaît comme un livre roulé, et toutes les montagnes et les îles sont ébranlées de leurs places; les rois de la terre, les princes, les officiers de guerre se cachent dans les cavernes et disent aux montagnes: Tombez sur nous, et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau.*

Plus loin (XI, 18), au son de la septième trompette, tandis que, selon nous, saint Jean ne ferait que décrire les persécutions romaines, celle de Dioclétien en particulier, qui allaient attirer sur Rome les grands châtiments que nous avons vus, on entend les vingt-quatre vieillards adorer Dieu en disant: *Nous vous rendons grâces, Seigneur Dieu tout-puissant, qui êtes et qui étiez, de ce que vous vous êtes revêtu de votre grande puissance... Les nations se sont irritées, et le temps de votre colère est venu, le temps de juger les morts, et de donner la récompense aux prophètes vos serviteurs, et à ceux qui craignent votre nom, et d'exterminer ceux qui ont corrompu la terre.*

Plus loin encore (xvi, 18-21), quand, avec la septième coupe, arrive le moment de l'exécution de la grande Babylone, *toutes les îles s'enfuient, les montagnes disparaissent, et des grêlons énormes du poids d'un talent tombent du ciel sur les hommes*. C'est donc toujours et partout le même cataclysme intégral et universel : tout périt, tout s'écroule, tout va en ruines, et la funèbre image du grand jour de colère qui ouvre et ferme la perspective, se projette aussi d'un bout à l'autre, sur tout l'ensemble du tableau. Comment alors ne pas voir clairement indiqué par là le véritable sujet des prédictions de l'Apocalypse ? Ainsi du moins en jugeront facilement tous ceux qui, peu versés dans la lecture des prophètes, peu familiarisés surtout avec le genre propre de l'Écriture, se voudront renfermer dans la pure et simple matérialité de la lettre. Mais une exégèse avertie n'aura pas de peine à réformer ce jugement, et, pour réduire les textes précités à leur juste valeur, il suffira de quelques brèves observations.

Il faut considérer d'abord que les plus fortes images dont se sert ici saint Jean sont tirées des anciens prophètes, notamment d'Isaïe et d'Osée, dans les descriptions qu'ils font des calamités, assurément bien distinctes de la suprême catastrophe mondiale, que Dieu devait déchaîner contre les ennemis d'Israël, ou contre Israël lui-même. C'est ainsi que, dans l'annonce de la future dévastation de Babylone par les

Mèdes et les Perses, nous lisons (Isaïe, XIII, 10) : « Voici que le jour du Seigneur est venu pour réduire la terre en désert, et en exterminer les pécheurs, *car les étoiles du ciel ne feront plus briller leur lumière, le soleil s'est obscurci à son lever, et la lune ne répandra plus sa clarté*... Voici que je vais faire lever contre eux les Mèdes..., et Babylone, la parure des fiers Chaldéens, sera semblable à Sodome et à Gomorrhe... » Et plus loin, dans le jugement porté contre les Iduméens (Isaïe, XXXIV, 4) : « Leurs morts seront jetés sans sépulture, et les montagnes se fondront dans leur sang. *Les cieux seront roulés comme un livre, et toute leur armée tombera comme tombe du figuier sa feuille flétrie et desséchée*, car mon épée s'est enivrée dans les cieux, et voici qu'elle descend sur Edom, que j'ai voué à l'extermination pour le juger. » Et dans l'annonce du châtiment qu'Israël s'était attiré par ses idolâtries (Osée, x, 8) : « Les hauts lieux de l'idole de Bethel, péché d'Israël, seront détruits. *Ils diront alors aux montagnes : Couvrez-nous, et aux collines : Tombez sur nous.* » Même chose dans Ezech., XXVI, 15-18, et XXXII, 7-8. Même chose encore dans Joël, II, 10-11, quoique chez l'un comme chez l'autre il s'agisse toujours de catastrophes particulières, comme de la ruine de Tyr, ou de l'empire des Pharaons, ou encore du royaume de Juda sous Nabuchodonosor. Aussi bien, ces sortes de peintures des grandes calamités

publiques, si disproportionnées à leur objet qu'elles nous paraissent, étaient-elles dans le goût et le génie de l'Orient, et quand saint Jean, le prophète du Nouveau Testament, nous peindra sous les mêmes couleurs les fléaux qui devaient préparer ou accompagner l'établissement du christianisme dans le monde, il ne fera en cela que continuer la manière de ses devanciers, les prophètes de l'Ancien.

Mais voici maintenant une seconde observation qu'il faut ajouter à la précédente pour la compléter, et en mieux préciser le sens. C'est qu'en disant que les descriptions susdites regardaient directement et immédiatement des catastrophes que l'histoire a depuis longtemps déjà enregistrées dans ses annales, on n'entend nullement nier par là qu'elles se rapportassent aussi, en quelque façon, à ce grand jour qui mettra fin à l'existence terrestre de l'humanité, et à tout l'ordre actuel de l'univers. Et la raison en est dans l'habitude constante de l'Écriture, plusieurs fois signalée au cours de cette étude, de joindre les choses figurées à leurs figures: de tracer, par exemple, des esquisses du futur jugement du monde à travers le treillis des événements qui dans la suite des siècles, en devaient être les images; bien plus, et c'est une chose sur laquelle on ne saurait trop insister, de voir dans ces événements mêmes, comme une première exécution du grand et terrible drame par eux et en eux représenté. Il n'y aura

donc pas lieu de remettre en question le sens précédemment établi sur de solides preuves, de la première et principale partie des prédictions apocalyptiques, sous le prétexte qu'on y voit incidemment mêlées de-ci de-là, des allusions plus ou moins transparentes au jugement dernier, voire même, dans l'un des trois passages cités plus haut (XI, 18), la mention formelle et expresse de sa venue. Mais la seule conclusion à tirer sera celle à laquelle conduit tout naturellement la manière accoutumée de l'Écriture, et que confirme d'autre part le suffrage de ses interprètes les plus autorisés : « Saint Jean, nous diront-ils, joint le jugement dernier à celui qu'on allait voir exercé sur Rome, comme avait fait Jésus-Christ en prédisant la ruine de Jérusalem. C'est la coutume de l'Écriture, de joindre les figures à la vérité. »

Enfin, il conviendra de remarquer, en thèse plus générale encore, qu'une même prophétie peut avoir plusieurs sens : l'un, prochain et immédiat, déjà accompli ; l'autre, éloigné et médiat, encore caché dans le profond de l'avenir. Nous en avons vu plus haut des exemples, soit dans la prophétie de Daniel sur la persécution d'Antiochus (1), soit dans celle de Notre Seigneur lui-même sur l'abomination de la désolation installée en lieu saint (2), et rien ne serait

(1) Dan., XI, 30 *sqq.*

(2) Matth., XXIV, 15 *sqq.*

plus facile que d'allonger indéfiniment la liste. Mais sans qu'il soit besoin de faire ici plus grande dépense d'érudition, qui donc n'aurait présente à la mémoire la réponse de Jésus à ses disciples qui l'interrogeaient sur la venue d'Élie, prédite par Malachie à la dernière page des oracles de l'Ancien Testament (IV, 5-6)? « Il est vrai, leur disait-il, qu'Élie doit venir, et qu'il rétablira toutes choses ; mais je vous dis qu'Élie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu. » Ainsi, en accomplissement d'une seule et même prophétie, Élie était déjà venu, et il devait venir. Il était déjà venu en la personne de saint Jean-Baptiste : c'est le premier sens déjà réalisé, comme nous le voyons dans l'évangile de saint Luc (1). Il devait venir : c'est le second sens dont les derniers jours du monde pourront seuls éclaircir le mystère (2). Si donc l'existence dans l'Écriture, de prophéties à sens multiple, est si bien avérée, où serait la merveille qu'à cette catégorie appartînt aussi la prophétie de saint Jean, et quoi d'étonnant à ce que, sans préjudice du sens primordial précédemment établi, elle en eût un autre, strictement eschatologique, dont l'accomplissement serait réservé à l'extrême fin des siècles ?

(1) Luc, 1, 17 : « Il (Jean-Baptiste) convertira beaucoup d'enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu, et lui-même marchera devant lui, dans l'esprit et la puissance d'Elie..., afin de préparer au Seigneur un peuple parfait. »

(2) Voir Bossuet, *Préface sur l'Apoc.*, n. 15.

Certes, ceux-là seuls y trouveront à redire, qui ne se font pas une idée juste de la capacité compréhensive d'un livre que les Pères nous donnent comme rempli de secrets admirables, bien plus, comme renfermant selon la forte expression de saint Jérôme, d'infinis mystères de l'avenir, *infinita futurorum mysteria continentem* (1). C'est pourquoi Bossuet, dont on sait la manière de voir sur les prédictions apocalyptiques, n'a garde de manquer d'ajouter : « Cependant à Dieu ne plaise qu'on s'imagine que par cette explication (celle qu'il propose, et que nous avons suivie nous-même), on ait épuisé tout le sens d'un livre si profond. Nous ne doutons pas que l'Esprit de Dieu n'ait pu tracer dans une histoire admirable (des premières souffrances de l'Eglise), une autre histoire plus surprenante encore (de ses derniers combats), et, dans une prédiction, une autre prédiction encore plus profonde. Mais j'en laisse l'explication à ceux qui verront de plus près le règne de Dieu, ou à ceux à qui Dieu fera la grâce d'en découvrir le mystère. » Sage et prudente réserve, comme l'on voit, dans laquelle nous ferons bien de nous tenir à notre tour, sans rien affirmer de ce sens futur, mais sans rien en nier non plus : nous attachant uniquement à ce qui importe à notre sujet, savoir, au sens premier, prochain et immédiat, qui se peut

(1) S. Jérôme, L. I *contr. Jovin.*, n. 26.

considérer comme démontré et acquis, quoi que l'on puisse d'ailleurs penser ou conjecturer relativement à l'autre.

Et ce sens nous présente, depuis le chapitre VI jusqu'au chapitre XIX inclusivement, toute la suite des jugements de Dieu sur les premiers persécuteurs : Juifs animés de la haine de Celui qu'ils avaient crucifié, ou Gentils souteneurs de l'idolâtrie par laquelle Satan tenait le monde assujetti à ses lois. Il nous met devant les yeux le long et douloureux enfantement de cet *enfant mâle* du chapitre XII, *qui devait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer*, et n'était autre que le christianisme sortant vigoureux, vainqueur, et dominant, de trois siècles de sanglantes persécutions (1). Il nous offre enfin le tableau des événements à travers lesquels Dieu, par une admirable providence, a conduit son Église en ses commencements, pour la faire triompher, après la grande épreuve du baptême de sang, « non seulement dans le ciel, où il donnait une gloire immortelle à ses martyrs, mais encore sur la terre où il l'établissait avec tout l'éclat qui lui avait été promis par les prophètes (2). »

(1) « *Un grand prodige parut dans le ciel : une femme* (figure de l'Eglise)... *Elle était grosse, et elle criait ressentant les douleurs de l'enfantement. Un autre prodige parut dans le ciel : un grand dragon roux* (figure du diable)... *Et ce dragon s'arrêta devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son fils aussitôt qu'elle en serait délivrée. Et elle enfanta un enfant mâle*, etc. »

(2) Isaïe, XLIX, 23 ; LX, 1-6 ; Dan., II, 44, etc.

Et c'est de tout cet ensemble de choses que saint Jean disait très justement et très exactement qu'*elles devaient arriver bientôt* (I, 1, et XXII, 6), parce qu'en effet la suite des événements ici prophétisés, tout en se prolongeant bien avant dans l'avenir, allait néanmoins commencer à se dérouler dès le lendemain, pour ainsi dire, de la révélation apocalyptique : à savoir, selon qu'il a été dit déjà, dès le règne de Trajan, successeur immédiat de Domitien, par qui le saint apôtre avait été condamné à la chaudière d'huile bouillante, et après sa miraculeuse préservation, relégué en exil sur le rocher de Patmos (1). D'où enfin il s'ensuit que l'argument que la critique moderniste prétendait tirer du *quae oportet fieri cito*, tombe de lui-même comme partant d'un supposé imaginaire, et va ainsi grossir la liste des raisons précédemment réfutées, dont les spécieuses apparences n'ont pu que mieux faire ressortir la réelle inanité.

Resteraient maintenant comme dernière difficulté, les assurances réitérées d'une venue prochaine, mises à la fin dans la bouche de Jésus, ou, ce qui revient au même, dans celle de l'ange parlant au nom et en la personne de Jésus : *Voici que je viens bientôt* (XXII, 7) ; *oui, je viens*

(1) Sur la véritable date de l'Apocalypse, que les rationalistes, contre le témoignage de toute l'antiquité, font remonter à l'an 69 de notre ère, avant la ruine de Jérusalem, voir Bossuet, *Apoc.*, 1, vers. 9.

bientôt (xxii, 20) ; *je viens bientôt, et ma récompense est avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres* (xxii, 12). Il est vrai qu'après tant d'explications déjà données sur les deux manières dont l'Écriture a coutume d'envisager la parousie, soit dans le jugement général de l'humanité au dernier jour du monde, soit au préalable, dans le jugement particulier de chaque individu en l'instant qui suit immédiatement sa mort, la difficulté devrait être considérée comme désormais classée, résolue, et définitivement vidée. Toutefois, il ne nous déplaît pas d'apporter en finissant un dernier éclaircissement, qui, emprunté celui-là à la propre doctrine du livre de l'Apocalypse, aura le double avantage de combattre l'objection par le fonds même d'où elle est tirée, et de détruire toujours plus radicalement les faux de l'exégèse rationaliste en matière eschatologique.

*
* *

Le principal endroit, revenant à notre sujet, se trouve en ce chapitre xx, où après la chute de la grande Babylone, sont décrits sommairement et à grands traits, selon qu'il a été dit précédemment, les temps de la paix de l'Église, ainsi que le règne de ses martyrs, dont la gloire céleste ne laisse pas que de se prolonger sur la terre par les honneurs qui leur sont rendus, et les miracles que Dieu opère à leur intercession.

Saint Jean vient de nous montrer un ange descendant du ciel, prenant le dragon, l'ancien serpent qui est le diable et Satan, le liant pour mille ans, et l'enfermant dans l'abîme, afin de lui ôter le pouvoir de séduire les nations comme il avait réussi à le faire aux temps de l'universelle domination de l'idolâtrie. Après quoi il continue (xx, 4-6) : *Je vis aussi des trônes sur lesquels s'assirent ceux à qui la puissance de juger fut donnée ; je vis les âmes de ceux qui ont eu la tête coupée pour avoir rendu témoignage à Jésus et pour la parole de Dieu..., et ils ont vécu et régné mille ans avec Jésus-Christ. Les autres morts n'ont pas eu la vie jusqu'à ce que mille ans soient accomplis. C'est la première résurrection. Heureux et saint, celui qui a part à la première résurrection ; la seconde mort n'aura point de pouvoir sur eux, mais ils seront prêtres de Dieu et du Christ, et il règneront avec lui pendant mille ans.* Tel est le tableau que nous présente saint Jean, de la gloire et de la félicité des saints, encore à l'état d'âmes séparées, pendant la période actuellement en cours, intermédiaire entre leur sortie de ce monde et le jugement dernier.

J'ai dit, à l'état d'âmes séparées. En effet, ce qu'il importe de bien remarquer avant toute autre chose dans ce tableau, c'est que ce sont des âmes qui en font l'objet : des âmes sans corps, des âmes de décapités, auxquelles sont attribués des trônes, et cela pour signifier que

dès maintenant, dès les jours d'à présent, tandis que leurs dépouilles gisent encore au fond de leurs sépulcres, et par conséquent, bien avant que soit venue la consommation des temps, elles sont associées à la béatitude et à la gloire de Jésus-Christ, ainsi qu'aux jugements que durant le cours des siècles, il exerce sur le monde : *Et vidi sedes... et animas decollatorum... et vixerunt et regnaverunt cum Christo mille annis* (1).

(1) Voilà, pour le dire en passant, qui suffit déjà à détruire l'erreur des millénaires, lesquels s'appuyant sur ce passage de l'Apocalypse, où l'on ne voit pourtant du commencement à la fin, à régner avec Jésus-Christ, que des âmes seulement, mettaient avant la résurrection générale de la chair au dernier jour du monde, une résurrection anticipée pour les martyrs, et un règne visible de Jésus-Christ avec eux durant mille ans sur la terre, dans une Jérusalem rebâtie avec un nouvel éclat, qu'ils croyaient être la Jérusalem décrite par saint Jean au chapitre XXI. « Papias, très ancien auteur, mais d'un très petit esprit, ayant pris trop grossièrement certains discours des apôtres que leurs disciples lui avaient rapportés, introduisit dans l'Eglise ce règne de Jésus-Christ durant mille ans dans une terrestre Jérusalem magnifiquement rebâtie, où la gloire de Dieu éclaterait d'une manière admirable, où Jésus-Christ régnerait visiblement avec ses martyrs ressuscités, où à la fin néanmoins les saints seraient attaqués, et leurs ennemis consumés par le feu du ciel, après quoi se feraient la résurrection générale et le jugement dernier. » Ainsi parle Bossuet d'une opinion que saint Augustin de son côté, dans sa *Cité de Dieu*, liv. XX, c. 7, traite à bon droit de contresens scripturaire, tourné ensuite en fables ridicules : *De duabus resurrectionibus*, dit-il, *Joannes in libro Apocalypsis, eo modo locutus est, ut earum prima a quibusdam nostris non intellecta, insuper etiam in quasdam ridiculas fabulas verteretur*. De fait,

Par suite, la première résurrection dont il est dit, *haec est resurrectio prima*, se doit entendre aussi d'une résurrection ne pouvant convenir qu'à des âmes : à savoir, de la résurrection qui commencée avec la justification, conformément

quiconque lira ce qu'en ont écrit les meilleurs et les plus respectables de ses tenants, comme par exemple saint Irénée (liv. V, c. 33, *P. G.*, t. VII, col. 1213 *sqq.*), et Lactance (liv. VII *De divin. Instit.*, c. 24, 25, 26, *P. L.*, t. VI, col. 808-814), devra convenir de l'entière justesse de la censure. C'est pourquoi ladite opinion ne put résister longtemps à une critique éclairée, et elle disparut tellement « dans la grande lumière du IV[e] siècle », qu'on n'en voit presque plus aucun vestige. Mais il était réservé aux protestants du XVII[e] siècle de la relever de ses cendres, et ce fut la haine de l'Eglise romaine qui les détermina à le faire. En effet, comme dans l'Apocalypse, le règne de mille ans vient après le jugement et l'exécution de la grande prostituée, qui selon eux, n'était autre que l'*Eglise romaine* en personne, ils crurent faire merveille en ressuscitant l'ancienne fable millénaire, pour l'occasion qu'elle leur fournissait de promettre à leurs adhérents le plus brillant avenir, après la chute de la papauté, par eux annoncée comme prochaine. Que ceux donc de nos catholiques chez qui s'est réveillé de nos jours le goût des prodigieuses fantaisies de Papias, remarquent en passant, « dans quelle boutique » (on pardonnera le mot que la belle langue de Bossuet n'a pas répudié), les restes en ont été recueillis et remis en honneur. Au demeurant le millénarisme, de quelque manière qu'on l'explique, ou avec Papias ou avec Cérinthe, est une grave erreur que condamnent ouvertement les plus formelles données de l'Ecriture. Car l'Ecriture nous enseigne : premièrement, qu'il faut que le ciel contienne Jésus-Christ jusqu'au jugement dernier (Act., III, 21); secondement, que le jour du second avènement et celui de la fin du monde sont un seul et même jour (Matth., XXIV, 29-31; Marc XIII, 24-26, etc.); troisièmement, que tous les morts, et notamment tous les saints, tous les justes, tous les élus

à la parole de l'apôtre aux Ephésiens : « Éveille-toi, toi qui dors, lève-toi d'entre les morts, et le Christ t'illuminera », s'achève, se parfait, et se consomme au sortir de la vie présente, par l'entrée dans la vie éternelle en la vision de Dieu (1). Et cette résurrection est appelée *première*, parce qu'en effet elle doit être suivie, mais au dernier jour du monde seulement, d'une résurrection seconde, celle de la chair, selon qu'il est marqué plus bas, dans le tableau du jugement général qui clôt toute la série des prédictions apocalyptiques (2).

ressusciteront en même temps, à savoir *in novissimo die* (Joan., vi, 39, 44, 55), au son de la dernière trompette (I Cor., xv, 51), au signal donné, à la voix de l'archange, tandis que le Seigneur lui-même descendra du ciel (1 Thess., iv, 16). De sorte qu'il serait plus que juste de laisser aux interprètes protestants, s'il en est encore, ces « restes des opinions judaïques », que la lumière de l'Eglise a entièrement dissipés depuis seize cents ans.

(1) Sur la résurrection des âmes, voir saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XX, c. 10, où il montre ce qu'il faut répondre à ceux qui pensent que la résurrection ne se dit que des corps, et ne peut convenir aux âmes.

(2) « La seconde résurrection, c'est-à-dire celle des corps qui aura lieu à la fin des temps », dit saint Augustin, *loc. cit.*, c. 6, conformément à Apoc. xx, 12-13, où nous lisons : *Puis je vis un grand trône éclatant de lumière, et Celui qui était assis dessus... Et je vis les morts, grands et petits, debout devant le trône. Des livres furent ouverts ; on ouvrit encore un autre livre, qui est le livre de la vie ; et les morts furent jugés d'après ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres. La mer rendit ses morts ; la Mort et l'Enfer rendirent les leurs, et ils furent jugés chacun selon ses œuvres.*

Au surplus, il ne faudrait pas prendre les *mille ans* que doit durer ce règne des saints, avant la reprise de leurs corps, pour un nombre d'années précis et déterminé. Non, dit saint Augustin, le nombre de mille est employé ici pour exprimer la totalité du temps qui doit s'écouler jusqu'à la fin des siècles, et est pris dans le même sens qu'en cet endroit du psaume CIV, verset 8, où Dieu est dit se souvenir éternellement de son alliance, et de la parole qu'il a donnée « pour *mille* générations » ; c'est-à-dire, sans difficulté, pour *toutes* les générations qui se succéderont dans l'avenir (1).

Que si enfin, la résurrection première est particulièrement attribuée aux martyrs, la raison en est, observe toujours saint Augustin, que les martyrs qui ont combattu pour la vérité jusqu'à l'effusion de leur sang, y ont naturellement la principale part. Mais d'après la figure de langage consistant à prendre la partie, surtout la plus excellente et la plus reconnue, pour le tout, il faut indubitablement comprendre en la personne des martyrs, l'universalité des morts que la voix descendue du ciel désignait un peu plus haut (XIV, 13), comme « mourant dans le Seigneur » (2). Tous en effet, appartiennent également au Christ ; tous sont devenus à jamais son héritage et son royaume ;

(1) Saint Augustin, *loc. cit.*, c. 7, n. 2.

(2) Saint Augustin, *loc. cit.*, c. 9, n. 2.

tous aussi, et au même titre, sont ségrégés des *caeteri mortuorum* du verset 5 : lesquels, exclus de la résurrection première, le seront conséquemment de la seconde, la résurrection du dernier jour ne devant être pour eux qu'une résurrection de condamnation, surajoutant la damnation du corps à celle de l'âme, et jetant par là même l'homme tout entier dans ce qui est très justement appelé ici *la seconde mort* (1). C'est pourquoi saint Jean, après avoir dit : *Heureux et saint*, *celui qui a part à la première résurrection*, ajoute aussitôt : *la seconde mort n'aura sur eux aucun pouvoir*, faisant assez entendre par là, qu'on n'échappe à la seconde mort, qui n'est autre que la mort consommée et éternelle, qu'à la condition d'avoir part à la résurrection première, et qu'en conséquence les participants de ladite résurrection sont tous les justes, tous les élus de Dieu, au fur et à mesure que, leur voie terminée, ils entrent dans leur éternité (2).

(1) De même que la première résurrection est celle où les saints sont glorifiés dans leur âme, et la seconde celle où ils le seront dans le corps comme dans l'âme : ainsi la première mort est celle où les âmes sont ensevelies avec le mauvais riche dans l'enfer, et la seconde, celle qui suivra la résurrection, où l'homme entier, en corps et en âme, ira comme il est dit en saint Matthieu, xxv, 46, à l'éternel supplice.

(2) Dans cette description de la résurrection première, il est toujours fait abstraction des délais que peuvent exiger les expiations du purgatoire : et cela pour deux raisons principales. La première est que ce sont les martyrs que vise

Voilà donc ce que nous apprend l'Apocalypse sur cette phase de transition, où les saints, et spécialement les martyrs, mourant sur la terre, vont d'abord en état d'âmes bienheureuses, commencer une nouvelle vie dans le ciel. Voilà soulevé un coin du voile qui nous cachait les mystérieuses conditions de leur existence posthume, d'ici à la résurrection dernière. Qu'on ne raisonne donc pas comme s'il n'y avait d'autre venue de Jésus avec sa récompense, que celle qui aura lieu en gloire et majesté à la consommation des siècles, ou comme si c'était de cette venue-là, que s'entendrait nécessairement la parole objectée, *voici que je viens bientôt, et ma récompense est avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres*. Mais non. L'Apocalypse suppose une première venue de Jésus, secrète et invisible celle-là, pour le jugement et la rémuné-

principalement, et que seuls désigne *explicitement* le texte de saint Jean ; or, pour les martyrs, il ne saurait être question de purgatoire. La seconde est que la résurrection première doit être envisagée ici, non pas d'après les conditions accidentelles, contingentes, variables à l'infini, des personnes particulières, mais seulement d'après la règle établie par la volonté antécédente de Dieu, portant que depuis la consommation de notre rédemption par la passion de Jésus-Christ, les âmes justes sont admises en la vie éternelle aussitôt après leur sortie du corps, sauf empêchement de leur part. Ce qui fait que c'est à ce moment qu'en thèse absolue, il faut rapporter sous le Nouveau Testament l'entrée des saints dans la béatitude, quoi qu'il en soit d'ailleurs des délais plus ou moins longs imposés dans les cas particuliers, pour les fautes qui n'auraient pas été suffisamment expiées en la vie présente par de dignes fruits de pénitence.

ration des âmes selon les mérites de leurs œuvres, aussitôt après leur sortie du corps. De quoi témoigne ouvertement le tableau que nous venons de voir, où les saints sont déjà admis par Jésus à partager son règne, déjà reçus à s'asseoir dans son trône, déjà mis en possession de la béatitude céleste, sauf seulement le dernier complément de la résurrection du corps et d'une certaine gloire accidentelle, réservée pour le dernier jour. *Haec est resurrectio prima*. C'est la résurrection première montrée à saint Jean dans la fameuse vision du règne de mille ans.

*
* *

Mais ce n'est pas le seul endroit de l'Apocalypse où il soit question de cette première venue de Jésus avec sa récompense. Dès le début du livre, parmi les avertissements que saint Jean reçoit ordre d'écrire aux églises, Jésus fait dire à l'ange de l'église de Smyrne, en prévision de la persécution qui allait venir (II, 10) : *Sois fidèle jusqu'à la mort*, et sans plus de retard, aussitôt échu ce terme de ton épreuve, *je te donnerai la couronne de vie*. Il dit encore, quelques lignes plus bas, dans le passage parallèle de l'épître à l'église de Thyatire (II, 26-28) : *A qui gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je donnerai l'étoile du matin*. Et qu'est-ce que l'étoile du matin? Apparemment, la béatitude de la gloire éternelle, quoique non encore

en sa plénitude, où elle se comparerait plutôt au soleil de midi, mais en sa phase initiale, et pour ainsi dire, matinale, d'avant le jugement général et la résurrection dernière. Et cette béatitude initiale d'avant le jugement général et la résurrection dernière, propre aux âmes encore séparées de leurs corps, saint Jean ne se lasse pas de nous la mettre en évidence, et d'y ramener notre attention. Il y revient constamment, et en tant de manières différentes, qu'il y faut bien voir l'un des points les plus saillants de ce divin livre de l'Apocalypse, et l'une de ses particularités les plus caractéristiques.

Il y revient en particulier au chapitre VI, versets 9-11, où il nous présente les âmes (et qu'on le remarque bien, toujours *les âmes*), les âmes des martyrs, *animas interfectorum*, à qui, en attendant que justice soit faite de leurs dersécuteurs, sont données des robes blanches, ysmbole de la gloire dont ils jouissent déjà dans le ciel. *Je vis*, dit-il, *sous l'autel les âmes de ceux qui ont été immolés pour la parole de Dieu, et pour lui rendre témoignage..., et on leur donna à chacun une robe blanche*, en leur disant d'attendre pour le reste, *jusqu'à ce que le nombre de ceux qui servaient Dieu comme eux, soit accompli, et celui de leurs frères qui devaient souffrir la mort aussi bien qu'eux.* Il y revient de nouveau au chapitre suivant (VII, 9-17), où il nous montre ces mêmes martyrs

avec leurs robes blanches et des palmes à la main, *se tenant devant le trône de Dieu, le servant jour et nuit dans son temple, n'ayant plus ni faim ni soif, ni incommodité d'aucune sorte, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône sera leur pasteur, et les conduira aux fontaines des eaux vivantes, et Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux.*

Il y revient, et plus expressément encore, au chapitre XIV, où il nous fait entendre la voix qu'il entendit lui-même, la voix venue du ciel disant : *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur : dès maintenant, dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent. Amodo jam dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis.* Dès maintenant, dit-il, comme pour combattre formellement et directement l'idée d'une venue de Jésus avec sa récompense, à la fin des siècles seulement. Non, non, *amodo* : dès maintenant, dès après la mort, dès le jugement particulier : ce qui justifie déjà amplement le *venio cito, venio velociter*, de la dernière page du livre, tout en laissant, comme on le voit, le champ absolument libre à toutes les hypothèses possibles touchant l'époque de l'arrivée en gloire et majesté sur les nuées du ciel, pour la clôture des temps et la résurrection générale des morts, pour la solennité des grandes assises de l'humanité, pour le jugement public du monde, pour la consommation dernière des châtiments et des récompenses, bref,

pour la mise à terme et le règlement final de toutes les choses et affaires d'ici-bas (1).

Voilà, si nous ne nous trompons, beaucoup plus qu'il n'est besoin pour faire voir combien dénuées de fondement, combien contraires aux plus fermes données de l'Écriture, sont les fameuses positions des modernistes sur la parousie, pierre angulaire de tout leur système d'interprétation de l'Évangile. C'était ce que nous nous étions proposé de démontrer. Et si, conclurons-nous avec l'auteur du second livre des Machabées, la mise en valeur des arguments a été ce qu'il fallait pour porter la conviction dans les esprits, nous aurons atteint le but de nos efforts. Si au contraire, elle est restée imparfaite et défectueuse, il ne faudra s'en prendre qu'à l'inhabileté du démonstrateur.

(1) Ceci d'ailleurs, soit dit sans préjudice d'un autre sens, où le *venio cito* se dirait également de la dernière venue qui amènera, avec le jugement dernier, l'universelle rénovation des cieux et de la terre dont parle saint Pierre en sa seconde épître (III, 10-13). Mais alors le terme *cito* se prendrait, bien entendu, non plus relativement à la durée des particuliers, mais à la durée totale du monde depuis ses premières origines. Et à ce compte aussi, on trouvera facilement que mille ans sont comme un jour.

APPENDICE

Voici en appendice quelques observations sur deux questions qui, délibérément écartées au cours de cette étude comme étrangères à son objet direct, n'en intéressent pas moins, soit la défense, soit la confirmation de notre foi en matière eschatologique. La première se rapporte aux données des sciences naturelles sur la fin du monde, confrontées avec celles de l'Évangile ; la seconde, à la marche des choses contemporaines mise en regard de ce qui nous a été révélé des prodromes de la parousie.

*
* *

La première question se pose ainsi : Les données de l'Écriture sur la fin du monde, ne seraient-elles pas peut-être en opposition

formelle avec celles de la science ? Et ce qui pourrait le donner à penser, c'est que la science, tout en affirmant très haut que notre monde doit avoir une fin, comme il a eu un commencement (1), fait cependant de cette fin une description qui ne ressemble en rien à celle de nos saints livres. En voici la substance, que je prends de l'un des plus renommés astronomes de notretemps.

« Le soleil actuel perd continuellement de sa chaleur ; sa masse se condense et se contracte ; sa fluidité actuelle doit aller en diminuant. Il arrivera un moment où la circulation qui alimente la photosphère, et qui régu-

(1) « Notre globe n'a pas toujours été dans l'état où nous le voyons. La géologie et la géogénie ont reconstitué son histoire, laquelle se relie à la cosmogonie générale. Primitivement petit soleil issu de la même nébuleuse que le grand soleil qui aujourd'hui l'éclaire, l'échauffe et la vivifie, la terre, lumineuse et resplendissante, s'est refroidie dans un délai comparativement court, en raison même de l'exiguïté proportionnelle de ses dimensions. Durant de longs siècles elle a roulé dans les cieux, étoile éteinte, mais trop brûlante encore pour que la vie pût prendre pied à sa surface. Puis, à la suite des innombrables précipitations atmosphériques qui peu à peu rafraîchirent la croûte solide toute pénétrée encore de la chaleur du foyer intérieur, la vie commença à s implanter sur elle sous la forme des premiers végétaux, ensuite des premiers animaux. Voilà ce que révèle la science de nos jours. La vie a donc eu un commencement sur notre sphéroïde... Pareillement elle aura une fin... » Kirwan, *Comment peut finir l'univers*, ch. 1.

larise sa radiation en y faisant participer l'énorme masse presque entière, sera gênée et commencera à se ralentir. Alors la radiation de lumière et de chaleur diminuera, la vie végétale et animale se resserrera de plus en plus vers l'équateur terrestre. Quand cette circulation aura cessé, la brillante photosphère sera remplacée par une croûte opaque et obscure qui supprimera immédiatement toute radiation lumineuse. Réduit désormais aux faibles radiations stellaires, notre globe sera envahi par le froid et les ténèbres de l'espace. Les mouvements continuels de l'atmosphère feront place à un calme complet. La circulation aérotellurique de l'eau qui vivifie tout, aura disparu, et les derniers nuages auront répandu sur la terre leurs dernières pluies ; les ruisseaux, les rivières cesseront de ramener à la mer les eaux que la radiation solaire lui enlevait incessamment. La mer elle-même entièrement gelée cessera d'obéir aux mouvements des marées. La terre n'aura plus d'autre lumière propre que celle des étoiles filantes qui continueront à pénétrer dans l'atmosphère et à s'y enflammer. Peut-être les alternatives qu'on observe dans les étoiles au commencement de leur phase d'extinction se produiront-elles aussi dans le soleil.

Peut-être un développement accidentel de chaleur dû à quelque affaissement de la croûte solaire, rendra-t-il un instant à cet astre sa splendeur première. Mais il ne tardera pas à s'affaiblir et à s'éteindre de nouveau, comme les étoiles fameuses du Cygne, du Serpentaire, et dernièrement encore, de la Couronne Boréale... Il faut donc renoncer à ces brillantes fantaisies par lesquelles on cherche à se faire illusion, à considérer l'univers comme l'immense théâtre où se développe spontanément un progrès sans fin. Au contraire, la vie doit disparaître ici-bas, et les œuvres matérielles les plus grandioses de l'humanité elle-même s'effaceront peu à peu sous l'action des quelques forces physiques qui lui survivront pendant un temps. Il n'en restera rien, pas même des ruines (1). »

Voilà donc la fin des choses, telle que la science nous la décrit : la fin qui n'arriverait qu'après des millions d'années, lorsque notre soleil encroûté et refroidi aurait cessé d'envoyer à la terre la somme de chaleur nécessaire pour la vivifier. Mais que tout cela est bien aux antipodes de la peinture qui nous est faite dans l'Évangile ! des étoiles tombant

(1) Faye, *L'Origine du monde.*

du ciel, des vertus des cieux ébranlées, des éléments embrasés qui se dissolvent, de la terre dévorée par le feu avec les ouvrages qu'elle renferme, du détraquement imprévu et subit de toute la machine du monde ! Ne faudra-t-il donc pas, pour autant, concéder ici une opposition et une rupture entre la science et la révélation ?

Mais pour réduire la difficulté, si toutefois difficulté il y a, à sa juste valeur, une très simple observation suffira. C'est que, comme il y a pour chacun de nous deux façons possibles de mourir, à savoir, de mort ou naturelle ou violente, ainsi y a-t-il, pour notre monde actuel, deux manières de finir correspondantes.

Il y a d'abord le cas où aucune cause accidentelle ne viendrait troubler l'ordre normal et régulier de la nature, et alors ce serait une fin de monde semblable à celle de l'homme qui meurt de vieillesse, par simple déperdition d'énergies, s'éteignant lentement comme une chandelle qui se consume, ou une lampe dont l'huile vient à s'épuiser. Et c'est là le cas que visent les savants dans les conclusions que nous venons de voir : conclusions, remarquons-le bien, qui tout en étant très vraies, donnée une fois l'hypothèse où ils se placent,

n'ont pourtant à leurs propres yeux qu'une valeur purement conditionnelle. Car ils reconnaissent eux aussi, et sans difficulté, qu'au point de vue même de la seule science naturelle, reste toujours la possibilité d'une catastrophe mondiale, amenée par quelque cause accidentelle, soit d'ordre géologique, soit surtout d'ordre cosmique : d'ordre géologique, comme serait l'éruption du feu souterrain déterminant sur une large échelle l'écroulement de la croûte terrestre, et par suite l'incendie de notre globe ; d'ordre cosmique, comme serait la collision ou la rencontre de la terre ou du soleil avec quelqu'un de ces astres errants qui circulent dans l'immensité du ciel. Ce serait alors une fin de monde comparable à celle de l'homme qui périt dans un accident de chemin de fer, ou au milieu d'un incendie, ou en un raz de marée, emporté par les flots.

Or, de ce que pourrait être cette fin violente et subite de notre monde, la science, elle non plus, ne manque pas de nous donner quelque idée : « Personne n'ignore, nous dira-t-elle, que notre soleil n'occupe pas un point fixe dans l'espace. Comme toutes les étoiles il est animé d'un mouvement propre, dans lequel il entraîne tout son cortège de pla-

nètes, de satellites et d'astéroïdes... Il suit de là que, depuis l'origine, les planètes, la terre comprise, n'ont jamais, dans leurs révolutions autour du soleil, repassé par le même chemin Elles décrivent, sous les apparences de courbes fermées, une série de tours de spire, écartés les uns des autres de tout le chemin parcouru durant chaque révolution de la planète, par le soleil dans son mouvement de translation. Bien des rencontres, pendant ce voyage à travers les immensités de l'espace et de la durée, sont possibles entre notre globe et tel ou tel objet sidéral circulant avec une vitesse plus ou moins grande, ou de sens différent. Chacune de ces rencontres pourrait amener la fin de notre planète sous une forme ou sous une autre. Par exemple, le choc contre un globe de masse égale ou supérieure, fût-il obscur, produirait un dégagement de chaleur suffisant pour la volatiliser. Si ce globe était un soleil incandescent, il la consumerait avant même le contact. La rencontre d'un essaim d'uranolithes, ou d'une grande comète à noyau solide ou composée de gaz délétères, ou d'une nébuleuse formée de particules embrasées, suffirait à déterminer sur notre terre des commotions violentes capables soit de l'anéantir,

soit d'y détruire la vie en révolutionnant complètement sa constitution physique,.. Tout flamberait, tout se consumerait ; il y aurait fin de monde terrestre par le feu... D'ailleurs un tel incendie cosmique ne serait pas sans exemple dans les profondeurs intersidérales (1). » Ici donc serait-il encore question d'une opposition entre la science et l'évangile ?

Mais il y a plus, et voici maintenant une explication qu'à tout le moins on ne pourra taxer d'invraisemblance, de chacun des phénomènes marqués dans l'Ecriture : chute des étoiles, embrasement de l'atmosphère, obscurcissement du soleil, ébranlement des vertus des cieux, etc. « Les étoiles temporaires qui surgissent tout-à-coup dans les profondeurs du firmament, augmentent rapidement d'éclat, puis décroissent et finissent par disparaître, nous donnent le spectacle d'incendies sidéraux qu'il n'est point interdit de comparer à ce que pourrait être l'incendie de notre séjour terrestre d'après les prédictions de saint Pierre. Que notre globe vienne à rencontrer par le noyau quelque comète comparable à celle de 1811, et dans

(1) Kirwan, *Comment peut finir l'univers*, ch. 1.

les conditions indiquées plus haut, que va-t-il se passer? Ce sera d'abord, par l'attraction exercée sur les particules les plus ténues, une averse de ces météores comme on n'en aura jamais vu : *Stellae cadent de coelo*. Puis, une ébullition bruyante avec évaporation, en nuages épais, des eaux de la mer, des lacs et des fleuves, *prae confusione sonitus maris et fluctuum*, interceptant plus ou moins complètement la lumière du soleil et de la lune, *sol obscurabitur et luna non dabit lumen suum*. La température continuant à s'élever par suite du frottement incessant et énergique de notre globe contre la matière cométaire ou nébulaire, il finirait par prendre feu lui-même dans son atmosphère, et sur ses continents desséchés et calcinés. Ce serait alors le jour dans lequel les cieux passeront avec une grande impétuosité, *magno impetu*, les éléments seront dissous par la chaleur, et la terre sera brûlée avec tout ce qu'elle contient ; où les cieux embrasés, *coeli ardentes*, se dissoudront... Des effets analogues résulteraient encore, soit du choc de la terre contre quelque bolide gigantesque d'une masse comparable à la sienne, soit de la chute d'un corps de semblable importance dans le soleil lui-même, soit du rapproche-

ment extrême de ce dernier avec quelqu'un de ses pareils. Et dans ces diverses hypothèses, le mouvement de notre sphéroïde sur son orbite, comme celui des autres planètes sur leurs trajectoires respectives, serait profondément modifié... Les forces cosmiques seront ébranlées, *virtutes coelorum commovebuntur*. Le ciel s'est replié comme un livre qui s'enroule ; les montagnes et les îles ont été secouées sur leurs bases (1). »

Et que tout ceci soit dit d'ailleurs *ad abundantiam juris*, pour ceux qui dépendant plus que de raison peut-être des brillants aperçus de la science, aimeraient à y trouver une sorte de contre-épreuve des enseignements de la foi, aussi bien sur la fin que sur le commencement de notre univers. Mais absolument parlant, et en rigueur de droit, pour expliquer ou défendre tout ce que l'Ecriture nous apprend de la catastrophe suprême, la considération des causes secondes que la science a dans son ressort, ne pourra jamais être d'une véritable nécessité. Et cela pour l'excellente raison qu'au-dessus de toutes les causes secondes est la cause première, la cause des causes la cause universelle, Celui

(1) Kirwan, op. cit., chap. 3.

qui tient la nature entière entre ses mains comme l'ouvrier son instrument, qui en est le maître absolu, qui la meut et la tourne selon qu'il lui plaît, et dont l'Ecriture dit justement, *qu'il regarde la terre, et elle tremble; qu'il touche les montagnes et elles fument* (Ps. CIII, 32). Au surplus, quoi que l'on puisse penser de la façon dont doit arriver la fin, ou moyennant le jeu des causes naturelles, ou par une intervention immédiate de la seule puissance de Dieu, les raisons apportées ci-dessus montrent surabondamment que la science, bien loin de contredire si peu que ce soit, les données de la foi, en fournirait plutôt, à sa manière, une positive confirmation.

*
* *

Mais à ce point de vue de la confirmation de la foi, plus remarquable encore est peut-être l'apport qui nous vient de la marche des choses contemporaines, mise en regard de ce que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont appris de l'état du monde aux approches de la parousie, ainsi que des événements qui en seront les avant-coureurs. Car si nous savons lire dans le présent, et interpréter

ce qui se passe sous nos yeux, ce qui va s'étendant, se propageant et s'accentuant tous les jours davantage, ce qui évolue avec une décourageante et désespérante régularité depuis ce grand tournant de l'histoire que fut la Révolution française, pourrons-nous ne pas y voir une préparation plus ou moins prochaine, et comme un acheminement graduel à l'accomplissement de ce qui nous fut marqué pour la fin des siècles : marqué, dis-je, en des prédictions précises, formelles, authentiques, et déjà dix-neuf fois séculaires ? Dès lors, ce dont les adversaires triomphent comme de signes non équivoques de l'inévitable ruine, et à brève échéance, de la foi chrétienne, ne se tournerait-il pas plutôt pour nous en arguments de crédibilité ?

Et d'abord, deux choses caractérisent l'époque où nous vivons : d'une part, l'achèvement de la prédication de l'évangile jusque dans les parties les plus reculées du globe, car il n'est plus maintenant une île si lointaine, un coin de terre si inaccessible, qui n'ait ses missionnaires et ses apôtres ; de l'autre, la diminution considérable de la foi dans les vieilles nations chrétiennes, la défection des masses devenant de plus en plus hostiles ou indifférentes, enfin l'apostasie,

l'apostasie désormais déclarée et officielle de toutes les puissances, des grandes comme des petites, faisant profession ouverte de ne plus connaître ni Jésus-Christ, ni sa religion, ni sa loi. Et Jésus avait dit : *Cet Évangile du royaume sera prêché dans le monde entier, pour être en témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin* (Matth. xxiv, 14). Il avait dit encore : *Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il, pensez-vous, la foi sur la terre ?* (Luc. xviii, 8). Et saint Paul à son tour : *Ce jour-là* (le dernier) *ne viendra point que l'apostasie ne soit arrivée auparavant, et qu'on n'ait vu paraître ensuite*, celui qui en sera comme le produit, le fruit mûr, et la personnification, *l'homme de péché, l'enfant de perdition* (2 Thess. ii, 3.)

Une autre chose distingue nos temps actuels de tous les précédents. C'est l'athéisme se produisant enfin à ciel ouvert, et s'affirmant avec la plus complète impudeur sur le grand théâtre du monde : c'est la négation retentissante des principes les plus fondamentaux de toute religion et de toute morale, même purement naturelle ; c'est l'audacieuse proclamation, que la civilisation moderne ne peut reconnaître d'autre Dieu que le dieu immanent à l'univers, le dieu opposé au Dieu

personnel et transcendant de la révélation chrétienne, ni d'autre moralité que celle qui a sa source dans la volonté de l'homme se déterminant par elle-même, et se devenant à elle-même sa seule et unique loi. Cela jusqu'ici, dans cette crudité du moins, ne s'était jamais vu. Et cela joint aux effrayants progrès du spiritisme, de la théosophie, de l'occultisme sous toutes ses formes, à la corruption de l'éducation et de l'instruction publique, à cette masse énorme de livres impies, irréligieux, blasphématoires, obscènes, qui sous le couvert des libertés modernes (liberté de conscience, liberté de la presse), pénètre impunément toutes les classes, sans distinction d'âge ni de condition ni de sexe, à ce féminisme d'invention récente, fait pour abattre les derniers remparts de la famille, de la religion, et de la société : tout cela, dis-je, ne fait-il pas songer, malgré que l'on en ait, à l'approche de ces jours annoncés, où Satan après les mille ans de sa réclusion relative, sera mis en pleine liberté, et s'avancera plus irrité que jamais, pour exercer sa séduction par les moyens inouïs jusqu'alors ? Au point, avait dit Jésus, *de séduire*, *s'il se pouvait*, *les élus eux-mêmes !*

Mais un temps doit venir dans lequel la

cité de Dieu, de plus en plus réduite à des élites que la grâce divine aura préparées pour les derniers combats, sera cernée et comme bloquée dans toute l'étendue du monde par toutes les forces réunies de la cité adverse. *Quand les mille ans seront accomplis*, dit saint Jean au ch. xx[e] de son Apocalypse, *Satan sera délié ; il sera relâché de sa prison, et il en sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre extrémités de la terre, Gog et Magog ; et il les assemblera au combat, et leur nombre sera comme le sable de la mer, et ils cerneront le camp des saints et la ville aimée de Dieu.* C'est le passage que les millénaires, esclaves du matériel de la lettre, entendaient d'un siège proprement dit, que les armées de l'antéchrist viendraient mettre devant la Jérusalem de leurs ridicules rêves, où Jésus-Christ règnerait visiblement avec ses martyrs ressuscités et glorieux en corps et en âme. Mais ces choses ne se réfutent pas. Il va de soi « qu'il faut entendre ici une ville spirituelle, telle qu'est l'Église ; un camp spirituel, qui est la société des enfants de Dieu encore revêtus d'une chair mortelle, et dans le lieu de tentation (1) » ;

(1) Bossuet, Apocalypse, xx, 7-10.

par conséquent aussi, un siège et un blocus spirituels, qui nous représente la persécution suprême, la persécution *mondiale*, exercée en même temps sur les quatre coins de la terre, *super quatuor angulos terrae*, par ceux dont le nombre sera comme le sable de la mer, *quorum numerus est sicut arena maris* (1), en la manière expliquée en son lieu (art. 4), au sujet de l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel. Il va de soi également que cette persécution est encore dans les perspectives de l'avenir. Mais ce qui est à observer, c'est qu'elle supposera nécessairement un état du monde où tout pourra obéir à un même ordre, et céder à une impulsion unique. Car de même qu'autrefois, les dix grandes persécutions romaines, celle de Dioclétien en particulier qui fut la plus étendue de toutes, avaient pour cause de leur généralité l'unité et la cohésion de l'Empire, ainsi et à plus forte raison, la persécution annoncée de l'antéchrist ne sera réalisable, qu'à la condition d'une organisation mondiale permettant une action commune sous la conduite d'un même chef, collectivité ou individu, et la direction d'un haut com-

(1) Apoc. xx, 7.

mandement s'imposant d'un pôle à l'autre.

Et qui aurait pu entrevoir la possibilité d'un tel état de choses, il y a seulement cent ans ? Mais ouvrons les yeux maintenant, et voyons le monde s'acheminer vers une unité formidable, contre-partie monstrueuse et malfaisante de l'unité catholique. Les idées d'internationalisme et de syndicalisme à tous les degrés et sous toutes les formes ne prennent-elles pas pied tous les jours davantage ? La maçonnerie universelle ne joint-elle pas ses efforts pour détruire jusqu'à la notion de patrie, pour faire disparaître toutes les divisions de frontières, pour enserrer dans les mailles de ses filets la masse unifiée de l'entier prolétariat ? D'autre part, quel appoint pour cette unification future et déjà commencée, dans les prodigieux progrès de l'aviation, venant s'ajouter à tout ce que le siècle passé avait vu de merveilles réalisées par l'application des forces de la vapeur et de l'électricité ! Voici quinze ans à peine que Benson, dans son roman *Le Maître de la terre*, nous montrait le monde mis, grâce à ces étonnantes inventions modernes, en la main d'un seul homme, de cet homme que saint Paul appelle *l'homme de péché, l'adversaire qui s'élèvera au-dessus de tout*

ce qui est appelé Dieu ou honoré d'un culte, et que nous, d'un mot, nous nommons l'antéchrist. Ce n'était d'ailleurs qu'un roman, et l'on pouvait croire que l'auteur s'abandonnant à tous les caprices de son imagination, nous y avait fait la peinture d'un état social ne devant jamais trouver de place qu'en la région des chimères et des fantasmagories. Mais qu'on le relise aujourd'hui, et qu'on dise si ces fantasmagories de la veille ne sont pas devenues, sinon la réalité, du moins la possibilité du lendemain ; et cela, pour nous donner lieu de conclure que le monde marche bien effectivement dans le sens marqué, envers et contre toutes les prévisions naturelles, par nos oracles eschatologiques, clos et scellés dès le temps de la mort des apôtres.

Et voici enfin un dernier point qui mérite toute considération. Saint Paul, écrivant au Romains, disait : *Je ne veux pas, mes frères, que vous ignoriez ce mystère, afin que vous appreniez à ne pas présumer de vous-mêmes. C'est qu'une partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement, jusqu'à ce que la masse des Gentils soit entrée* dans le bercail de l'Eglise. *Et alors,* quand la masse des Gentils sera entrée, *tout Israël sera sauvé selon qu'il est écrit : Il sortira de Sion un libérateur qui*

bannira l'impiété de Jacob, et voici l'alliance que je ferai avec eux, quand je les aurai convertis de leurs péchés. Il est vrai qu'en ce qui concerne l'Evangile, ils sont encore ennemis à cause de vous ; mais eu égard à l'élection divine, ils sont toujours aimés à cause de leurs pères, car les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance. Et comme vous-mêmes autrefois vous n'avez pas cru, et que maintenant vous avez obtenu miséricorde en raison de leur incrédulité, Dieu ayant voulu vous choisir pour les remplacer : *ainsi eux, ils ont maintenant désobéi à cause de la miséricorde qui vous a été faite, afin qu'à leur tour ils obtiennent miséricorde, car Dieu a tout enfermé dans l'incrédulité, pour faire miséricorde à tous*, et montrer par là le besoin que tous ont de sa grâce (1). C'est en ces termes que saint Paul annonçait la future conversion du peuple juif, cette conversion que toute la tradition chrétienne nous donne comme l'un des prodromes les plus marquants de la fin du monde, et qui pourrait passer à juste titre pour chose impossible, chimérique, et de tous points incroyable, si sa réalisation n'était garantie par un autre

(1) Rom. xi, 25-32.

miracle plus incroyable peut-être encore, et pourtant déjà accompli aux yeux de l'univers, celui de la conservation de ce peuple (exemple unique dans toute l'histoire), malgré son état de dispersion parmi toutes les nations du globe depuis près de 2000 ans.

Or maintenant je me demande si on ne trouverait pas, dans la marche des choses contemporaines, l'indice d'un acheminement vers cet événement extraordinaire. Et je me réponds sans hésiter qu'on l'y trouve effectivement, non pas encore, bien entendu, à considérer l'événement en lui-même, mais à l'envisager du moins, dans sa condition préalable et son prélude obligé, qui est le rétablissement du royaume d'Israël, autrement dit, la reconstitution des Israélites, disséminés maintenant sur toute la surface de la terre, en corps de nation. Car il est visible que leur conversion *en masse* ne sera réalisable que quand aura cessé leur état d'émiettement aux quatre vents du ciel ; il est de toute évidence que ce retour, cette résipiscence, cette reconnaissance *en commun* du véritable Messie si longtemps méconnu, qu'annoncent les prophéties, supposera chez eux un changement politique qui leur aura rendu leur unité et leur cohésion d'autrefois.

C'est là du reste, ce que marquent expressément les anciens prophètes. *Pendant de longs jours*, lisons-nous dans Osée III. 4-5, *les enfants d'Israël demeureront sans roi et sans chef, sans sacrifice et sans autel, sans éphod et sans téraphim.* C'est bien l'état où ils furent mis depuis leur expulsion du pays de leurs ancêtres, et où ils sont restés jusqu'à présent. *Après cela, post haec*, par conséquent, lorsqu'aura pris fin cette période d'exil et d'éparpillement dans les pays étrangers, *les enfants d'Israël se convertiront, et chercheront de nouveau le Seigneur leur Dieu, et David, leur roi*, c'est-à-dire le Fils de David, le Messie qui leur avait été promis. *Ils reviendront en tremblant vers leur Seigneur et vers sa bonté*, comme autrefois les frères de Joseph à celui qu'ils avaient renié, trahi, et vendu. Et le prophète d'ajouter : *à la fin des temps, in novissimo dierum.*

Ceci posé, interrogeons l'histoire contemporaine, et cherchons à y voir où en sont présentement les affaires des Juifs. Mais nous n'aurons pas à chercher longtemps. Aucune époque ne fut pour eux plus féconde en événements heureux. La Révolution française les émancipe. En moins d'un siècle ils deviennent les rois de la finance, et les

maîtres plus ou moins dissimulés de la politique mondiale. Enfin, pour ce qui est de l'heure actuelle, qu'il nous suffise de reproduire, sans commentaires, une note parue dans la *Libre Parole* du jeudi 9 octobre 1919, sous le titre : *Les Juifs et la Palestine* :

« L'organe des Sionistes néerlandais, le *Joodsche Wachter* vient de consacrer un long article à la recherche du principe de droit légitimant l'occupation de la Palestine par le peuple juif. Il écarte, comme inopérant, l'argument que l'on voudrait tirer de la présence de nombreux Juifs en Palestine; ils ne sont en effet que 100.000 contre 600.000 chrétiens et musulmans. Il n'admet pas davantage le droit historique. On peut se demander même si la Palestine a jamais été habitée tout entière par les Juifs. Et le *Joodsche Wachter* de conclure : le droit des Israélites est un droit religieux. C'est la foi religieuse du peuple juif maintenue au cours de vingt siècles de persécutions, trempée du sang de martyrs innombrables, qui se manifeste aujourd'hui dans le sionisme. La Palestine est la terre promise à Abraham et à Moïse Le jour est venu de la réalisation de cette promesse divine.

« Quant aux chances de réalisation, le journal se fonde sur la promesse faite par M. Balfour, au nom de l'Angleterre, alors que l'Angleterre

combattait pour la libération du pays juif, et sur un discours prononcé à Londres, le 20 août, par le professeur Wertzmann, chef de l'organisation sioniste de Londres. Entre les déclarations du professeur Wertzmann, il est intéressant de retenir celles-ci :

« Le gouvernement britannique a signifié à ses fonctionnaires de considérer comme un fait accompli l'organisation de la Palestine comme lieu de séjour national pour le peuple juif. Le sionisme mondial doit donc se mettre à l'œuvre avec la plus grande énergie. L'immigration en masse étant impossible actuellement, faute d'habitations et de nourriture dans le pays, la puissance mandataire désignée par la Société des Nations ne devra tolérer qu'une immigration réduite, limitée d'ailleurs aux Juifs. Ne seront provisoirement admis que les riches, et ceux qui pourront travailler à la reconstitution nationale en y important les matières premières et les machines nécessaires aux métiers qu'ils ont l'intention d'y exercer. La masse des Juifs qui ne pourra pas gagner la terre des aïeux devra s'employer à recueillir les sommes énormes nécessaires à la mise en valeur de ce pays délaissé depuis si longtemps.

« Ainsi la Palestine serait livrée aux Juifs... L'Angleterre a-t-elle pris cette décision à elle seule, ou bien une décision commune a-t-elle été prise par les Alliés, et dans quelles con-

ditions ? Est-ce que MM. Wilson, Lloyd George et Clemenceau ont voulu, comme dit le *Joodsche Wachter*, assurer la réalisation de la promesse divine ? »

De tout cela nous pouvons conclure que, si le monde marche, et marche avec une vitesse de plus en plus accélérée, il marche justement dans le sens que les plus authentiques prophéties tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, nous avaient depuis tant de siècles marqué, précisé, et annoncé.

TABLE DES MATIERES